ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉSERVE DE TOUS DROITS

DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

En France et à l'Etranger.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

—

DRAMES

RÊVES D'AMOUR

LA FILLE DE TRENTE ANS

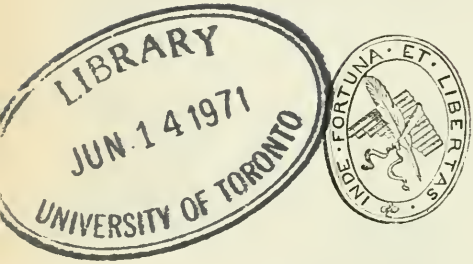
LA FRILEUSE

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

I. — 9. 9.

PQ
2425
A1E74
Ser. 1
v. 9



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41 rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) (389 4-5.)

RÊVES D'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE BIÉVILLE

THÉATRE-FRANÇAIS. — 1er Mars 1859.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DALIBON, négociant.	MM.	RÉGNIER.
EURYALE DESMICHELS, cousin de Mme Dalibon.		SAINT-GERMAIN.
HENRI MELFORT, officier de marine.		DELAUNAY.
ÉLISE, femme de Dalibon.	Mmes	FAVART.
JEANNE, sœur de Dalibon.		MADELEINE BROHA
GERVAISE, femme de chambre de Mme Dalibon		FIGEAC.

A Paris, au premier acte. — A Lagny, pendant les deux autres actes.

RÊVES D'AMOUR

ACTE PREMIER

Un salon à Paris, chez M. Dalibon. — Porte au fond, deux portes latérales. — A droite, sur le devant, une table près d'une cheminée; sur la cheminée, une pendule, des flambeaux, un porte-allumettes, etc. — A gauche, au même plan, une autre table plus petite, sur laquelle se trouvent un pupitre, un album et des crayons.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAISE, debout près de JEANNE, assise à droite devant une table.

GERVAISE.

Comment, mademoiselle, vous me dites que madame ne veut pas augmenter mes gages?

JEANNE.

Ma sœur a raison; comme femme de chambre, Gervaise, vous n'êtes ni prévoyante, ni attentive...

GERVAISE.

C'est possible!

JEANNE.

Et puis, je suis fâchée de vous le dire, voilà un livre de dépenses qui n'est pas du tout en règle!

GERVAISE.

C'est possible!... Je suis distraite... étourdie... on a ses défauts; mais mademoiselle connaît mon attachement...

JEANNE, avec froideur.

Certainement.

GERVAISE.

Pour elle et pour madame, je me jetterais au feu!

JEANNE.

Vous me le répétez souvent, et je n'en doute pas! Mais les occasions de se jeter au feu pour son maître ou sa maîtresse sont, heureusement, très-rares, et chaque jour on a occasion de préparer leur toilette du matin et du soir, et de leur rendre mille autres petits services prosaïques que vous oubliez toujours! Enfin, à vrai dire, nous n'avons pas de femme de chambre.

GERVAISE.

Je ne dis pas non; mais vous avez un cœur dévoué... à la vie et à la mort!

JEANNE, avec impatience.

Encore!...

GERVAISE.

Madame et mademoiselle le verraient bien, s'il leur arrivait seulement quelque catastrophe, si elles avaient quelque affaire importante, quelque secret à garder. . Mais il n'y en a jamais ici!

JEANNE, souriant.

C'est peut-être cela qui vous désole. Écoutez, Gervaise, il n'y a rien que je redoute comme l'excès de zèle. Ne cherchez pas à vous rendre importante; rendez-vous utile, tout bonnement!...

GERVAISE.

Moi qui travaille toute la journée!

JEANNE.

Avez-vous fini la robe de mousseline de ma sœur?

GERVAISE, avec embarras.

C'est-à-dire, mademoiselle...

JEANNE.

Vous ne l'avez pas commencée?

GERVAISE.

Pas encore.

JEANNE.

Et nous partons ce soir, samedi, pour la campagne!

GERVAISE, se récriant.

Mais, mademoiselle, je puis vous assurer et vous répondre...

JEANNE.

Ne répondez pas, ne parlez pas, et travaillez! Cela ira plus vite. Tenez... tenez... votre livre que vous oubliez.

GERVAISE, à Jeanne, et prenant le livre.

Oui, mademoiselle. (A part.) En voilà une qui devrait bien se marier! La maison de madame serait si bonne sans elle! Ah monsieur!...

DALIBON, sortant de l'appartement à gauche.

Qu'est-ce que vous me voulez?

GERVAISE.

Rien, monsieur; les comptes que je viens de régler avec mademoiselle...

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE II.

DALIBON, JEANNE.

DALIBON.

Eh quoi! ma sœur, tu prends encore la peine de compter avec la femme de chambre d'Élise?

JEANNE.

Pourquoi pas? Ta femme n'avait pas le temps ce matin.

DALIBON.

Toi, ma chère Jeanne, si élégante, si artiste! Quitter tes livres, ton pinceau, ton piano pour aider ma femme dans tous les soins de notre maison! Aussi, comme c'est tenu! Jamais d'ostentation ni de parcimonie, et toujours le confortable et l'aisance... c'est admirable!

JEANNE.

C'est tout simple! Je n'ai rien à faire, cela m'occupe et cela m'amuse! Tandis que pour Élise, ma belle-sœur, c'est une fatigue et un ennui que je suis trop heureuse de lui épargner. . et toi, pendant ce temps, comme un bon et honnête mari que tu es...

DALIBON.

Je vis heureux et tranquille entre mes deux femmes! Car cela m'en fait deux! J'en ai deux... comme un pacha : l'une, mon amie d'enfance...

JEANNE.

Ton amie de tous les temps...

DALIBON.

La raison en personne, la raison gaie et amusante, la sagesse de bonne humeur! et une amitié... si vraie... si vive... si tendre... que parfois...

JEANNE.

On me prendrait pour ta femme.

DALIBON.

Et l'autre... si jolie, si aimable, et se laissant adorer avec tant de grâce, de naïveté et de tranquillité...

JEANNE.

Qu'on la prendrait pour ta sœur.

DALIBON.

Que veux-tu? Élise est bonne, elle est excellente! Mais elle est d'une nature calme... pour ne pas dire froide et apathique.

JEANNE.

Tu crois? C'est singulier... je penserais, au contraire, qu'elle est d'un caractère exalté et romanesque.

DALIBON, avec aplomb.

Erreur!

JEANNE.

Je dirais même passionné.

DALIBON, de même.

Erreur, ma chère! Tu ne t'y connais pas! Depuis deux ans que nous sommes mariés... elle ne m'a pas encore tutoyé... Elle est froide, te dis-je... très-froide... je te l'atteste!

JEANNE.

Qu'entends-tu par là?

DALIBON.

Tu ne peux me comprendre; mais, loin de m'en inquiéter, je trouve, au contraire, que pour moi, mari, c'est très-rassurant... Je ne voudrais pas qu'elle fût autrement, c'est une garantie! Froide et vertueuse : elle n'a jamais aimé! Elle n'aimera jamais un autre que moi... Tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut donner de tendresse... elle me le donne... Que veux-tu de mieux?

JEANNE, avec embarras.

Je ne sais! Il me semblait... je me trompe sans doute...

DALIBON.

Ah! ce n'est pas là mon chagrin... j'en ai un autre de tous les instants... un chagrin de famille.

JEANNE.

Et ce grand chagrin, quel est-il?

DALIBON.

Ta persistance à refuser tous les partis qui se présentent; ta résolution, enfin, de ne pas te marier...

JEANNE, riant.

Où est la nécessité de se marier?

DALIBON.

Voilà des réponses que je ne comprends pas d'une fille telle que toi... sage, sensée...

JEANNE, souriant.

Et bientôt majeure... (Prenant la main de Dalibon.) Tu veux donc que je te quitte...

DALIBON.

Non; mais moi, ton frère aîné... et de beaucoup! si je te quittais... Un malheur peut toujours arriver... On t si vite, maintenant... une vie en chemin de fer... et si j'allais... dérailler? Je veux au moins te laisser avec un mari, des enfants, un bon ménage, enfin... comme le mien.

JEANNE.

Si le tien me suffit et me tient lieu de tout?

DALIBON.

Ce n'est pas possible!... Tu es jeune, tu es charmante... tu as une jolie fortune... quinze à dix-huit mille livres de rentes... pour le moins.

JEANNE.

Bah! Notre père ne m'en a laissé que douze.

DALIBON, se fâchant.

Est-ce que tu voudrais maintenant me chicaner sur mes comptes... et sur ma tutelle?

JEANNE, le calmant.

Eh! non. . eh! non, mon bon frère.

DALIBON, de même.

Ça ne m'étonnerait pas; tu es capable de tout! Tu as pris à tâche depuis quelque temps de me contrarier à tout propos! Plus je montre d'envie de te voir mariée, plus tu mets d'entêtement à rester fille. Il suffit que je te parle d'un prétendant pour que tu le tournes en ridicule, ou que tu le prennes en grippe... et celui à qui j'accorde ouvertement ma protection peut à l'instant même compter sur ton refus.

JEANNE.

Quelle idée!

DALIBON.

Enfin, Dujardin... Horace Dujardin, un agent de change remarquable... qui a de l'esprit, de l'instruction... qui est intéressé dans toutes nos grandes entreprises... qu'as-tu à lui reprocher?

JEANNE.

Qu'il fait trop de choses pour s'occuper de sa femme!

DALIBON.

Et Euryale Desmichels... le petit-cousin d'Élise... un jeune homme charmant... élégant... qui a trente mille livres de rentes... qu'as-tu à dire de celui-là?

JEANNE.

Qu'il ne fait rien. Cela donne trop d'occupation à une femme.

DALIBON.

Avoue plutôt que tu es décidée d'avance, et quoi qu'il arrive, à tout refuser! Voyons! est-ce un parti pris? est-ce un système?

JEANNE.

Ni l'un, ni l'autre! C'est mon goût et pas autre chose. On se fait de singulières idées sur ce qu'on appelle dans le monde une fille... une vieille fille... C'est, selon moi, l'état

le plus agréable et le plus facile. D'abord, il y a pour elle absence de tous les chagrins du ménage ; elle n'est exposée ni à la mauvaise humeur, ni à la jalousie, ni à la tyrannie d'un seigneur et maître; elle n'est pas obligée, pour faire bon ménage, de transiger vingt fois par jour avec le caractère et les défauts de l'autre moitié d'elle-même. Libre et indépendante, elle ne doit compte à personne de ses actions, de ses pensées, de ses secrets... si elle en a!

DALIBON.

Que dis-tu?

JEANNE.

Enfin, moi, par exemple, maîtresse de ma fortune et de mon temps, que de bien j'ai le loisir de faire sans en demander la permission à mon mari! Et puis, je ne te quitterai jamais... je resterai près de ta femme dont je serai l'amie... près de tes enfants que je soignerai, que j'élèverai l'un après l'autre, des enfants qui ne m'auront rien coûté et qui seront les miens, et qui respecteront... qui aimeront leur tante Jeanne!... Car la tante, vieille fille, vois-tu bien, quand elle est bonne et dévouée pour les siens, est la providence de la famille... C'est moi qui gâterai tes enfants lorsqu'ils auront été sages, c'est moi qui demanderai grâce pour eux lorsqu'ils auront été méchants... c'est moi qui, plus tard, quand ils seront grands, serai la confidente de leurs peines; c'est moi qui paierai en secret les dettes de mes neveux, c'est moi qui marierai mes nièces... peut-être même mes petites-nièces... car les vieilles filles sont éternelles! Et quand je serai lasse de vivre... je les porterai tous... et toutes, sur mon testament... pour être encore aimée et bénie après moi... Connais-tu, dis-moi, une existence plus agréable que celle-là?

DALIBON.

Ah! tu redoubles mes regrets... Si bonne, si gaie, si aimable, quelle excellente femme tu aurais faite!... Et ne pas vouloir te marier!

JEANNE.

C'est convenu et arrêté... comme si tous les notaires du monde y avaient passé. Ainsi, n'en parlons plus.

DALIBON.

Tu détestes donc tous les hommes?

JEANNE.

Pas du tout!... Il en est un d'abord... tu le sais... (Lui prenant la main.) qui est bien ce que j'aime le plus au monde.

DALIBON.

Oui... moi!... Mais les autres?... Comment, de tous ceux qui se sont offerts à tes yeux, pas un seul jusqu'ici ne t'a paru mériter une exception, une préférence?...

JEANNE.

Je ne te dis pas cela... car à toi... je ne cache rien... J'en ai rencontré un, bien par hasard, dont le mérite, le courage... surtout la franchise et la simplicité, me plaisaient beaucoup.

DALIBON, vivement.

En vérité!

JEANNE.

C'était là le caractère qui me convenait... et si j'avais dû me marier... c'eût été, je crois... à celui-là.

DALIBON.

Eh bien! pourquoi pas?... Quel est-il? Où est-il? Quel obstacle s'oppose?...

JEANNE.

Un très-grand. D'abord, il était libre et ne m'a pas demandée en mariage... et puis, il est parti... je ne l'ai plus revu... je n'en ai plus entendu parler... et, comme cela arrive toujours... quand on le veut fermement et sérieusement... je l'ai oublié!

DALIBON.

Il y a donc longtemps?

JEANNE.

Mais oui !...

DALIBON.

Et tu ne m'en as jamais parlé...

JEANNE.

Je m'en serais bien gardée. Quand on veut oublier les gens, frère, on n'en parle pas.

DALIBON.

Et tu n'y penses plus... du tout, du tout ?...

JEANNE.

Tu le vois bien... puisque je t'en parle. Je ne pense qu'à toi, à ta femme, qui est devenue non-seulement ma sœur, mais ma meilleure amie.

DALIBON.

Oui, grâce au ciel... elle a pour toi amitié, estime...

JEANNE.

Je l'espère !

DALIBON.

Et elle te dit tout...

JEANNE, souriant en secouant la tête.

Jamais nous ne disons tout.

DALIBON.

Excepté au mari ?

JEANNE.

Pas même au mari.

DALIBON.

Alors, tu as raison, ce n'est pas la peine d'en prendre un. Ah ! le petit-cousin de ma femme !

JEANNE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

M. Euryale Desmichels.

SCÈNE III.

EURYALE, DALIBON, JEANNE.

EURYALE.

Bonjour, cousin; bonjour, mademoiselle Jeanne... j'arrive des bords de Chatou, de Bougival et de Marly; nous avons doublé au retour le cap de Suresnes, et exploré les bas-fonds de Sèvres.

DALIBON.

Tu es donc toujours canotier?

EURYALE.

Canotier enragé... je crois même avoir découvert des terres inconnues... à la hauteur des îles Saint-Ouen... un îlot hérissé de rochers et de pêcheurs à la ligne!

DALIBON.

Que tu as dérangés sans pitié?

EURYALE.

Je suis comme cela!... Le matin un écumeur d'eau douce, un loup de Seine, un flambart! Mais le soir, dans le salon et près des dames, le gant jaune et la tenue élégante remplacent la gaffe et l'aviron!

JEANNE.

Jean Bart à Versailles!

EURYALE.

Oui, mademoiselle; mais sur mon yacht, ma yole, ma goëlette, une seule idée ce matin me préoccupait!... (A part.) Elle se tait! (Bas à Dalibon.) Toi qui t'es chargé de la demande, quelles nouvelles?

DALIBON, de même.

Mauvaises!... pour un marin... Nous avons échoué!

EURYALE.

Ah bah!

DALIBON.

Elle t'estime beaucoup!... Elle te trouve aimable, amusant... charmant...

EURYALE.

Je te l'avais dit!

DALIBON.

Mais elle ne veut pas se marier, inébranlable comme un récif! c'est son idée.

EURYALE.

Elle en changera... les femmes et les flots sont changeants... Cela me regarde; ça ne m'effraie pas. Et ta femme, ma cousine Élise, a-t-elle parlé en ma faveur?

DALIBON.

Hier soir, pendant une heure, avec une énergie, un dévouement...

EURYALE.

Cette chère et bien-aimée cousine, je tiens à la remercier... et puis je quitterai Paris... je partirai par le train de plaisir!... Je n'ai jamais vu la mer, tu ne croirais pas cela... moi, un marin?... Je pars lundi matin pour Brest.

DALIBON.

Le pays de ma femme!

EURYALE.

On parle d'un vaisseau superbe, *le Bucentaure*, que l'on doit lancer... et moi qui m'entends en constructions navales... (A Dalibon.) Tu ne connais pas *le Skiff*, la balancelle construite d'après mes desseins sur les chantiers d'Asnières!... Si mademoiselle Jeanne daignait visiter mon bord, le capitaine serait trop heureux de la recevoir!

JEANNE.

Vous êtes donc déguisé en capitaine, monsieur Euryale?

Un poignard à votre ceinture avec une hache d'abordage?

EURYALE.

Eh non, mademoiselle, nous autres jeunes gens comme il faut, nous pratiquons le sport nautique, le canotage parisien, à la vénitienne. Nonchalamment couché sur mon banc de nage, je m'abandonnerais à la brise en chantant :

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours!

JEANNE, s'inclinant.

Trop galant! Mais pendant que vous naviguez, monsieur Euryale, que deviennent vos affaires?

EURYALE.

Des affaires?... Fi donc!... Je n'en ai pas!... C'est bon pour les bourgeois.

DALIBON.

Un instant... je réclame!

EURYALE.

Non, cousin, c'est mal porté! Parlez-moi du *far niente* sur la terre et sur l'onde, à la bonne heure!... C'est bon genre, c'est distingué, c'est faubourg Saint-Germain. Moi, partout on me croit noble, partout, excepté dans ma famille. Et si ce n'était la nouvelle loi sur les titres, je mettrais une couronne de vicomte sur mes cartes, que personne ne s'en étonnerait. C'est tout simple : je suis riche, j'ai trente mille livres de rentes, et rien à faire du matin au soir.

DALIBON, à Jeanne.

Ce qui lui donne la vie du monde la plus occupée! Ce farouche marin est le chevalier de toutes les jolies femmes; le tien d'abord, et celui d'Élise. Il fait vos courses, vos commissions, vos emplettes.

EURYALE.

C'est vrai! le *cavalier servant*, toujours à la *vénitienne*,

spécialité que je tiens à établir dans Paris... le tout sans intérêt.

DALIBON, regardant à droite.

Ah ! c'est ma femme... comme elle est jolie dans ce négligé du matin !

SCÈNE IV.

EURYALE, DALIBON, ÉLISE, JEANNE.

ÉLISE entre, tenant à la main un livre qu'elle lit avec attention, elle lève les yeux et aperçoit Dalibon ; allant à lui :

Ah ! bonjour, mon ami. (Se retournant et jetant le livre sur la table à droite.) Bonjour, Jeanne... Et vous, cousin... vous voilà de bonne heure.

JEANNE.

C'est toi plutôt... qui t'éveilles bien tard !

ÉLISE.

Eh non! c'est bien plus mal encore... j'étais réveillée depuis longtemps... mais je lisais dans mon lit...

JEANNE, vivement.

Eh ! quoi donc ?...

ÉLISE.

Un livre que j'avais pris au hasard dans la bibliothèque de mon mari.

EURYALE, regardant le titre.

Le Dante...

JEANNE.

Miséricorde !

EURYALE.

Le Dante... je ne l'ai jamais lu... c'est étonnant, moi qui lis tout... Ne sont-ce pas des vers... des grands diables de vers ?...

DALIBON.

Eh oui !... l'*Enfer du Dante.*

EURYALE.

C'est ça, des vers... un enfer, c'est ce que je voulais dire... j'aime mieux la prose... (A Élise.) La vôtre, cousine... vous m'avez défendu hier... je le sais, et je viens vous en remercier.

ÉLISE, regardant Jeanne.

Ah ! je ne perds pas l'espoir de la convertir.

EURYALE.

Ni moi non plus. Je lui dirai, avec la franchise d'un marin, qu'on ne peut pas de nos jours se consacrer exclusivement au culte de Diane ou de Vesta... dans un siècle... éclairé... par le gaz... et par la civilisation... (Changeant de ton.) Je viens, cousine, vous demander vos commissions... et celles de mademoiselle Jeanne... car je pars pour l'Océan.

ÉLISE.

En vérité !

EURYALE.

Je me lance, ou plutôt je vais voir lancer *le Bucentaure!*

ÉLISE.

Quand cela ?

EURYALE.

Après-demain. Et, à propos de cela, cousine, vous qui êtes de Brest, vous me donnerez des lettres de recommandation pour tous les marins de votre connaissance ?

ÉLISE.

A condition que vous viendrez les chercher, demain dimanche, à la campagne.

DALIBON.

Pour nous faire tes adieux.

ÉLISE, à Euryale.

En attendant, il s'agit de mon ombrelle et de mon éven-

tail à faire raccommoder, et puis un choix de parfumeries chez Lubin. Je vais faire la note. Il faudrait me commander cela aujourd'hui et nous l'apporter demain...

EURYALE.

Soyez tranquille... j'y vais.

DALIBON, le retenant et à voix basse.

Et moi aussi, j'ai une commande à te faire... un achat mystérieux et important... dont je ne puis te parler... ni devant ma sœur, ni devant ma femme.

EURYALE, à part, avec malice.

Tiens... tiens... tiens...

DALIBON.

Reviens ici... sur les quatre heures, après la Bourse... et avant notre départ pour la campagne.

EURYALE.

Convenu!... Et vous, mademoiselle Jeanne, n'avez-vous aucune commission à me donner?...

JEANNE.

Si vraiment!... des bonbons, pour mon petit neveu, chez Boissier ou chez Gouache.

EURYALE, à Dalibon.

Je te le disais!... Je suis l'homme utile, indispensable... on ne peut se passer de moi... (Haut.) A bientôt, mesdames! (Chantant.)

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours!

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

DALIBON, ÉLISE, JEANNE.

DALIBON.

A merveille! Euryale à ses occupations. . et moi... aux miennes. Je vais au bureau.

JEANNE, bas, à Élise.

Ton mari a été souffrant, ce matin.

ÉLISE, courant à Dalibon.

Souffrant !... Vous, monsieur ?... Malade, peut-être ?.. Est-ce vrai?

DALIBON.

Non... un rien... un mal de tête. .

ÉLISE.

Ah ! que je m'en veux de m'être levée si tard... cela ne m'arrivera plus !

DALIBON.

Merci... je ne souffre plus... je vous le jure à toutes deux!

ÉLISE.

Bien vrai ?...

DALIBON, montrant sa femme.

Elle vient de me guérir !

(Il embrasse Élise sur le front et sort par la porte à gauche. Jeanne le suit.)

SCÈNE VI.

ÉLISE, puis JEANNE.

(Élise s'approche de la table à droite et pose la main sur un ressort qu'elle s'apprête à faire jouer, lorsqu'elle voit rentrer Jeanne; elle s'arrête, reprend le livre qu'elle a apporté, s'assied, et se remet à lire. Jeanne a suivi tous ses mouvements, et vient à elle.)

JEANNE.

Élise... ma bonne Élise... est-ce que je te gêne?

ÉLISE.

Quelle idée! Toi, ma sœur... mon amie véritable... ma seule amie...

JEANNE.

A son amie... on dit tout... on ne lui laisse pas deviner..

ÉLISE, vivement.

Quoi donc? Qu'as-tu deviné?...

JEANNE.

Rien qui doive te troubler... ou te faire rougir. Tu es une brave et honnête femme. (Élise lui serre la main.) Mais à commencer par la *Pauline* de *Polyeucte*, que l'autre jour nous lisions ensemble... il y a de très-honnêtes femmes qui n'aiment pas leur mari.

ÉLISE, vivement.

Que dis-tu?

JEANNE.

D'amour... s'entend! On n'est pas maîtresse de cela. (Avec bonté.) Écoute, ma bonne Élise, ne me réponds pas, si tu ne le veux pas... mais laisse-moi te demander pourquoi tu t'enfermes si souvent... dans ce petit salon... pourquoi hier et à l'instant même encore tu étais si troublée ?

ÉLISE.

Pour rien... je te le jure.

JEANNE.

Moi, je vais te le dire. C'est qu'hier, quand je suis entrée, tu étais près de ce petit bureau, (Elle passe à droite.) qui fut celui de ma tante Gertrude... tu venais de refermer vivement, je ne sais quel tiroir, et j'avais entendu le bruit d'un ressort qui doit être là...

(Elle pose la main sur le ressort qu'Élise s'apprêtait à faire jouer.)

ÉLISE.

Jeanne!

JEANNE.

Ressort que je connais... et la preuve... tiens, le voilà ouvert.

(Elle a poussé le ressort, et un tiroir s'est ouvert du côté du public.)

ÉLISE.

Ah! Imprudente que je suis!

JEANNE, avec douceur.

Rassure-toi! Tes secrets sont mieux gardés ici (Montrant son cœur.) que là.

(Montrant le tiroir.)

ÉLISE.

Jeanne!. . Oh! tiens, tiens, lis, lis, je t'en conjure, pour que tu n'aies pas mauvaise opinion de moi!

(Elle lui donne un paquet de lettres qu'elle a tiré du tiroir.)

JEANNE, défaisant le paquet et parcourant les lettres.

Des lettres de femme...

ÉLISE.

Oui, des lettres de femme.

JEANNE.

Elles sont toutes de la même main.

ÉLISE.

Oui... toutes...

JEANNE, parcourant les lettres éparses.

Il n'y est question... que d'un jeune homme... un beau jeune homme, son frère?

ÉLISE.

Oui...

JEANNE.

Quant à cette dernière enveloppe avec un cachet noir... elle renferme une bague et des cheveux... du beau jeune homme, sans doute ?

ÉLISE.

Je vais tout te raconter.

JEANNE.

A la bonne heure! (Élise va fermer au verrou la porte à gauche ; Jeanne ferme de même celle du fond, et vient s'asseoir à gauche à côté d'Élise.) Allons. . voyons... courage!

ÉLISE.

Tu m'as souvent entendue parler d'Amélie Melfort, mon amie de couvent.

JEANNE.

Morte, il y a deux ou trois ans.

ÉLISE, avec un soupir.

Trois ans! Un cœur d'or... une âme de feu !

JEANNE.

Et pas le sens commun! Eh bien ?

ÉLISE.

Eh bien! Une pension de demoiselles est l'endroit où l'on compose le plus de romans. Chacune fait le sien. Le nôtre... un roman à deux, nous avions quatorze ans, était de ne jamais nous séparer et d'être sœurs un jour. Pour cela, Amélie avait une idée... un château en Espagne : c'était de me marier à son frère, Henri Melfort, un aspirant de marine... un fort joli garçon; aussi nous parlions de lui toute la semaine... jusqu'au dimanche inclusivement. jour où il venait d'ordinaire...

JEANNE.

Et que vous disait-il ?

ÉLISE.

A sa sœur, beaucoup de tendresses... à moi, rien ! Il y avait toujours au parloir des maîtresses et des sous-maîtresses curieuses... qui écoutaient tout...

JEANNE.

Et qui faisaient bien !

ÉLISE.

Un dimanche... il ne vint pas... Il avait reçu un ordre du ministre de la marine... pour rejoindre la nuit même, et vite et vite, son vaisseau qui partait pour un voyage autour du monde ! Ce fut là un grand chagrin... et un plus grand encore l'année suivante. Amélie et moi quittâmes le couvent... impossible désormais de parler de lui... de Henri !... Mais nous nous écrivions... ces lettres sont les siennes... je les ai toutes conservées... Elle m'écrivait... tu le verras, que son frère m'adorait, qu'elle en avait la certitude... qu'il ne songeait à se distinguer, à monter en grade, à devenir amiral, que pour revenir m'épouser... Depuis ce jour, l'image de Henri ne me quitta plus ! Mais hélas !... je perdis Amélie. Dans sa dernière lettre... celle que tu tenais tout à l'heure, pressentant sa fin prochaine, elle me lègue une bague et une boucle de cheveux qu'elle tenait de son frère... me recommandant d'aimer et d'épouser Henri... pour parler toujours d'elle, avec lui.

JEANNE.

Quelle imagination ! Et ton mari qui prétendait que tu étais calme et froide !

ÉLISE.

Moi !...

JEANNE.

Que tu étais insensible...

ÉLISE.

Ah ! Tu n'eusses pas parlé ainsi, si tu avais été témoin de ma douleur, le jour où, dans un journal... je lus que M. Mel-

fort, officier de marine distingué... venait de mourir en Angleterre.

JEANNE, respirant.

Il est mort... Ah! j'ai moins peur!

ÉLISE, avec indignation.

Ah! Quel mauvais cœur! Que c'est mal!

JEANNE, vivement.

Non... non! Le pauvre jeune homme!... je le plains, mon Dieu!... et toi aussi, car je vois d'ici ton désespoir.

ÉLISE.

Tu ne le comprendras jamais! Je l'aimais, jusqu'alors... modérément... raisonnablement.

JEANNE.

Tu crois?

ÉLISE.

Depuis ce jour, je me suis mise à le pleurer, à l'adorer!

JEANNE, vivement.

Ce n'est plus qu'un rêve, je l'espère!... un rêve que chaque jour dissipe?...

ÉLISE.

Oui... quand rien ne me le rappelle! Ce matin, par exemple... cet épisode si touchant de Françoise de Rimini... ces deux amants... si jeunes, si beaux, qui, lisant ensemble, et les larmes aux yeux, une page pleine de larmes... une scène d'amour... se regardent... et le livre leur tombe des mains.

JEANNE.

Y penses-tu...

ÉLISE.

Et ce jour-là, dit le Dante... ils n'en lurent pas davantage.

JEANNE.

Et le mari qui plus tard les surprend?..

ÉLISE, rêvant.

Qu'importe!

JEANNE.

Qui les tue ?

ÉLISE, de même.

Ils s'aimaient... ils avaient pu se le dire !. . (Se levant, avec exaltation.) Et à ce prix-là...

JEANNE, lui saisissant la main.

Malheureuse ! Si l'on t'entendait !

ÉLISE.

Hein ? Quoi ! Qu'ai-je dit ?

JEANNE.

Tu as un mari... un honnête homme... qui t'aime... qui n'aime que toi !... qui te donne toutes ses pensées, et donner les tiennes à un autre... ce n'est pas juste... c'est mal.

ÉLISE.

Mais... mais... puisque cet autre est mort !

JEANNE.

Cela fait toujours du tort au mari !

ÉLISE, plus haut, et avec impatience.

Puisqu'il est mort !

JEANNE.

Raison de plus ! S'il était vivant, ses défauts ou ses ridicules, car tout le monde en a, combattraient pour nous et aideraient à ta guérison ; mais, défunt, la partie n'est pas égale... il devient la perfection même : pour lui, tout se divinise, et la poésie des regrets nuit au mari, qui n'est, lui, que de la prose.

ÉLISE.

Je te jure, ma chère Jeanne, qu'il n'en est pas ainsi.

JEANNE.

Mon enfant, me disait ma tante Gertrude, qui parlait peut-être par expérience, car elle avait été, dit-on, dans son temps, très-jolie et un peu coquette ; mon enfant, défie-toi de l'amour et de ses rêves : dans le lointain... (Montrant les

lettres.) ou à la lecture, ils vous enivrent, et, dans la réalité, on n'achète un bonheur mensonger qu'au prix de son repos, de sa réputation, de la paix du ménage; et souvent même, à l'user, c'est toujours ma tante Gertrude qui parle, l'amant qui vous a coûté si cher ne vaut pas le mari qui ne vous coûtait rien.

ÉLISE.

Mais, ma sœur...

JEANNE.

Vois toi-même, pour une passion posthume qui n'offre que des périls, vois à quoi tu t'exposes! C'est toujours par les lettres qu'on se perd, disait ma tante Gertrude... et si une seule de celles-ci tombait entre les mains de ton mari!...

ÉLISE.

Des lettres de femme!...

JEANNE.

Ces lettres... cette bague... ces cheveux, attestent ton premier amour pour un autre, et les hommes veulent toujours avoir été aimés seuls; ils détestent leurs prédécesseurs, comme les rois leurs héritiers. Ce matin encore... ici même... dans son affection aveugle, mon frère me disait en parlant de toi : « Que m'importe sa froideur... si elle me donne tout l'amour qu'elle peut donner... si jamais son cœur n'a aimé... et n'aimera que moi! »

ÉLISE.

O ciel!

JEANNE.

Et si le contraire lui était prouvé, à la tendresse, au calme, à la confiance, tu verrais succéder l'inquiétude, les soupçons, la jalousie. Ton intérieur, image jusqu'ici du paradis, se changerait en un enfer ; ton mari te deviendrait odieux, ton enfant indifférent...

ÉLISE.

Oh! jamais! jamais!

JEANNE.

Cela commence; déjà ce matin, pendant que tu lisais le Dante, j'entrais dans sa chambre, je le levais . je l'habillais... je recevais son premier baiser...

ÉLISE.

Ah!

JEANNE.

Oui... je te l'ai dérobé... Tiens, sœur, je te le rends.

(Elle l'embrasse.)

ÉLISE.

Ah! ma sœur, mon bon ange, veille sur moi. . conseille-moi... Quel parti prendre?...

JEANNE.

Un parti énergique. Quand la plaie est grave, il faut y porter hardiment le fer et le feu. (Prenant une allumette.) Attends! attends! ce ne sera pas long!

ÉLISE.

Que veux-tu faire?

JEANNE, allumant une bougie.

Un auto-da-fé... de toutes ces paperasses.

ÉLISE.

Que je relis tous les jours.

JEANNE.

Raison de plus... tu dois les savoir par cœur.

ÉLISE, avec passion.

Oh! non... Jeanne... ne l'exige pas. . c'est comme si... vois-tu bien...

JEANNE.

On te brûlait toi même!

ÉLISE, avec exaltation.

Oui!...

JEANNE.

Eh bien !... comme les veuves du Malabar, ne recule pas devant un pareil sacrifice... qui, après tout, n'est pas si grand... Qu'est-ce que nous y perdons ?... des phrases comme celle-ci : « On peut briser les liens terrestres, mais non le lien des âmes, la sympathie qui nous unit... » (Brûlant la lettre à la bougie et la jetant dans la cheminée.) Au feu la sympathie !... Vois comme cela flambe bien ! Et cette autre : « J'ouvre ma fenêtre... pour t'écrire !... il est minuit... et la lune répand au loin ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à confier au vieux chêne. » (La jetant dans la cheminée.) Au feu la lune et le vieux chêne !

ÉLISE.

Mais c'est une phrase de Chateaubriand !

JEANNE.

Je maintiens l'arrêt. Il est le chef de l'école !... Ah !... et ces cheveux que j'oubliais !...

(Elle les jette également dans la cheminée.)

ÉLISE.

Malheureuse, qu'en as-tu fait ?

JEANNE.

Des cendres ! Quant à cette bague...

ÉLISE.

Tu ne peux pas la brûler !

JEANNE.

Par malheur !

ÉLISE, voulant la reprendre.

Permets-moi alors...

JEANNE, l'en empêchant.

De la porter ? Et ton anneau de mariage ! la place est prise...

DALIBON, en dehors, secouant la porte du fond.

Eh bien ! Comment ! Vous êtes enfermées ?

ÉLISE, avec crainte.

C'est mon mari.

DALIBON, en dehors.

Ouvrez-moi donc !...

JEANNE.

Impossible !

DALIBON, de même.

Et pourquoi ?

ÉLISE.

C'est... que... c'est que j'essaie une robe...

DALIBON, toujours en dehors.

Ça n'empêche pas !

ÉLISE.

Mais si, monsieur ! Attendez...

JEANNE, qui pendant ce temps a jeté l'une après l'autre les lettres dans la cheminée.

Vois-tu déjà comme, malgré soi, on est obligé de mentir ?

ÉLISE.

J'en suis toute tremblante ! (A Jeanne.) Y en a-t-il encore ?

JEANNE, regardant du côté de la cheminée.

Plus que deux... qui jettent en mourant une dernière lueur... Tout est fini... tu peux ouvrir !

ÉLISE, tombant sur un fauteuil, à gauche.

Je n'en ai plus la force !

JEANNE, la regardant avec pitié.

Et il lui faut des grandes passions ! (Elle va tirer le verrou de gauche, puis celui de la porte du fond, qu'elle ouvre.) Personne !... Il se sera lassé d'attendre !

ÉLISE.

Tant mieux ! je respire ; j'aime autant ne pas le voir en ce moment... (Apercevant Dalibon qui paraît à la porte du fond.) Non, le voici !

SCÈNE VII.

ÉLISE, assise à gauche, JEANNE, assise près d'elle, DALIBON entrant par le fond.

DALIBON, d'un air de mauvaise humeur.

Enfin !... C'est bien heureux !

(Il se dirige vers la cheminée, regarde derrière les flambeaux, sous la pendule.)

ÉLISE, bas à Jeanne.

Qu'a-t-il donc ?

JEANNE, de même.

Je n'en sais rien.

ÉLISE, de même.

Aurait-il quelques soupçons ?... (Le voyant s'arrêter devant le tiroir qui est resté ouvert.) Ah !... le tiroir !...

JEANNE, bas.

Que j'ai oublié de refermer...

DALIBON, l'examinant.

Tiens ! je ne connaissais pas ça.

JEANNE, bas, à Élise.

Vois-tu bien... si nous n'avions pas tout fait disparaître...

ÉLISE.

Il savait tout !

JEANNE.

Et maintenant, plus de danger !

ÉLISE.

C'est égal ! Je ne suis pas tranquille. . Il se doute de quelque chose !

DALIBON, après avoir refermé le tiroir, et regardé encore à droite et à gauche, va à Élise qu'il observe pendant quelque temps, et qui détourne les yeux avec embarras.

Comme tu as mauvaise mine !

ÉLISE.

Oui... une migraine affreuse !

DALIBON.

Ça sent le brûlé! (Jeanne et Élise échangent des regards de crainte.) Qu'est-ce qu'on a donc brûlé ici ? Des papiers dans la cheminée... justement peut-être ce que je cherche.

JEANNE, se levant et venant à lui avec impatience.

Et que cherches-tu donc ainsi depuis une heure ?

DALIBON.

Le journal ! (Jeanne part d'un éclat de rire.) Le journal qui n'est pas dans mon cabinet... et dont j'ai besoin... (A Jeanne.) Il n'y a pas de quoi rire, c'est sérieux, et je te demanderai pourquoi tu ris ?

JEANNE.

Pourquoi... pourquoi... parce qu'il est là dans mon pupitre.

ÉLISE, le donnant à Jeanne, qui le passe à Dalibon.

Oui, le voilà.

JEANNE.

Je l'avais pris pour lire le feuilleton.

DALIBON.

Il n'y en a pas.

JEANNE.

C'est pour ça.

DALIBON.

Comment ! c'est pour ça ?

JEANNE.

C'est pour ça que je ne le lisais pas.

DALIBON.

Ah !

JEANNE.

Et pourquoi donc voulais-tu avoir le journal ?

DALIBON, lui faisant signe de se taire.

Silence, donc ! (La prenant à part, à droite, pendant qu'Elise, assise à gauche, appuie sa tête sur sa main et rêve.) Un superbe cadeau que je veux faire à ma femme... Notre petite campagne de Lagny lui déplaît... elle est trop vieille, trop exiguë... pas de chambre pour ton mari... (Geste de Jeanne.) si jamais tu en prenais un... et à peine un jardin... j'ai une autre propriété en vue... une villa moderne... charmante... un chalet pour toi, au milieu d'un parc.

JEANNE.

Est-il possible !

DALIBON.

Tais-toi donc...

JEANNE.

Ce sera bien cher...

DALIBON.

J'ai, cette année, mis de côté soixante mille francs... que je destinais à mon agrément, et mon agrément, à moi... c'est d'être agréable à ma femme !

JEANNE, regardant Élise.

Oh ! mon bon frère...

DALIBON, gaiement.

Mais, comme la tendresse n'exclut pas la bonne administration... je voudrais, avant d'acheter la nouvelle maison, me défaire de l'ancienne.

JEANNE.

Très-bien raisonné.

DALIBON.

J'ai donc donné ordre à mon notaire de la mettre en vente,

comme cela se fait maintenant... des annonces dans tous les journaux, et je voulais voir si le nôtre avait inséré la notice... (Parcourant le journal.) Ah ! la voilà en gros caractères. (Lisant.) « *A vendre, jolie propriété bourgeoise, sise à Lagny, Grande-Rue, numéro* 9. » Ça saute à l'œil... et c'est d'un bon effet.

ÉLISE, de l'autre côté, et les regardant.

Qu'ont-ils donc à causer ainsi tout bas ?

DALIBON.

Surtout, pas un mot à Élise... parce que ça n'est pas encore fait... il y a tant de formalités !

JEANNE.

Sois donc tranquille...

(Elle passe près d'Élise, et pendant ce temps Dalibon, qui vient de s'asseoir dans le fauteuil à droite, déploie le journal qu'il parcourt.)

ÉLISE, bas à Jeanne.

Qu'est-ce donc ? De quoi s'agit-il ?

JEANNE, de même.

Ne t'inquiète pas... je te le dirai !

DALIBON, lisant.

« Nouvelles diverses. Liste des jurés... » Merci ! « Encore un accident dû à la crinoline... une femme brûlée... deux femmes... » Un incendie de femmes... ça ne les corrigera pas... « Un officier de marine distingué, longtemps absent de France, et dont la mort même avait été annoncée, M. Henri Melfort, vient de reprendre du service dans la marine. »

ÉLISE, poussant un cri étouffé.

Ah !...

DALIBON, se retournant vers sa femme.

Melfort !... Serait-ce un parent ?... Ah ! mon Dieu !... Elle se trouve mal...

(Il jette le journal sur la table, et court à Élise.)

JEANNE, le suivant.

Non... non... je te le jure !

DALIBON.

Eh ! si vraiment !...

JEANNE.

Ce n'est rien ! C'est cette affreuse migraine qui redouble.

DALIBON.

Ma pauvre femme ! Élise ! Élise !

JEANNE.

J'ai là des sels... ne t'inquiète pas.

DALIBON.

Mais si, morbleu ! Je veux m'inquiéter...

ÉLISE, soupirant.

Ah!

DALIBON.

La voilà qui revient. Tu te sens mieux, n'est-ce pas ? C'est égal, ça n'est pas naturel. Je cours chez notre voisin, le docteur qui demeure au second. Par le petit escalier, j'arriverai tout de suite à son cabinet, et je te l'amène. (A Jeanne.) Ne la quitte pas !

(Il sort par la gauche, en courant.)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, JEANNE.

JEANNE, à Élise, qu'elle secoue vivement.

Allons... allons... reviens à toi !

ÉLISE, revenant peu à peu à elle.

Jeanne... ma sœur...

JEANNE.

Tu n'as pas le droit de te trouver mal ! Tu as un mari !... Un mari dont le repos et l'honneur te sont confiés.

ÉLISE, avec joie.

Il existe... tu l'as entendu... il existe !

JEANNE.

Pas pour toi !... qui ne dois ni le connaître, ni t'y intéresser !

ÉLISE.

Oui... je te le promets... mais, si tu savais quel effet a produit sur moi cette nouvelle imprévue, inespérée...

JEANNE.

Tais-toi ! Tais-toi !

ÉLISE.

Sois tranquille !... il me suffit qu'il vive ! A l'avenir, je te le promets, jamais je ne le reverrai... ni ne chercherai à le revoir.

JEANNE.

A la bonne heure ! D'ailleurs, je serai là. (Bas à Élise.) Gervaise !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; GERVAISE.

JEANNE, à Gervaise qui entre par le fond.

Que voulez-vous ?

GERVAISE.

Mademoiselle, c'est un jeune homme qui demandait à parler à madame.

JEANNE.

Madame est souffrante, et d'ailleurs, vous le savez... elle ne reçoit pas avant midi.

GERVAISE.

C'est ce que j'ai dit... Mademoiselle connaît mon exacti-

tude et mon zèle, mais ce monsieur avait l'air d'y tenir. « Il le faut, qu'il disait. Il le faut absolument, et à l'instant... » Du reste, il est bien, ce jeune homme... il a bon air. « Il est trop matin, que j'ai répondu... madame est avec sa belle-sœur. »

JEANNE.

C'est bien.

GERVAISE.

Alors, il a laissé sa carte pour ces dames, disant qu'il reviendrait tantôt... cette carte... je ne pouvais la refuser... vous comprenez !

ÉLISE, avec impatience, et tendant la main.

C'est bon.

GERVAISE, lui remettant la carte.

Et la voilà.

ÉLISE, y jetant les yeux.

O ciel ! (Courant à Jeanne dans le plus grand trouble, et pouvant à peine parler.) Tiens... vois !...

JEANNE, lisant.

« Henri Melfort. »

ÉLISE, à demi-voix.

Il est à Paris !

JEANNE, brusquement, et à demi-voix.

Qu'importe ?... Ne vas-tu pas encore t'évanouir, et devant ta femme de chambre !

GERVAISE.

Ah ! mon Dieu ! Madame pâlit... elle est indisposée, et je n'ai là ni flacon... ni vinaigre anglais...

JEANNE, pendant que Gervaise bouleverse tout dans le tiroir de la table à gauche.

Devant celle-ci surtout, qui va faire de cela une affaire... (A Gervaise.) Eh non ! Gervaise... eh non !... Jamais ma sœur ne s'est mieux portée.

ÉLISE.

C'est vrai...

JEANNE.

Nous partons. Vous direz à ce monsieur, s'il revient, que nous sommes désolées... mais que nous partons aujourd'hui pour la campagne... où nous passerons toute la semaine.

GERVAISE.

C'est dit. (D'un air important.) Et qu'alors ce sera pour la semaine prochaine ?

JEANNE.

Mais du tout ! Voici la belle saison : à dater d'aujourd'hui nous ne recevons plus personne... C'est moi qui vous le dis, ne l'oubliez pas !

GERVAISE.

Mademoiselle me connaît... et elle peut être tranquille... la consigne sera fidèlement observée.

JEANNE.

C'est bien ; laissez-nous.

GERVAISE, en s'en allant.

Dès que mademoiselle ne veut pas de zèle...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE X.

ÉLISE, JEANNE, DALIBON, entrant par la gauche, avec EURYALE, qui porte plusieurs paquets.

EURYALE, parlant à Dalibon.

Que diable ! cousin, rassurez-vous ! ce ne sera peut-être rien !

DALIBON, allant à Élise d'un air inquiet.

Eh bien... eh bien... comment vas-tu ?

JEANNE.

C'était une migraine... pas autre chose... une forte migraine qui se dissipe...

DALIBON.

Tant mieux... car ce maudit docteur est introuvable! Il n'était pas chez lui... il venait d'être appelé par un client et une cliente du quartier. J'ai couru chez les deux sans reprendre haleine.

JEANNE.

Mon pauvre frère...

DALIBON.

Déjà parti !... et je revenais haletant, quand j'ai rencontré Euryale qui, ayant rempli avec honneur et intelligence les importantes missions dont on l'avait chargé...

EURYALE.

Venait vous en rendre compte. (A Jeanne.) Voici les bonbons commandés... (A Élise.) Voici la caisse de parfums. De plus, pour la campagne, l'éventail et l'ombrelle indispensables...

DALIBON.

Inutile... nous resterons à Paris.

JEANNE.

Non pas.

DALIBON.

Ma femme est souffrante et malade.

JEANNE.

Elle ne l'est plus.

DALIBON.

Cela peut lui reprendre.

JEANNE.

C'est pour cela que l'air de la campagne est nécessaire... et, au lieu de partir ce soir... nous partirons à l'instant même.

DALIBON.

Et s'il survient une crise?...

JEANNE.

Nous avons à Lagny un docteur de mérite qui vaut toute l'Académie de médecine. (A Élise.) Allons, viens, donne-moi le bras. (A Dalibon.) Dans un quart d'heure nous aurons fait nos toilettes... et nos sacs de voyage, et nous vous disons adieu...

DALIBON.

Comment, adieu... je m'en vais avec vous !

JEANNE.

Et la Bourse ?

DALIBON.

Je la manquerai.

JEANNE.

Et cette importante affaire dont tu me parlais hier ?...

DALIBON.

Je n'ai pas au monde d'affaire plus importante que ma femme... que sa santé ! C'est mon trésor... c'est mon bien-être à moi... le reste n'est rien...

JEANNE, bas à Élise.

L'entends-tu ?

ÉLISE, courageusement.

Oui... partons.

JEANNE.

Avec mon petit neveu.

DALIBON.

En famille ! Nous prendrons le convoi de deux heures... convoi direct.

JEANNE.

Et la voiture nous conduira au chemin de fer... Je vais donner ordre d'atteler. Avertissez-moi seulement dès que tout sera prêt.

SCÈNE XI.

DALIBON, EURYALE.

DALIBON, tirant un papier de sa poche.

Hâtons-nous... pendant qu'elles ne sont plus là... Tiens, cousin... j'ai confiance entière... en ton goût d'abord, puis dans ton zèle... et dans ton activité ; je te donne le reste de la journée pour toutes les acquisitions dont voici la liste.

EURYALE, lisant.

« Acheter collier, broches ou bracelets en diamants. » (S'interrompant.) Qu'est-ce que cela signifie?... (Lisant.) « Pour la valeur de dix mille francs. » (S'arrêtant.) Comment, cousin, tu te lances dans les subsides à l'étranger, et pour qui?

DALIBON.

C'est là le mystère! (Se frottant les mains.) Va toujours...

EURYALE, continuant.

« Choisir dentelles et cachemires dans les prix de cinq à six mille francs... plus un coffre chez Tahan en cèdre ou en bois de rose pour corbeille de noce. » Comment, tu te maries en secondes noces... toi, Dalibon, mon cousin... du vivant de ta femme !

DALIBON.

Tais-toi donc !

EURYALE.

Tu affiches, comme les Mormons, la polygamie!...

DALIBON.

Silence... te dis-je !...

EURYALE.

Je sais bien qu'à Paris il y a des ménages où on l'exerce... mais on ne publie pas les bans.

DALIBON.

Tu ne sais pas que c'est demain, 15 mai, l'anniversaire de

mon mariage. On ne donne jamais de corbeille à sa femme que le premier jour... il en résulte, c'est tout naturel, qu'au bout de quelques années la corbeille est usée, et parfois le sentiment aussi. Tant que mes affaires prospéreront (et cette année j'en ai fait de superbes), l'anniversaire de mon mariage sera célébré par une surprise qui, rappelant le bonheur passé, rajeunira le présent et garantira l'avenir.

EURYALE.

Je t'écoute, cousin, et reste stupéfait.

DALIBON.

Tu aurais, je le crois bien, préféré une maîtresse.

EURYALE, naïvement.

Dame ! c'était plus naturel !

DALIBON, avec amour.

Eh bien ! ma maîtresse à moi, c'est ma femme ! Je veux qu'elle trouve tout cela demain soir... à la campagne... dans notre chambre à coucher... et pour cela je compte sur toi...

EURYALE.

Sois tranquille.

SCÈNE XII.

GERVAISE, entrant par le fond ; DALIBON, EURYALE.

GERVAISE.

La voiture est prête, et quand monsieur voudra...

DALIBON.

Me voici ! Je passe chez ma femme.

EURYALE.

Je te suis... pour vous mettre tous en voiture.

DALIBON.

Et pour embrasser ces dames.

EURYALE.

Mais certainement!... Et à demain, cousin... à demain dimanche... par le premier convoi.

(Ils sortent tous les deux par la droite.)

SCÈNE XIII.

GERVAISE, seule, les regardant sortir; puis MELFORT.

GERVAISE.

C'est cela!... Les voilà tous qui vont partir : le père, la mère, la sœur et l'enfant... toujours ensemble... se disant toujours tout entre eux, pas de confiance dans les domestiques... je ne pourrai jamais m'habituer à une maison comme celle-là, je m'en irai.

(Elle fait quelques pas pour sortir, et aperçoit Henri Melfort qui entre par le fond, en petite tenue de lieutenant de vaisseau.)

SCÈNE XIV.

GERVAISE, MELFORT.

GERVAISE.

Ah! le petit jeune homme de ce matin!... (Le regardant.) J'ai cru un instant que de ce côté-là il y avait... quelque espoir.

MELFORT.

Madame y est-elle, mademoiselle?

GERVAISE.

Non, monsieur.

MELFORT.

Vous n'avez donc pas remis ma carte?

GERVAISE.

Si, monsieur... et madame m'a chargée de vous dire qu'elle était désolée, vraiment désolée, mais qu'elle était obligée de partir pour la campagne.

MELFORT, vivement.

Bien loin d'ici ?

GERVAISE, babillant.

A sept lieues, à Lagny... mon pays, Grande-Rue, nº 9, près le pont, campagne charmante où elle doit rester toute la semaine.

MELFORT.

C'est bien ! Je reviendrai dans huit jours.

GERVAISE.

Monsieur en est le maître, mais je ne le lui conseille pas.

MELFORT.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

GERVAISE.

Tenez, monsieur, vous m'intéressez...

MELFORT.

Vous êtes bien bonne, mademoiselle.

GERVAISE.

Voici la belle saison... nous ne recevons plus personne, encore moins des jeunes gens !... C'est mademoiselle Jeanne, dont j'ai toute la confiance, qui me l'a dit.

MELFORT, à part.

Impossible de la voir ! (Haut.) Mais du moins, M. Dalibon ?

GERVAISE.

Il n'y est pas non plus.

MELFORT, à part.

C'est juste ! L'heure de la Bourse... Je vais l'attendre, il reviendra... il rentrera chez lui.

(Il prend une chaise, s'assied près de la table et parcourt le journal.)

GERVAISE.

Mais pas du tout... mais c'est ce qui vous trompe ; monsieur est parti avec ces dames pour la campagne, pour Lagny.

MELFORT, les yeux sur le journal.

Pour Lagny ?

GERVAISE.

Oui.

MELFORT.

Grande-Rue ?

GERVAISE.

Oui.

MELFORT.

N° 9 ?

GERVAISE.

Oui.

MELFORT, lisant le journal.

Ah !

GERVAISE.

Hein ?

MELFORT.

C'est bien cela ! (Lisant.) « *A vendre, propriété bourgeoise, s'adresser sur les lieux.* » Voilà mon affaire ! (Se levant.) Bien reconnaissant, mademoiselle, de tous les renseignements que vous m'avez donnés.

GERVAISE.

Mais je ne vous ai rien dit encore.

MELFORT, à part.

Demain dimanche, j'irai. (Haut.) Merci, mademoiselle, merci !

(Il sort vivement par le fond.)

GERVAISE, le regardant sortir.

C'est égal... il y a ici un secret ! (Après un instant de réflexion.) J'attendrai encore avant de quitter la maison.

(Elle sort par le fond.)

ACTE DEUXIÈME

Le lendemain dimanche, à Lagny, dans la campagne de Dalibon. — Un salon élégant : au fond, une cheminée surmontée d'une glace ; et de chaque côte, une porte donnant sur le jardin ; deux portes latérales. — Au milieu, une table ; à gauche, au deuxième plan, une table à ouvrage ; à droite, près de la porte, deux fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE et JEANNE, en toilettes de campagne, entrant par le fond.

JEANNE.

Ah ! le beau dimanche !... La belle matinée ! cette maisonnette est si riante au soleil !

ÉLISE, d'un air ennuyé.

Oui, mais à l'intérieur, elle est si incommode et si petite...

JEANNE.

Pourvu qu'on ait de quoi loger ses amis ! Et ce parfum de la campagne qui m'enivre... ce jardin étincelant de verdure et de fleurs...

ÉLISE.

Un jardin de curé... il est affreux !

JEANNE.

Bah ! Tous les jardins sont beaux au mois de mai ! Et je te dirais bien, sous le sceau du secret, une nouvelle preuve de la tendresse de ton mari.

ÉLISE.

Mon Dieu... je n'en doute pas...

JEANNE.

Il veut vendre cette maison de campagne pour t'en donner une charmante; mais, fût-ce une habitation princière, elle te paraîtrait disgracieuse et importune... en ce moment...

ÉLISE.

Quelle idée !

JEANNE.

En vain les lilas fleurissent pour toi, en vain les petits oiseaux te saluent de leurs plus jolies chansons, tu ne vois rien, tu n'entends rien... Une seule idée te préoccupe, et le plus grand malheur de ces idées-là, c'est qu'elles désenchantent de tout, c'est que, nous faisant rêver des bonheurs chimériques, elles nous rendent insensibles à tous les biens réels que nous possédons.

ÉLISE, tristement.

C'est vrai !

JEANNE.

Mais bientôt, je l'espère, les nuages sombres se dissiperont; le temps redeviendra clair, tu t'apercevras alors que tu possèdes jeunesse, beauté, fortune, un bon mari, un fils charmant !... La campagne redeviendra belle, le soleil riant, les lilas délicieux... et tu te trouveras enfin ce que tu es réellement, la plus heureuse des femmes !

ÉLISE.

C'est possible... mais d'ici là... je souffre.

JEANNE.

Parce que tu te complais dans ta souffrance !... parce que ton seul plaisir est d'y rêver. Ne rêve pas : agis ! C'est par l'action, le mouvement, l'activité qu'on chasse les mauvais rêves ! Les trois quarts d'heure que tu viens de passer à soupirer, je les ai employés à inspecter la basse-cour, la laite-

rie, la maison du haut en bas... J'ai donné mes ordres à tout le monde et le fouet à mon petit neveu qui n'était pas sage... ça occupe ! Maintenant, viens avec moi, sortons, visitons l'école du village, nos jeunes orphelines... et surtout la salle d'asile fondée par ton mari... il y a là des familles qui le bénissent... cela te parlera de lui.

ÉLISE.

Oui... demain... pas aujourd'hui.

JEANNE.

Allons, tu es une malade dont j'ai compassion et qu'il faut ménager... J'irai seule, mais demain, pas de grâce... et aujourd'hui, à la campagne, tu as du monde à dîner... cela te regarde... arrange-toi... je n'entends m'en mêler en rien... j'ai congé... c'est dimanche !

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

ÉLISE.

Écoute-moi donc... il y a un autre tourment dont je ne t'ai pas parlé... toute la soirée d'hier, toute la matinée d'aujourd'hui, mon mari m'a paru préoccupé.

JEANNE.

Il se peut que tes rêveries... lui donnent aussi à rêver... et lui fassent concevoir des idées qu'il n'aurait pas sans cela... c'est à toi d'y prendre garde.

ÉLISE.

Oui... j'y veillerai !

JEANNE.

Ou plutôt... il ne songe à rien !... Et toi, c'est là un commencement de punition, tu lui supposes les soupçons qu'il devrait avoir... Éloigne ces vaines terreurs qui en feraient naître de réelles; c'est en toi qu'il faut avoir de la confiance, et celle de ton mari ne te manquera jamais... Adieu, petite sœur.

Elle sort par le fond.

SCÈNE II.

ÉLISE.

Elle a beau dire... il est évident pour moi qu'il est inquiet... que quelque chose le tourmente... il va, il vient... il est entré deux fois dans ma chambre à coucher... dont une fois en mon absence... et a paru troublé quand je l'y ai surpris! Bien certainement il venait d'ouvrir mon armoire à glace... Y cherchait-il quelque chose? Avait-il des soupçons de ce côté-là?... Il ne m'en a pas parlé... mais le fait est que je ne l'ai jamais vu ainsi... C'est lui... il cause avec Euryale.

SCÈNE III.

ÉLISE, DALIBON, EURYALE.

DALIBON, parlant bas avec Euryale.

Enfin te voilà... j'ai cru que tu n'arriverais jamais!

EURYALE.

Écoute donc... il faut le temps.

DALIBON, à demi-voix.

Silence! C'est ma femme! (Haut.) Tu n'as donc pas pris le premier convoi?...

EURYALE.

Il part de trop bon matin, et j'avais trop de choses à faire.

ÉLISE.

Et nous qui vous attendions pour déjeuner.

DALIBON.

Le déjeuner de famille : la galette du dimanche...

EURYALE, riant.

Usage antique et solennel...

DALIBON.

Que je tiens de mon père, le fermier, en signe de réjouissance et de fête... et puis la galette, quand elle ne donne pas d'indigestion, ne donne que de bonnes pensées. Chez mon père, on réservait toujours la part du bon Dieu! la part du pauvre... pour nous rappeler à tous qu'il faut, au sein du bien-être, penser à ceux qui n'en ont pas... Voilà pour la morale!... Et tu as eu tort, cousin, de n'être pas venu en prendre ta part... mais tu avais des affaires.

EURYALE, souriant.

Dont je ne me suis pas trop mal tiré... je m'en vante!

DALIBON, riant.

En vérité?...

EURYALE, bas, à Dalibon.

La corbeille partira de Paris par le convoi de quatre heures... c'est convenu... et sera à cinq heures à la gare de Lagny, où j'irai la prendre moi-même avant dîner et je l'apporterai ici comme bagage à moi... c'est adroit.

DALIBON, de même.

Tais-toi donc... elle nous regarde!

EURYALE, se retournant vers Élise.

Avez-vous pensé, cousine, à mes lettres de recommandation pour Brest?

ÉLISE.

Je les ai écrites ce matin.

EURYALE.

Vous me les donnerez?

ÉLISE.

Ce soir, quand vous voudrez!

DALIBON, gaiement.

Ton wagon, cousin, était-il bien composé?

EURYALE.

Dans le chemin de l'Est... toujours! D'abord de jolies da-

mes!... une jeune veuve qui allait se remarier à Nancy; deux riches manufacturiers de La Ferté-sous-Jouarre et d'Épernay, qui fabriquent, l'un des meules, et l'autre du vin de Champagne... et je savais tout cela dès la première station... parce qu'en wagon ou cause, on parle de ses affaires, chacun raconte sa biographie... Et au moment où je disais que je me rendais à Lagny, chez M. Dalibon, négociant... un jeune homme qui était dans un coin et qui n'avait pas encore prononcé une syllabe, un jeune homme, froid et grave... un officier de marine... il en portait l'uniforme!... La marine!... ça me convenait, c'était dans mon genre! Ce jeune homme s'écrie... c'est-à-dire non... il ne s'écrie pas... mais il fait un geste que je traduirai par ce mot : *Ah!* ou par celui-ci : *Oh!* geste de surprise... ou d'admiration, je ne le dirai pas au juste, car, sans nous donner l'explication que nous attendions naturellement, il rentra dans le silence qu'il avait gardé jusque-là! Ce n'est rien encore!... Comme je descendais du convoi à Lagny... je le vois descendre aussi, c'était dans les hasards possibles; mais je prends la Grande-Rue, il la prend aussi; j'arrive au n° 9, il y arrive aussi, derrière moi; je m'arrête pour sonner, il s'arrête; et au moment où maître Jacob, ton concierge, m'ouvrait... je vois toujours le même jeune homme, debout, immobile, en contemplation devant la façade de ta maison... qui est un beau morceau d'architecture sans doute, mais qui n'a pas d'ordinaire le privilége de pétrifier les étrangers! Voilà mon anecdote!

DALIBON.

Qui est fort jolie! Maintenant, dis-moi...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; GERVAISE.

GERVAISE.

Ah ben! Voilà une histoire!

DALIBON.

Encore une...

GERVAISE.

Imaginez-vous, monsieur, qu'en passant près de la loge de mon oncle Jacob... j'entends quelqu'un qui demandait à visiter la maison, et, le plus singulier... c'est que je reconnais un beau jeune homme... qui, hier à Paris...

ÉLISE, à part, avec effroi.

Il nous a suivis!

GERVAISE.

Avait demandé à voir madame... vous savez bien, madame?...

ÉLISE, troublée.

Oui... je crois me rappeler...

GERVAISE.

Un officier de marine.

EURYALE.

C'est le mien.

GERVAISE, à Euryale.

Le vôtre, monsieur?... (A Élise.) Celui qui m'avait remis une carte... pour madame... et qui, après votre départ... était encore venu... car il est revenu pour ces dames... et aussi pour monsieur... et alors...

DALIBON, avec impatience.

Alors c'est tout simple... car vous faites des affaires de tout... J'ai mis depuis hier en vente cette maison qui déplaisait à ma femme... et voilà les acquéreurs qui arrivent.

ÉLISE, à part, avec joie.

Plus de danger.

GERVAISE.

Ah! c'est pour ça?...

DALIBON.

Ce monsieur vient pour voir la propriété, le jardin, les dépendances...

GERVAISE.

Eh bien! non, monsieur!

DALIBON.

Comment, non?...

GERVAISE.

Il est entré dans la petite allée... où je l'ai suivi de loin. Il s'est jeté sur un banc... et il n'en a pas bougé... et il y est encore... Vous pouvez le voir d'ici, la tête dans ses mains comme quelqu'un... quelqu'un... qui a une idée... et tout ça... dans une agitation...

EURYALE.

Il est certain qu'un acquéreur a d'ordinaire plus de calme et de sang-froid!

DALIBON.

Eh bien!... qu'est-ce que vous en concluez?...

GERVAISE, résolûment.

Qu'il ne vient pas pour acheter!... Ça m'est suspect.

EURYALE.

Et à moi aussi! Gervaise a raison!

ÉLISE, à part.

Je me sens mourir... et Jeanne qui n'est pas là...

GERVAISE.

Il y a tant de gens qui s'introduisent ainsi dans les maisons avec de mauvaises intentions, et l'intérêt que je porte à mes maîtres...

DALIBON.

Allons donc!

EURYALE, bas à Dalibon.

Le voici... nous allons bien voir...

ÉLISE, à part.

Ah! c'est fait de moi!

SCÈNE V.

ÉLISE, s'appuyant sur la table à droite; EURYALE, DALIBON, GERVAISE; MELFORT, entrant par le fond, salue respectueusement Élise qui, toute troublée, lui fait la révérence sans le regarder, puis il salue Dalibon.

DALIBON.

On me dit, monsieur, que vous voulez acheter ma maison?

MELFORT.

Oui, monsieur... si nous convenons du prix!

EURYALE.

C'est monsieur, je crois, que j'ai eu l'honneur de rencontrer en chemin de fer?

MELFORT.

Oui, monsieur...

EURYALE.

Et vous désirez voir les appartements.

MELFORT.

Que je ne connais pas.

DALIBON.

C'est tout simple.

EURYALE.

Mais les jardins, qu'en dites-vous?

MELFORT, sans faire attention à ce qu'on lui demande, et regardant autour de lui avec embarras.

Les jardins... très-frais... très-jolis... très...

EURYALE.

Très-bien dessinés... n'est-ce pas? Et le petit pont chinois, comment le trouvez-vous?

MELFORT.

Fort bien jeté... très-pittoresque !

GERVAISE, à part.

Il n'y en a pas.

EURYALE.

Et le chalet ?

GERVAISE, à part.

Il n'y en a pas non plus.

EURYALE.

Ah ! le chalet, qu'en pensez-vous ?

MELFORT.

C'est tout à fait suisse.

EURYALE.

Pleine Suisse !

ÉLISE, à part.

Il nous perd...

EURYALE.

Eh bien, monsieur (et je pense que mon cousin Dalibon est maintenant de mon avis), vous n'êtes pas un acquéreur... sérieux...

MELFORT.

Que voulez-vous dire ?

EURYALE.

Qu'il n'existe ni pont chinois, ni chalet suisse dans la propriété.

MELFORT, à part.

Ah ! diable !...

EURYALE.

Et que vous ne venez ni pour la voir...

DALIBON.

Ni pour l'acheter !

MELFORT.

C'est vrai, monsieur.

DALIBON.

Eh bien ! alors, monsieur, pourquoi venez-vous donc ?

MELFORT, regardant autour de lui avec embarras.

Pourquoi... monsieur... pourquoi ?

ÉLISE, à part.

Que va-t-il dire... quel prétexte donner !...

MELFORT.

Je désire ne l'apprendre qu'à vous... à vous seul.

DALIBON.

Laissez-nous, mes amis.

EURYALE, à voix basse.

Je ne sais pas si c'est prudent...

DALIBON, avec impatience.

Allons donc !... (Haut.) Laissez-nous, vous dis-je.

ÉLISE, à part.

Comment pourra-t-il sortir de là ?... (A Dalibon qui la regarde avec impatience.) Je m'en vais, mon ami, je m'en vais.

(Elle sort avec Euryale par la droite.)

GERVAISE, à part.

Décidément il y a ici quelque chose !

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

DALIBON, MELFORT.

MELFORT, à qui Dalibon fait signe de s'asseoir.

Je commencerai, monsieur, par vous faire mes excuses de la manière dont je me suis présenté. Impossible d'arriver hier jusqu'à ces dames, jusqu'à vous, qui deviez, m'a-t-on

dit, passer toute la semaine à la campagne... et moi, qui n'ai qu'un congé de deux jours...

DALIBON.

Pardon, monsieur. D'abord, à qui ai-je l'honneur de parler?

MELFORT.

A Henri Melfort, lieutenant de vaisseau.

DALIBON.

Dont les journaux avaient annoncé la mort en Angleterre!

MELFORT.

Ils s'étaient trompés de personne et de grade... Celui que nous avons perdu était un officier supérieur, mon plus proche parent, mon bienfaiteur, Henri Melfort...

DALIBON.

Le contre-amiral?

MELFORT.

Le contre-amiral qui, comme parrain, m'a donné son nom... et comme oncle tout ce qu'il pouvait me laisser.

DALIBON.

Vous, neveu du contre-amiral!... Vous aviez, parbleu! plus de droits que vous ne pensiez à cette propriété... vous êtes ici chez vous, monsieur.

MELFORT, riant.

Que voulez-vous dire?...

DALIBON.

Que, sans votre oncle... je n'aurais ni cette maison, ni rien au monde!

MELFORT.

Et comment cela se fait-il?

DALIBON.

Comment?... c'est que quand un pauvre jeune homme commence... le premier orage qu'il éprouve, le jette à la côte, le coule bas, comme vous dites, vous autres marins! Et personne ne tendait la main au naufragé!... Et, faute

d'une vingtaine de mille francs, c'en était fait de tout mon avenir. Votre oncle seul eut confiance en moi... en mon intelligence, en ma probité... Il eut l'audace... la générosité de m'avancer vingt billets de banque qui m'ont sauvé... vingt mille francs que je lui ai rendus dès la première année : mais on n'est pas quitte pour ça... et je me suis toujours regardé comme débiteur envers lui... ou envers les siens, si j'en rencontrais jamais ! J'ai donc raison de vous dire : touchez là, monsieur, vous êtes chez vous.

MELFORT.

Je ne sais, monsieur, comment reconnaître un pareil accueil...

DALIBON.

En me parlant franchement !... Les jeunes gens, même les marins... peuvent se trouver dans la position... où j'étais... Je ne vous ferai pas de phrase... mais je suis riche maintenant ! il ne tient qu'à vous que je vous doive là... (Portant la main à son cœur.) un contentement dont je vous serai reconnaissant toute ma vie.

MELFORT, vivement, et lui saisissant la main.

Ah ! vous êtes un brave homme ! Merci, monsieur... merci... je n'ai besoin de rien... mon oncle m'a laissé toute sa fortune.

DALIBON.

Tant pis !

MELFORT.

Qui est très-considérable pour un jeune homme... Quarante à cinquante mille livres de rente à peu près.

DALIBON.

Ah ! je n'ai pas de chance !

MELFORT.

Mais vous pouvez faire bien plus encore pour moi.

DALIBON.

A la bonne heure !... Parlez... parlez donc...

MELFORT.

Vous me permettez de tout vous raconter...

DALIBON.

Comme à un ami, comme à un frère... nous sommes ici en famille.

MELFORT.

Eh bien ! monsieur... nous étions deux enfants, ma sœur et moi... orphelins de bonne heure, et tous deux à la charge de mon oncle. Il plaça ma sœur dans un couvent... le couvent où votre femme fut élevée. Quant à moi, ma carrière était toute tracée. Il fit de moi un marin. J'entrai à Brest au vaisseau école, j'en sortis aspirant, je fis trois campagnes... la dernière sous les ordres de mon oncle, sur la frégate l'*Érigone*, et dans une expédition autour du monde qui dura près de quatre années. Pendant notre absence, une révolution avait éclaté. Mon oncle, qui devait tout au souverain exilé, le suivit sur la terre étrangère, et moi, tout en regrettant ma jeunesse désormais inutile et ma carrière brisée... je ne pus séparer mon sort de celui de mon bienfaiteur. J'étais donc auprès de lui au fond de l'Angleterre... lorsque... Mais pardonnez-moi tous ces détails...

DALIBON.

Je les veux tous ! N'en passez pas un seul ! Le véritable ami est celui qui sait écouter.

MELFORT.

Ma jeune sœur était restée en France, près d'Arras. Atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas... elle désirait me voir ! A l'instant même où je reçus sa lettre je partis... je voyageai jour et nuit, mais en vain... j'arrivai trop tard. Alors seulement je m'aperçus que, dans la précipitation du départ, je n'avais pris ni permission, ni passe-port. Je me hâtai de sortir de France, et sous le premier nom venu, M. Denneberg, négociant, je me dirigeai vers la Belgique, dans l'intention de m'embarquer à Ostende ; et, pour gagner la ligne de chemin de fer qui y conduisait directement... je

pris place dans une mauvaise diligence où se trouvaient quatre dames et un monsieur. Le monsieur était un médecin des armées; quant aux dames, l'une, vieille, était fort aimable, les deux autres étaient jolies, la dernière était charmante; elles se rendaient aux environs de Lille, au château d'Annecourt.

DALIBON.

Celui de ma vieille tante... Gertrude d'Annecourt... qui adorait ma sœur, et qui tous les ans l'emmenait avec elle passer un mois dans ses terres.

MELFORT.

C'est cela même!

DALIBON.

Nous voilà en pays de connaissance... Continuez, de grâce.

MELFORT.

Je vous ai dit que la diligence était rude, les chevaux mauvais, et, de plus, le cocher était ivre... De là, les alarmes de ces dames, que le docteur et moi rassurions de notre mieux. Au lieu de tenir le milieu de la route, la diligence longeait un large fossé, et la vieille dame, ma voisine, s'écriait à chaque instant : « Je parie que nous allons verser. »

DALIBON, avec inquiétude.

Eh bien?...

MELFORT.

Eh bien! la vieille dame avait gagné son pari! Nous étions dans le fossé... accident dont j'avais tâché de la garantir en la soutenant de mon bras, mais si maladroitement, que ce bras s'était cassé! Cassé net!

DALIBON.

Ah! mon Dieu!

MELFORT.

Au milieu de la grande route...

DALIBON.

Que faire? Que devenir?

MELFORT.

Rassurez-vous... Nous avions là un chirurgien... un habile homme... qui, en un instant, eut coupé la manche de mon habit, taillé des éclisses dans une branche d'arbre, et fabriqué des bandelettes avec les mouchoirs de ces dames... Mais il lui fallait un aide... ne fût-ce que pour tenir mon bras pendant le temps qu'il le remettrait. Le cocher, on ne pouvait pas compter sur lui; et à cette idée seule, les dames, frémissant d'effroi, étaient près de se trouver mal, excepté une qui, leur reprochant leur faiblesse en un pareil moment, s'écria froidement: « Me voici, docteur, que faut-il faire? » Et, modeste et pure comme une sœur de charité, courageuse comme elle, elle tint mon bras nu sans trembler, sans changer de couleur... je me trompe... Ce fut seulement quand tout fut terminé, qu'elle baissa les yeux et se prit à rougir.

DALIBON.

Ah! c'était là une brave fille!

MELFORT.

C'était votre sœur.

DALIBON.

Je m'en doutais... il n'y a pas d'action courageuse... de trait de bonté et de modestie dont Jeanne ne soit capable!

MELFORT.

A qui le dites-vous! car madame d'Annecourt, ne voulant point abandonner son chevalier sur la grande route, m'avait forcé d'accepter l'hospitalité dans son château; et pendant huit jours passés auprès de mademoiselle Jeanne, j'ai pu apprécier tout ce qu'elle possédait de qualités aimables et charmantes... Quelle gaieté, quelle grâce dans l'esprit, quelle bonté dans le cœur, quelle fermeté dans le caractère! Je me suis dit: Voilà la vraie femme d'un marin... elle sera la mienne, ou je mourrai garçon. Je n'en aurai pas d'autre!

DALIBON, avec joie.

En vérité!

MELFORT.

Mais j'appris de sa tante qu'elle était riche... et moi je n'avais rien alors... pas un sou vaillant... Je ne vivais que des bienfaits de mon oncle... je n'avais rien à offrir à ma femme... Aujourd'hui, il m'est permis d'aspirer à la main de mademoiselle Jeanne. Je ne vous connaissais pas, monsieur; mais madame Dalibon, votre femme, avait été bien jeune au couvent avec ma sœur. J'avais eu le plaisir de la rencontrer quelquefois au parloir; l'amie de ma sœur était presque la mienne, et je comptais sur elle pour parler en ma faveur... Aussi, en arrivant à Paris, je me suis présenté chez vous, deux fois sans succès, et une domestique m'a appris en confidence que votre porte était fermée à tout le monde, et surtout aux jeunes gens, par l'ordre exprès de mademoiselle Jeanne...

DALIBON.

Jeanne?

MELFORT.

Est-ce vrai?

DALIBON, secouant la tête.

Ça ne m'étonnerait pas!... Écoutez-moi... mon ami. Je vous préviens d'abord que je vous accepte pour beau-frère... que vous avez d'avance mon consentement.

MELFORT.

C'est beaucoup!

DALIBON.

Ce n'est rien!... Imaginez-vous que ma sœur (nous avons eu encore hier une discussion à ce sujet), ma sœur ne veut pas se marier.

MELFORT.

Ah! mon Dieu!...

DALIBON.

Elle y est décidée, c'est un parti pris, une conviction arrêtée... Aussi, tous les prétendants sont éloignés par elle... tous!

MELFORT.

Tous!... J'aime mieux cela!

DALIBON.

Elle les prévoit... elle les devine... Quiconque est jeune, est suspect... Vous êtes dans les suspects... condamné d'avance et mis à l'index.

MELFORT.

Mais présenté par vous?...

DALIBON.

Vous auriez encore bien moins de chances; il semble toujours que je veuille lui dicter des lois, ou lui imposer une tyrannie contre laquelle elle se révolte. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont été protégés par moi, se sont vus impitoyablement refusés.

MELFORT, vivement.

Ne me protégez pas!

DALIBON, lui serrant affectueusement la main.

Vous pouvez y compter! Mais je peux vous donner un bon conseil... Tâchez de vous faire bien venir de ma femme... tout dépend de là... Les deux belles-sœurs sont intimement liées, se confient tous leurs secrets. Ce que je peux, en outre, et ce que je ferai... c'est de vous aider auprès de ma femme.

MELFORT.

Que de bontés!

DALIBON.

Je la prierai... je lui ordonnerai, s'il le faut, d'être bien pour vous... de devenir votre alliée... Justement la voici... Ah! elle est avec sa femme de chambre!... Allez m'attendre au jardin... je vous y rejoins, (Souriant.) ce jardin que vous connaissez si bien!

MELFORT.

Je m'abandonne à vous !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GERVAISE, ÉLISE, DALIBON.

GERVAISE, entrant avec Élise.

Madame est bien bonne de s'en rapporter à moi... pour sa toilette... J'aimerais mieux qu'elle choisit elle-même la robe qu'elle va mettre.

ÉLISE, avec impatience.

Oui... oui... dans un instant.

GERVAISE, l'observant.

Oh ! mon Dieu ! si madame est occupée... j'attendrai tant qu'elle voudra.

ÉLISE, troublée.

C'est bien... attendez... (A part.) Ah ! je meurs d'inquiétude ! Qu'a-t-il pu lui dire pour justifier sa présence ?

DALIBON, s'approchant d'Élise, et à voix basse.

Je sais tout... je connais ses intentions.

ÉLISE, à part, avec effroi.

O mon Dieu !

DALIBON, en confidence.

C'est un amoureux... un prétendant... il venait pour Jeanne.

ÉLISE.

Jeanne ?

DALIBON.

Il me l'a avoué...

ÉLISE, à part.

Nous sommes sauvés !

DALIBON.

Par exemple, il espère, et moi aussi, ma chère femme, que tu serviras ses projets.

ÉLISE, troublée.

Moi... monsieur... et comment?

DALIBON.

Tu t'entendras à ce sujet avec lui; mais ne vous parlez pas devant Jeanne. Elle est si fine, que du premier coup d'œil elle devinerait tout.

ÉLISE.

Mais permettez!

DALIBON.

Nous devons, ma sœur et moi, faire aujourd'hui, à trois heures, une visite à notre salle d'asile.

ÉLISE.

Mais, mon ami!...

DALIBON.

Profitez de ce moment-là... ici, au salon...

ÉLISE.

Cependant...

DALIBON.

Tais-toi donc devant Gervaise... Elle est si curieuse! Si elle t'entendait!... Eh bien! c'est convenu, à trois heures!

ÉLISE.

Mais...

DALIBON.

Je vais le prévenir... Je compte sur toi; à trois heures... pas avant.

(Il sort.)

ÉLISE, après un moment de silence.

Oh! c'est trop fort... et, décidément... j'aime mieux tout lui dire.

(Elle fait quelques pas pour suivre Dalibon et se trouve en face de Gervaise.)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, GERVAISE, qui pendant la scène précédente a arrangé des fleurs dans un vase à droite.

ÉLISE.

Ah ! j'oubliais... ma toilette...

GERVAISE.

Oui, la toilette de madame !

ÉLISE.

C'est inutile, je ne changerai pas de robe... je garderai celle-ci pour dîner.

GERVAISE.

Comme madame voudra. (Regardant Élise avec intérêt.) Mais, vrai, ça me fait de la peine.

ÉLISE, étonnée.

Hein ? Quoi ?... Qu'est-ce ?

GERVAISE.

De voir madame changée comme elle l'est ! J'ai peur qu'elle ne soit indisposée, qu'elle n'ait sa migraine !

ÉLISE.

Moi !

GERVAISE.

Ou qu'elle n'ait quelque ennui, quelque chagrin ! Madame le sait bien, pour lui épargner l'ombre d'une contrariété... je me jetterais...

ÉLISE, l'interrompant.

Au feu !. . Je le sais ! Et je vous remercie... c'est bien... laissez-moi.

GERVAISE.

Oui, ma bonne maîtresse. (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc ?

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE IX.

ÉLISE, seule, la regardant sortir.

Est-ce qu'elle se douterait de quelque chose ?... Non, c'est son zèle ordinaire ! Une bonne fille... qui m'est dévouée... mais il me semble toujours... et c'est absurde, que chacun connaît mon secret ! Et lui qui va venir... O mon Dieu... je n'y pensais plus ! Il va venir ! Ce moment que... j'ai attendu... rêvé... désiré si longtemps, me remplit de trouble et de terreur... Il va venir !... Il sera là... Que me dira-t-il ? Et que lui répondrai-je ? Ah ! je voudrais qu'il ne vînt pas ! qu'il ne vînt jamais... cela vaudrait mieux... J'entends marcher... on s'approche... c'est lui ! Je suis perdue !

(Elle tombe sur un fauteuil à droite, près de la table.)

SCÈNE X.

JEANNE, ÉLISE.

JEANNE, avec son ouvrage.

Toutes mes visites et inspections sont terminées...

ÉLISE.

Ah ! C'est toi ?

JEANNE, gaiement.

Eh bien ! oui !... C'est moi... tu me dis cela en princesse de tragédie... Qu'est-ce que tu as donc ?

ÉLISE.

Moi ?... Rien !... C'est que mon mari m'avait annoncé que tu irais avec lui.. à trois heures... faire une visite à votre salle d'asile.

JEANNE, s'asseyant et prenant son ouvrage.

Et je l'ai prié d'y aller sans moi, attendu que j'y ai déjà

passé deux heures ce matin, et que la salle d'asile aurait l'air de n'être fondée qu'à mon seul bénéfice !

ÉLISE, se retournant et la voyant assise.

Ah ! tu restes là...

JEANNE.

Eh bien ! oui... je viens travailler près de toi... te tenir compagnie.

(Trois heures sonnent à la pendule, et Melfort paraît à l'une des portes du fond.)

ÉLISE, à part.

Ah !

(Elle lui fait signe de s'éloigner en lui montrant Jeanne.)

MELFORT.

Elle n'est pas seule... je reviendrai.

(Il s'éloigne.)

ÉLISE, à part.

Il s'éloigne...

JEANNE, levant les yeux et la regardant.

Ah çà !... je ne te reconnais pas... tu parais toute troublée.

ÉLISE.

Ah ! c'est qu'il est arrivé depuis ce matin une foule d'événements terribles ! Quand tu m'abandonnes un instant... je ne sais que devenir...

JEANNE, se levant vivement.

Parle donc ! Achève !...

ÉLISE.

D'abord, tu avais cru qu'en nous réfugiant à la campagne, nous pourrions nous soustraire aux poursuites de M. Melfort... mais tu ne le connais pas... tu ne te doutes pas de ce qu'est un amour tel que le sien.

JEANNE.

Après ?...

ÉLISE.

Pendant que tu visitais l'école du village, les pauvres... que sais-je? il s'introduisait ici, sous prétexte d'examiner en détail cette maison... qui est à vendre... Je l'ai revu... il était là... devant moi... je me sentais mourir, et mon trouble sans doute... l'a gagné... car il balbutiait... il ne savait que dire... et restait interdit... De là les soupçons de mon mari... augmentés encore par le persiflage de mon cousin... par les remarques de Gervaise.

JEANNE.

Que t'avais-je dit ?

ÉLISE.

Enfin, il devenait évident à tous les yeux... que M. Melfort ne venait pas ici pour acheter cette maison, et qu'il y avait à sa visite un autre motif!... « Lequel, monsieur, demandait mon mari avec colère... lequel? » Comment sortir d'un tel embarras... quel prétexte prendre?... Je croyais tout perdu... lorsqu'il lui est venu à l'improviste une idée hardie... ingénieuse!... Une de ces idées que l'amour seul inspire... « Monsieur, a-t-il dit à mon mari... je viens ici pour mademoiselle Jeanne, votre sœur. »

JEANNE.

Pour moi!

ÉLISE.

« Dont je vous demande la main... »

JEANNE, avec colère.

Par exemple!

ÉLISE.

Tais-toi!... tais-toi donc... et écoute-moi ; voici bien un autre embarras! Mon mari, enchanté... s'est mis depuis ce moment-là à l'adorer, à le protéger... Il le garde ici... à la campagne... sans doute pour qu'il te fasse sa cour!

JEANNE.

Ce n'est pas possible!

ÉLISE.

Bien plus !... Il me prie de plaider auprès de toi... en faveur de ce nouveau prétendant ! Il veut même, pour mieux défendre sa cause, que je le voie, que je m'entende avec lui en tête à tête... et à ton insu.

JEANNE.

C'est à n'y pas croire !

ÉLISE.

Je l'attendais dans ce salon à trois heures... (Geste de Jeanne.) Par ordre de mon mari... c'est ta présence qui l'a fait fuir.

JEANNE.

Grâce au ciel ! Mais cela ne peut pas durer ainsi ! Moi, vous aider à tromper un frère que j'aime !

ÉLISE.

Oh ! non !... mais...

JEANNE.

Mais... tu ne comprends donc pas le rôle indigne que tu lui fais jouer et dont je suis le prétexte... le mari qu'on abuse, fût-il le plus noble de tous les hommes, devient un objet de ridicule !... et je le souffrirais ?... Non !... Je cours tout lui apprendre.

ÉLISE.

Et détruire à jamais son repos et son bonheur !

JEANNE, s'arrêtant.

Ah ! tu dis vrai ! (Après un moment de silence.) Je me tairai... je me tairai... mais à une condition.

ÉLISE.

Je m'y soumettrai... je te le promets ! Laquelle ?

JEANNE.

C'est de bannir, dès aujourd'hui, ce monsieur de cette maison... et plus encore... de ton souvenir...

ÉLISE.

Le renvoyer d'ici !... Et comment ?... je te le demande!...

JEANNE.

En lui disant, toi-même, bravement et clairement : Allez-vous-en ! Du reste, je ne veux plus être mêlée en rien à tout cela. Je te laisse... cela te regarde... mais il faut qu'il parte... te me l'as promis...

ÉLISE.

Il partira.

JEANNE.

Bien !... J'y compte.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI.

ÉLISE, seule.

Elle croit que c'est aisé !... Dire à quelqu'un qui vous aime... et qui a tout bravé pour se rapprocher de vous, lui dire en face... avec dureté... avec cruauté : Allez-vous-en ! Je ne le pourrai jamais... et s'il est malheureux, désespéré... s'il se jette à mes genoux... s'il pleure ?... Ah ! il ne partira pas... il restera, et ce sera fait de moi ! Non, je ne le verrai pas ; il faut qu'il parte ! Le plus sûr, le plus prudent... est de lui écrire... de me confier à lui... C'est un honnête homme, après tout, un galant homme ! Et puis, en écrivant... on ne dit que ce que l'on veut... et pas plus... ce n'est pas comme s'il était là !... (Se mettant devant la table, et écrivant.) Ces deux mots suffiront... je crois ! Non, ce n'est pas cela... c'est trop ! (Elle froisse le billet, le met dans sa poche, et en recommence un autre.) Celui-ci est mieux... Non... ce n'est pas assez... (Elle le met encore dans sa poche, et en recommence un troisième.) Il faut se hâter, cependant... car, si l'on venait... si l'on me voyait écrire... si l'on me demandait à qui ? (S'arrêtant.) Ah ! j'ai cru entendre les pas de mon mari. (Cachant vivement la lettre dans un buvard, puis se levant, et regardant

autour d'elle.) Non... personne! (Portant la main à son cœur.) Ah! que cela fait mal... il n'y a pas moyen de vivre ainsi... cela doit abréger l'existence... (Écrivant, debout, devant la table, et en regardant autour d'elle.) « Partez, monsieur! » (S'arrêtant.) Je tremble comme la feuille... et il ne pourra jamais lire. (Écrivant.) « Partez, de grâce... si vous m'aimez... si, comme je le crois, vous êtes digne... de... de... (Cherchant un mot.) mon estime... » C'est bien sec! et de... de la tendresse... non... de l'affection... c'est mieux!. . « de l'affection qu'on vous a conservée... » (Vivement.) Ah! ce mot-là est de trop! Mais, c'est écrit... on ne peut pas faire de rature... ni recommencer... (Tombant dans un fauteuil.) Je n'en aurais pas la force! Maintenant, comment lui faire parvenir cette lettre? La lui donner moi-même, de la main à la main?... Oh! non, non, je n'oserais pas... Si l'on me voyait. Et puis, je suis si maladroite, que je ferais quelque gaucherie, c'est sûr! Prier Jeanne de s'en charger ?... Elle est si rigide... je n'oserais même pas le lui proposer. (Apercevant Gervaise, qui apporte des fleurs, qu'elle met dans une jardinière à droite.) Ah! Gervaise! qui m'est si dévouée, et sur qui je puis compter... (Pliant vivement sa lettre et la cachetant.) Une lettre à porter, ce n'est rien! (Appelant.) Gervaise!

SCÈNE XII.

GERVAISE, ÉLISE.

GERVAISE, s'approchant.

Madame?...

ÉLISE, à part.

Un air indifférent, si c'est possible. (Tendant la lettre à Gervaise, sans la regarder.) Cette lettre à M. Melfort.

GERVAISE, prenant la lettre.

L'officier de marine?... Il est là-bas, dans l'allée... si madame le veut, elle peut lui parler.

ÉLISE, avec embarras.

Point du tout.

GERVAISE.

Je dis cela à cause de cette lettre... si c'est pour lui.

ÉLISE, vivement et avec trouble.

Non... non, pas pour lui... pour un de ses amis... un mot... une lettre de recommandation... il saura ce que c'est... Allez... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis !

GERVAISE.

Madame peut être sûre que, dans un instant, la lettre sera remise... et certainement...

ÉLISE.

C'est bien, vous dis-je !... Allez... allez, et laissez-moi !

GERVAISE.

Je cours, et je reviens.

(Elle s'élance, en courant, par la droite, et disparaît.)

SCÈNE XIII.

ÉLISE, seule, et toujours assise.

Ah ! j'ai cru qu'elle ne partirait pas ! (Se levant.) Mais dans quelques instants, heureusement, il aura ma lettre... (Regardant au fond.) Ah ! mon Dieu ! Elle a rencontré Euryale... il l'arrête !... ils causent ensemble... (Redescendant.) Mais, qu'est-ce qu'elle peut avoir à lui dire !

SCÈNE XIV.

GERVAISE, parlant à la cantonade, ÉLISE.

GERVAISE, à la cantonade.

Ah ben ! par exemple... Ah ben ! Monsieur, voilà qui est sans gêne !

ÉLISE.

Qu'est-ce donc ?

GERVAISE, entrant.

Imaginez-vous, madame... je m'étais élancée, en courant, et au moment où je traversais le bosquet, je me sens arrêtée par M. Euryale. « Quelle est cette lettre ? Une lettre d'amoureux ? » qu'il me dit en s'en emparant...

ÉLISE, avec émotion.

Une telle audace !

GERVAISE.

N'est-ce pas, madame, cela ne le regardait pas ? « Non pas, » que je lui dis... « Une lettre de recommandation écrite par madame, à un officier de marine ! »

ÉLISE, s'efforçant de se modérer.

Qu'aviez-vous besoin de lui dire ?...

GERVAISE.

Pour lui apprendre ! « Ah ! » qu'il s'est écrié... « Je sais ce que c'est ! Cette bonne cousine ! C'est pour moi... la lettre de recommandation promise. Sois tranquille, je la remettrai ! D'ici là je la garde ! » Et moi, je voulais la lui reprendre, et lui ne voulait pas !

ÉLISE, avec colère.

Eh ! faire autant de bruit, autant d'éclat...

GERVAISE.

Ah ! dame ! Quand je suis chargée d'une commission, je ne connais que ça !

ÉLISE, de même.

Une scène qui pouvait attirer du monde...

GERVAISE.

Ben est venu ! votre mari...

ÉLISE, à part, avec effroi.

Ah ! mon Dieu !

GERVAISE.

Et mademoiselle Jeanne, qui se disputaient! Monsieur Euryale s'est enfui, et moi je suis accourue prévenir madame... et lui demander ce qu'il fallait faire.

ÉLISE, vivement.

Rien! (A part.) C'est déjà bien assez comme cela!

GERVAISE.

Si madame veut que j'aille la lui redemander de sa part?...

ÉLISE.

Eh non!... cent fois non... je ne veux rien! Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je!

GERVAISE.

Je m'en vais, madame, je m'en vais! Je ne savais pas que cette lettre fût si importante!

(Elle sort par la droite.)

ÉLISE.

Ah! c'est le dernier coup!... Il ne manquait plus que cela!... Des suppositions maintenant!... Et cette lettre entre les mains d'Euryale... et Jeanne qui ne sait rien de tout ce qui arrive... Courons la prévenir .. C'est elle et mon mari!

SCÈNE XV.

ÉLISE, JEANNE, DALIBON.

JEANNE, à Dalibon.

Eh bien! non, mon frère, non! C'est impossible! J'en fais juge ma sœur.

DALIBON.

Soit; je m'en rapporte à elle.

(Il jette sur la table à ouvrage un numéro de la *Revue des Deux-Mondes* qu'il tient à la main.)

ÉLISE, bas à Jeanne.

Je suis perdue... si je ne te parle pas.

JEANNE, de même.

Impossible !

ÉLISE, à Dalibon.

Quoi donc ?

DALIBON, à Élise.

Eh bien ! Jeanne sait par toi que je viens de voir un jeune homme, un marin... M. Henri Melfort, qui dîne aujourd'hui avec nous.

JEANNE.

Oui, mon frère.

DALIBON.

Et qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce qu'il demande après tout ? La permission d'être reçu chez moi ! De faire sa cour légitimement, loyalement !... Enfin de se faire aimer...

JEANNE, avec indignation.

Jamais !

DALIBON.

Jamais ! Et pourquoi ?

JEANNE.

Je n'ai pas besoin de le dire.

DALIBON.

Mais enfin on donne des raisons.

JEANNE.

Des raisons... des raisons... je n'en ai que trop ! Je ne veux pas me marier... je te l'ai dit... il est alors inutile de recevoir aucun prétendant.

DALIBON, insistant.

Mais celui-là mérite une exception ! Celui-là est charmant... ma femme te le dira !... Il est jeune, il est aimable, ardent... passionné... ma femme te le dira !

JEANNE, à part.

Ah! c'est trop fort!

DALIBON, se mettant aussi en colère.

Trop fort... en quoi? On ne te demande pas de l'épouser sur-le-champ et séance tenante... on te prie seulement de le recevoir... de bien le recevoir !

JEANNE.

Moi !...

DALIBON, s'emportant.

Tu ne peux cependant pas le refuser sans l'avoir vu, lui, mon ami... lui, le neveu de mon bienfaiteur... Écoute, Jeanne, j'ai été jusqu'ici bon et indulgent pour toi, mais la bonté a ses bornes, et si tu persistes dans une résolution aussi absurde, si je ne peux obtenir de toi le moindre sacrifice, le moindre égard... c'est qu'il n'y a en toi ni reconnaissance, ni amitié ! C'est que tu ne m'aimes pas... c'est que tu ne m'as jamais aimé.

JEANNE, à part.

Moi qui, dans ce moment même... (Haut, avec hésitation.) Écoute, frère, c'est la première scène de ce genre qui a lieu entre nous...

DALIBON, avec émotion.

Malheur alors à qui en est cause! (A Élise.) N'est-ce pas, ma femme?... et si elle ne cède pas...

JEANNE, faisant un effort.

Je cède... je consens...

DALIBON.

A voir monsieur Melfort, à le recevoir?

ÉLISE, d'un air suppliant.

Pas autre chose...

JEANNE.

Soit. Mais si après l'avoir vu et entendu il ne me plaît pas, vous me promettez tous deux de le congédier?

DALIBON.

C'est dit ! C'est lui !

SCÈNE XVI.

ÉLISE, DALIBON, MELFORT, JEANNE.

DALIBON, allant à Melfort qu'il prend par la main.

Voici, ma chère Jeanne, un ami que je te présente.

(Melfort s'avance près de Jeanne qu'il salue. Celle-ci, après lui avoir fait la révérence, lève les yeux qu'elle tenait baissés et fait un geste de surprise.)

JEANNE, à part.

Monsieur Denneberg... lui !

MELFORT.

Pour être accueilli... par monsieur votre frère et par vous, mademoiselle, j'ai compté un peu sur les anciens souvenirs...

JEANNE, à part.

Il ose les rappeler...

MELFORT.

Et beaucoup sur votre bonté... et votre indulgence.

JEANNE, émue.

Vous avez ici déjà, monsieur, tant de gens qui vous protégent... vous défendent et vous aiment... que vous ne devez pas douter du succès... mais...

MELFORT.

Ah ! Il y a un mais !

DALIBON, gaiement.

Parbleu ! Il y en a à toutes les choses de ce monde.

MELFORT.

Heureux s'il n'y en a qu'un, et celui-là ?...

JEANNE, froidement.

Je le dirai, monsieur, plus tard !

DALIBON.

Elle a raison... Ne songeons qu'au dîner. (A Élise.) Nos convives nous attendent dans le petit salon. Nous avons tous les dignitaires de l'arrondissement. Le maire de Lagny et le président du comice agricole... un très-aimable homme... Quant à notre sous-préfet qui m'engage à lire, sur notre département, une étude administrative qu'il a publiée, il m'écrit que nous ne l'aurons pas à dîner, mais il viendra passer la soirée... Il ne nous manque donc plus que mon cousin Euryale... (Bas à Melfort.) un prétendant... mais que cela ne vous inquiète pas... (A part.) Au fait, il devrait déjà être revenu de la gare. Ah ! le voici !

(Il remonte vers Euryale qui arrive par le fond.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; EURYALE.

EURYALE.

Me voici avec un appétit d'enfer ! (Bas à Dalibon.) Le colis est arrivé à bon port... je l'ai porté sans être vu de personne dans ton cabinet. (Haut, en voyant Melfort.) Ah! monsieur...

DALIBON, lui présentant Melfort.

Oui, monsieur, qui décidément ne venait pas pour acheter ma maison, mais pour une affaire bien plus importante.

EURYALE.

Laquelle ?

DALIBON.

Tu la connaîtras bientôt, je l'espère.

JEANNE, à part.

Ah ! L'indigne !

DALIBON, continuant.

Du reste, un marin distingué... M. Henri Melfort.

EURYALE.

M. Henri Melfort ! (Regardant Élise.) Pour qui j'ai là une recommandation.

MELFORT.

A vos ordres, monsieur.

(On entend sonner une cloche.)

DALIBON, gaiement.

Madame est servie. La main aux dames.

(Melfort offre son bras à Jeanne.)

ÉLISE, à Euryale qui s'approche d'elle.

Oui, mais cette lettre...

EURYALE.

Ah ! cousine, que vous êtes bonne !

DALIBON.

Quoi donc !

EURYALE.

Ma cousine avait écrit pour moi à M. Melfort une lettre de recommandation.

DALIBON.

Qui doit être charmante, j'en suis sûr !

EURYALE.

Je la lui remettrai après dîner.

DALIBON.

A merveille ! Nous la lirons ensemble.

ÉLISE.

Ah !

EURYALE.

Qu'est-ce?

ÉLISE.

Rien.

(Elle prend son bras, et ils suivent Melfort et Jeanne. Dalibon sort le dernier.)

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELFORT, seul, sortant du salon à droite.

Je n'en puis revenir encore! Cette journée, dont je me faisais d'avance une idée si douce, n'a été pour moi qu'une suite de déceptions. Jeanne n'est plus celle que j'ai vue autrefois et qui m'avait charmé. Elle est toujours gracieuse, prévenante, aimable avec tout le monde... mais avec moi, c'est une froide politesse, c'est un air d'ironie qui perce dans ses moindres paroles... Qu'ai-je fait... quel est mon crime?... D'aspirer à sa main, de me présenter à elle avec le consentement de son frère. Je ne vois dans une telle démarche rien qui doive exciter sa colère... ni justifier l'expression de dédain qui semblait errer sur ses lèvres! D'après le caractère que je lui supposais, j'attendais de sa part, même en cas de refus, une explication franche et loyale que depuis le dîner je n'ai pas encore pu obtenir. Mais ce qu'il y a de plus étonnant encore... c'est sa belle-sœur... madame Dalibon... Que diable! celle-là, je ne viens pas pour l'épouser... et cependant, elle semble aussi prendre à tâche de m'éviter : quand je m'approche, elle se réfugie près de sa sœur... quand je lui adresse la parole, elle me répond à peine... quand je lui donnai la main pour sortir de la salle

à manger... on aurait dit qu'elle tremblait de peur ! Je suis donc un épouvantail pour toute la maison... Et un autre ennui, le petit cousin, M. Euryale... un bavard, un fat, un impertinent... qui a l'air de faire la cour à ces deux dames... et d'être sûr de son fait... Heureusement, je lui ai donné une leçon dont il ne se vantera pas. Il n'y a ici de franc, de loyal, de dévoué à mes intérêts, que M. Dalibon ! L'excellent homme a tant d'envie de me voir réussir dans mes projets, qu'il se persuade que tout va à merveille!

SCÈNE II.

MELFORT, DALIBON, entrant par la porte de droite.

DALIBON.

Eh bien... mon cher... pour un début, pour une première entrevue... ça ne va pas mal !

MELFORT.

Vous trouvez ?...

DALIBON.

Songez donc à ce qu'était Jeanne ! Se cabrant hier encore au seul mot de mariage, et tout à coup renonçant pour vous à ses idées de célibat... car c'est y renoncer que d'admettre un prétendant.

MELFORT.

D'où vient alors, au moindre mot que je lui adresse... ce dépit... cette colère que j'ai cru remarquer ?...

DALIBON.

C'est tout naturel... elle s'en veut à elle-même... de ne pas mieux résister... et de sentir que bientôt, peut-être, elle va vous aimer.

MELFORT.

Ah! s'il était vrai, monsieur ! Tenez, pourvu que cela arrive un jour, j'attendrai tant qu'on voudra !

DALIBON.

Vous n'attendrez pas longtemps... je m'en flatte... Je serais si heureux de vous avoir pour beau-frère... surtout si cette affaire-là se décide aujourd'hui... car aujourd'hui c'est une date... c'est l'anniversaire de mon mariage... et je vous demande pardon de vous avoir un peu négligé depuis le dîner... j'ai une affaire en tête... qui me préoccupe beaucoup !

MELFORT, vivement.

Et laquelle, monsieur ?

DALIBON, mystérieusement.

Un cadeau pour ma femme ! Des parures, des robes, des étoffes que j'ai fait venir de Paris ; et je voudrais d'avance grouper, disposer tout cela avec effet dans notre chambre à coucher... mais pour que la surprise fût complète, il faudrait d'ici à ce soir l'empêcher d'entrer dans son appartement... j'y veillerai... mais ce n'est pas facile... et voilà ce qui me tourmente !

MELFORT.

En vérité, monsieur, j'admire votre bonté.

DALIBON.

Cette bonté-là... c'est du plaisir pour soi ! C'est de l'égoïsme... on aime à jouir des succès de sa femme... On est si heureux de la voir belle et heureuse ! Vous connaîtrez cela, mon cher, quand vous conduirez Jeanne au bal.

MELFORT.

Vous croyez ?...

DALIBON.

Quand vous lui donnerez le bras... quand on la regardera... quand vous entendrez murmurer autour de vous : Diable ! Une jolie femme !

MELFORT.

Ah ! votre confiance fait renaître la mienne !... vous avez tant d'espoir que cela m'en donne un peu.

DALIBON.

Et vous n'avez pas tort !... D'abord, ma femme est comme moi... elle est pour vous.

MELFORT.

En êtes-vous bien sûr ?

DALIBON.

Qui vous en fait douter?... Qui peut vous faire penser qu'elle m'ait manqué de parole?

MELFORT.

Je ne sais... j'avais cru m'apercevoir...

DALIBON.

Allons donc ! Vous êtes au mieux ensemble !... Et la lettre de recommandation qu'elle a donnée pour vous à Euryale...

MELFORT, riant.

Ne servira peut-être à rien ! Car depuis le dîner nous sommes en délicatesse avec le cousin.

DALIBON.

Pourquoi ?

MELFORT, regardant à droite.

Ah ! mon Dieu !...

DALIBON.

Qu'avez-vous donc ?

MELFORT.

C'est elle... c'est votre sœur...

DALIBON.

Eh bien ! Ne tremblez pas comme cela... vous, un marin !

MELFORT.

Ah ! c'est que ce moment va décider de mon sort... voyez... interrogez-la... tâchez de savoir ce qu'elle pense de moi... et sa réponse me dira s'il faut que je reste ou que je parte... je vous laisse avec elle.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE III.

JEANNE, DALIBON.

DALIBON.

Pauvre jeune homme!... Il me touche, moi, et je ne concevrais pas qu'on eût le cœur de ne pas l'accueillir. (Haut.) Eh bien, ma sœur Jeanne... qu'est-ce que nous disons?... (Voyant qu'elle garde le silence.) Tu te tais? (A part.) C'est bon signe. (Haut.) Tu vois bien que de près... un prétendu n'est pas aussi terrible que tu te l'imaginais! Voyons, sœur, à moi, ton meilleur ami, parle-moi franchement...

JEANNE.

Tu m'as demandé de le voir... de le recevoir...

DALIBON.

Eh bien?

JEANNE.

Eh bien! Il est venu! on l'a vu!

DALIBON, se frottant les mains en riant.

Et comme César, il a vaincu...

JEANNE.

Non!

DALIBON.

Comment, non!... Mais toutes les dames que nous avions à dîner le trouvent charmant... et je suis de leur avis.

JEANNE.

C'est possible... mais ce n'est pas le mien.

DALIBON.

Un jeune homme qui t'aime... qui t'adore... et il est, parbleu! bien bon, car tu n'es pas aimable tous les jours. Pendant vingt ans, je t'ai crue raisonnable, et je m'aperçois aujourd'hui que tu n'as pas le sens commun, que tu es ca-

pricieuse... que tu es fantasque et obstinée... et, malgré tout, il te prend pour femme ! Pauvre jeune homme !...

JEANNE, froidement.

Cela prouve, mon frère, que la sympathie, ou l'antipathie, ne s'explique pas... et qu'enfin... ce n'est pas ma faute si je lui plais... pas plus que la sienne... s'il ne me plaît pas.

DALIBON, irrité.

Ah ! Voilà un raisonnement...

JEANNE.

Auquel tu n'as rien à répondre. Vous m'avez dit, toi et ta femme : Consens à le recevoir, et, après cela, s'il ne te convient pas, nous le congédierons... je le jure ! Vous l'avez dit... j'ai votre parole, et je la réclame !

DALIBON, cherchant à modérer sa colère.

Tiens ! Jeanne... ce que tu fais là... renvoyer de ma maison un ami, et le faire renvoyer par moi... c'est une trahison .. c'est un abus de confiance.

JEANNE, froidement.

J'ai votre parole.

DALIBON, hors de lui.

Eh bien ! Je la tiendrai, puisque tu m'y forces... mais je ne veux plus te voir ni te parler... je ne te pardonnerai jamais !... Jamais ! non de manquer à l'amitié, tu n'y tiens pas... mais de me forcer, moi, à trahir la mienne !

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JEANNE, seule, le regardant sortir.

Oui, je comprends... il est blessé, humilié... furieux. (Avec douleur.) Il n'est pas le seul... mais cela se passera... cela se dissipera... la paix renaîtra pour lui... et pour d'autres...

SCÈNE V.

JEANNE, ÉLISE, entrant par la porte à droite.

ÉLISE.

Enfin, je puis te rejoindre !

JEANNE, froidement.

Monsieur Melfort est congédié... il part ! Quant à mon frère, nous sommes brouillés ensemble... mais, quelque chagrin que j'en éprouve, je ne regretterai rien, si ta tranquillité et celle de ton mari sont désormais assurées.

ÉLISE, avec agitation.

Mais c'est que... c'est que j'ai peur que non !

JEANNE, vivement.

Et comment cela ?

ÉLISE.

Mon mari se doute de quelque chose !... Mon trouble, mes gaucheries, ma frayeur... car je suis paralysée... je suis idiote... je ne peux plus parler... Tout cela l'aura éclairé sans doute... et lui aura donné des soupçons... non sur Melfort, mais sur tout autre qu'il ne connaît pas et qu'il cherche à connaître... Depuis le dîner... il ne me quitte pas des yeux, il épie toutes mes démarches, il est toujours sur mes pas. Tout à l'heure il est encore monté dans ma chambre, et, du bas de l'escalier... je l'ai entendu, je te l'atteste... je l'ai entendu fermer à double tour la porte de notre appartement, et retirer la clef de la serrure... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

JEANNE, rêvant.

Je l'ignore ! Peut-être est-ce... Mais avant tout, j'ai à te prévenir d'une chose : mademoiselle Gervaise, à qui je donnais, après dîner, un ordre en ton nom, m'a répondu d'un air si impertinent, que sur-le-champ je l'ai renvoyée.

ÉLISE.

Qu'as-tu fait là ?... Nous ne le pouvons pas.

JEANNE.

Nous ne pouvons pas mettre à la porte une femme de chambre insolente ! Allons donc !... Souffrir qu'on nous manque de respect, c'est se manquer à soi-même !

ÉLISE.

Je comprends bien !... Et avec toute autre domestique, sans contredit... mais avec celle-là, c'est d'une imprudence !

JEANNE.

En quoi donc ?... Ne dirait-on pas que tu la crains !

ÉLISE.

Eh bien, oui ! Je crains qu'elle ne soupçonne quelque chose... et Euryale aussi !

JEANNE.

Que me dis-tu là?

ÉLISE.

Tout est compromis, tout est perdu ! J'ai écrit à M. Melfort... il a ma lettre.

JEANNE.

Tu lui as écrit !...

ÉLISE.

Pour le congédier... comme tu l'avais exigé... et ce billet... pour le lui remettre... je l'ai confié...

JEANNE, vivement.

A Gervaise ?... Quelle imprudence !

ÉLISE.

Et ce n'est rien encore !... Par une fatalité, par un hasard...

JEANNE.

Qui arrive toujours !

ÉLISE.

Ce billet est tombé entre les mains d'Euryale...

JEANNE, vivement.

Qui l'a lu?...

ÉLISE.

Je n'en sais rien!... Que veux-tu?... J'avais perdu la tête!... Quand on n'est pas habituée à des positions pareilles...

JEANNE.

Voyons... voyons, calme-toi... Cette lettre, après tout, n'avait rien de... de compromettant?...

ÉLISE.

Qu'est-ce que tu entends par là?

JEANNE.

Enfin... tu ne lui disais pas... que tu l'aimais?...

ÉLISE.

Je crois que si... (Vivement.) Pour l'engager à partir, je ne sais pas ce que je n'aurais pas écrit!

JEANNE.

Tu lui as écrit... Il te répondra.

ÉLISE.

Oh! non, non!

JEANNE.

Tu lui as donné le droit de te répondre. (Bas.) Tais-toi... Gervaise!

SCÈNE VI.

GERVAISE, ÉLISE, JEANNE.

GERVAISE, entrant par le fond sur la pointe du pied, et s'approchant d'Élise.

Madame!... madame!...

JEANNE, bas à Élise.

Vois-tu déjà son air mystérieux!

GERVAISE, à demi-voix.

Une lettre de M. Melfort!

JEANNE, bas à Élise.

De lui! Que te disais-je?... (Haut.) C'est bien, Gervaise... une commission dont il nous a chargées... je sais ce que c'est... Donnez!

GERVAISE.

Il me l'a remise pour madame... Le nom est dessus, d'ailleurs.

JEANNE.

N'importe!... Donnez, vous dis-je!

GERVAISE.

Je ne dois compte... qu'à madame... (Regardant Jeanne, avec intention) qui, malgré les rapports qu'on a pu lui faire, consent à me garder.

ÉLISE, lui faisant signe de sortir.

C'est bien! Donnez!

GERVAISE, toujours regardant Jeanne.

Les bons maîtres font les bons domestiques!

ÉLISE.

C'est bien, vous dis-je! Laissez-nous!

GERVAISE, se retirant, d'un air de soumission.

Oui, madame... oui, ma chère maîtresse...

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ÉLISE, JEANNE.

ÉLISE, tombant dans un fauteuil.

Ah! je suis anéantie!..

JEANNE, s'approchant lentement d'elle.

Je me trompais, sœur; je ne te croyais qu'un maître... tu en as deux... un second, plus redoutable que M. Melfort... Oh! tu es désormais dans la dépendance de Gervaise... je ne reste plus ici que par grâce...

ÉLISE.

Que dis-tu ?

JEANNE.

Car si elle exige que tu me donnes mon congé... il faudra bien t'y résoudre... et contre-signer l'ordonnance.

ÉLISE, avec indignation.

Jamais... jamais !...

JEANNE.

Et ton honneur ! Et ton secret ! Et ton mari !

ÉLISE, avec désespoir.

O mon Dieu !... mon Dieu !... Mais cette lettre... cette maudite lettre... qui me brûle la main .. qu'en faut-il faire ?...

JEANNE.

La renvoyer sans la lire ne servirait plus maintenant de rien. Il faut connaître ses projets, ses intentions... savoir enfin ce qu'il demande.

ÉLISE, ouvrant vivement la lettre.

Tu crois ? (Elle est assise près de la table à droite, et lit.) « Je pars, madame... je quitte cette maison... pour jamais peut-être... » (Portant la main à ses yeux.) Je n'y vois pas, ma vue se trouble...

JEANNE.

Dépêche-toi donc !...

ÉLISE, continuant.

« Mais il dépend de vous que tout espoir ne me soit pas enlevé. (Avec émotion.) Si l'amour le plus vrai, le plus tendre, peut vous inspirer quelque intérêt... »

JEANNE, regardant vers le fond, et avertissant Élise.

Mon frère !

ÉLISE, voyant Dalibon qui entre.

Mon mari !

(Elle cache vivement la lettre dans la Revue qui est sur la table devant elle.)

SCÈNE VIII.

JEANNE, à gauche; DALIBON, entrant par le fond ; ÉLISE, toujours assise près de la table à droite, le coude appuyé sur la Revue.

DALIBON, entre brusquement et sans voir aucune des deux femmes; Jeanne fait un pas vers lui, il la voit, détourne la tête sans lui parler, et, regardant de l'autre côté, aperçoit Élise toujours assise près de la table. Il lui fait signe de venir à lui.

Viens.

ÉLISE, près de la table.

Que me voulez-vous ?

DALIBON, brusquement et avec impatience.

Viens, te dis-je. (Elle quitte en tremblant la table.) Le maître et la maîtresse de la maison sont absents en ce moment, ton cousin Euryale fait seul les honneurs... ce n'est pas convenable... Rentre au salon.

ÉLISE, toujours troublée.

Oui, mon ami... oui, moi... et ma sœur...

DALIBON.

Ta sœur fera ce qu'elle voudra... je ne lui parle plus...

ÉLISE.

Vous venez avec moi ?

DALIBON.

Non, M. Melfort nous quitte... il a voulu absolument partir à l'instant même... et je vais le reconduire jusqu'au chemin de fer... c'est bien le moins

ÉLISE.

Le convoi ne part qu'à huit heures et demie; il sera de trop bonne heure.

JEANNE.

Vous attendrez trop longtemps.

DALIBON, avec humeur et sans la regarder.

Eh bien! Nous attendrons... nous causerons, nous nous occuperons!... (A Élise qui s'est approchée de la table, et qui a repris la brochure.) Laisse-moi cette Revue!

ÉLISE, tremblante et à part.

O ciel!

DALIBON.

Qu'as-tu donc?

ÉLISE.

Moi?... Rien!...

DALIBON, avec impatience.

Donne-moi la Revue!

ÉLISE, la lui donnant.

La voilà, mon ami... mais pourquoi?

DALIBON.

Et l'article de notre sous-préfet que j'ai parcouru à peine... je profiterai de cela pour le relire, afin d'en causer ce soir avec lui.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

JEANNE, qui a remonté le théâtre, et suivi son frère des yeux, tombe sur un fauteuil près de la porte; ÉLISE tombe sur un fauteuil, à droite, près de la table.

JEANNE, avec désespoir.

Et la lettre?

ÉLISE, de même.

Impossible de la reprendre : il ne me perdait pas de vue!

JEANNE.

Ah ! maintenant, tout est perdu.

ÉLISE.

J'ai cru que j'en mourrais !

JEANNE.

Hein ! les lettres !... comprends-tu, maintenant ?

ÉLISE.

Oui, les lettres !

JEANNE.

Ah ! ma tante Gertrude avait bien raison !... Mais au lieu de nous laisser ainsi abattre et accabler, ne pourrions-nous pas, avec un peu d'énergie... ou d'adresse... trouver le moyen de sortir de là... Voyons... voyons.

ÉLISE.

Ah ! que tu es bonne !

JEANNE.

Pardine ! Ce n'est pas maintenant que j'irai te faire de la morale...

..... Tire-moi de danger;
Tu feras, après, ta harangue.

Mon frère t'aime tant qu'il ne demandera pas mieux que d'être persuadé... Aidons-le !... Un moyen de justifier cette lettre... d'en expliquer les intentions ?

ÉLISE.

Nous ne la connaissons seulement pas.

JEANNE.

C'est vrai ! Et il faut attendre qu'on nous accuse !

ÉLISE.

Ah ! perdue... je suis perdue !

JEANNE.

Allons donc !... Ne suis-je pas là ?... je te défendrai... je m'accuserai... je prendrai tout sur moi... je mentirai...

ÉLISE.

Toi ?

JEANNE.

Bravement! Mentir pour sauver ceux qu'on aime est un péché... qui nous sera compté là-haut pour une bonne œuvre !... Allons ! viens ! viens !

ÉLISE.

Et être gaie... aimable... sourire à tout le monde quand on meurt d'inquiétude... Ah ! Voilà un supplice que je ne connaissais pas.

JEANNE.

Prends garde, cependant, et que personne ne puisse rien soupçonner.

ÉLISE, troublée.

Oui, tu as raison... laisse-moi me remettre... laisse-moi m'arranger un peu : toi, va toujours... je te rejoins !

JEANNE, l'encourageant.

Allons !... Allons, calme-toi, petite sœur... Seule, on succomberait à l'orage, mais à deux on peut le braver. Va, sois tranquille !

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE X.

ÉLISE, seule.

Ah ! ma bonne, mon excellente sœur ! Quelle véritable amie ! (Se mettant devant la glace.) Voyons, dépêchons-nous ! Ah ! je me fais peur à moi-même, et quand cette lettre ne lui aurait pas tout appris... mon mari aurait lu la vérité... rien que sur mes traits !... Quelle scène je prévois !... comment la supporter !... quelle va être sa colère ?... (Poussant un cri.) Ah ! mais ce n'est pas sur moi seule qu'elle peut tomber !... Il est parti avec Melfort... et ce secret, s'il le découvre !...

que va-t-il arriver, mon Dieu ?... Ah ! Jeanne... Jeanne, tu avais raison !... Courons, et à tout prix empêchons-les... C'est lui !...

SCÈNE XI.

DALIBON, rentrant, tenant la brochure sous son bras ; ÉLISE.

DALIBON.

Ah ! tu es encore ici... (Se promenant avec agitation.) Conçoit-on cela ? C'est inouï !... C'est à n'y pas croire !... (S'arrêtant devant Élise, qui est toute tremblante.) Le convoi était parti !

ÉLISE.

Comment ?

DALIBON.

Service d'été, qui commence aujourd'hui. Toutes les heures sont changées au chemin de fer ! Le dernier départ est maintenant à dix heures.

ÉLISE.

Et M. Melfort ?

DALIBON.

Il a bien fallu, bon gré, mal gré, qu'il revînt avec moi.

ÉLISE, à part, avec joie.

Ah !... Il n'a pas lu !

DALIBON, s'approchant de sa femme.

M. le sous-préfet est-il arrivé ?

ÉLISE.

Pas encore !... Mais Jeanne est au salon !

DALIBON, avec humeur.

Jeanne !... On n'a pas besoin d'elle ! M. le sous-préfet peut venir maintenant quand il voudra !... (Posant sur la table la brochure qu'il tenait à la main.) Je l'attends !

ÉLISE, avec effroi.

Ah!... Vous avez lu?

DALIBON.

Oui, j'ai lu!... j'en ai assez lu!

ÉLISE, à part.

Il sait tout!

DALIBON.

Allons... rentrons au salon.

ÉLISE, dans le plus grand trouble.

Un mot, monsieur...

DALIBON, avec impatience.

Plus tard... on nous attend.

ÉLISE, de même.

Oui, je vous suis... mais, du moins... ne me condamnez pas d'avance et sans m'entendre! Jeanne, ma sœur, vous le dira comme moi...

DALIBON, avec colère.

Toujours Jeanne! (A part, avec agitation.) Encore quelque affaire sur ce pauvre Melfort!... Il avait raison... les deux sœurs s'entendent! (Avec explosion.) Oui, c'est un complot.

ÉLISE.

Je suis coupable... sans doute... bien coupable...

SCÈNE XII.

ÉLISE, DALIBON, JEANNE, sortant du salon à droite, et entendant ces derniers mots.

JEANNE, à part.

Imprudente! Que dit-elle?

DALIBON, avec colère.

Elle en convient!...

ÉLISE, d'un ton suppliant.

Vous saurez tout...

DALIBON.

Je l'espère bien !

ÉLISE.

Nous vous dirons tout.

JEANNE, à voix haute, et s'avançant.

Monsieur... M. le sous-préfet, qui arrive.

DALIBON, avec colère.

Eh ! morbleu !....

JEANNE.

Et qui veut vous parler, à vous... à vous-même !

DALIBON.

J'y vais ! Mais ce soir, quand tout le monde sera parti, il me faut ici, vous le comprenez bien, une explication avec vous... (A Jeanne.) Avec vous aussi... j'y compte !

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

ÉLISE, JEANNE.

JEANNE.

Qu'as-tu fait ?

ÉLISE.

Je ne pouvais plus y tenir... c'était impossible ! J'ai tout dit... ou, du moins, j'ai promis de tout lui dire.

JEANNE.

Pourquoi se hâter... pourquoi cet aveu ?

ÉLISE.

Il savait tout ! La lettre n'y est plus ! Vois, plutôt !

JEANNE, feuilletant la brochure que Dalibon a laissée sur la table.

C'est vrai !... plus rien !

ÉLISE.

O maudite lettre ! Quel éclat ! quel scandale ! pour une imprudence, pour une idée de roman ! Ah ! s'il était possible que rien de tout cela ne fût arrivé... J'achèterais un tel bonheur au prix de mon sang !

JEANNE.

Silence !... c'est Euryale !

SCÈNE XIV.

ÉLISE, EURYALE, JEANNE.

EURYALE, à la cantonade.

Non... non... je ne reste pas... et puisqu'il revient... je m'en vais.

JEANNE.

Qu'est-ce donc ?

EURYALE.

Ce marin, mon confrère... ce M. Melfort que je croyais parti, et avec qui je ne me soucie pas de me trouver, car il n'est pas comme les marins de Paris... pas aimable du tout ! C'est tout au plus s'il connaît le monde ! Jugez-en, cousine. Après le dîner, je le rejoins dans le bosquet de lilas au bout du jardin, où il fumait le cigare avec deux ou trois jeunes gens... nos convives... Au moment où j'arrivais, on parlait de Dalibon, de ses soins, de sa galanterie, de sa tendresse continuelle pour sa femme, et je m'écriais : « Je le crois bien... je suis là pour empêcher qu'il ne se néglige... si cela lui arrivait jamais... les petits cousins sont les vengeurs de la société et des femmes outragées. » Ce qui fit beaucoup rire, et encouragé par le succès... je retraçais d'une manière spirituelle et piquante... l'heureuse position d'un jeune homme, ami de la maison,

entre deux femmes charmantes, telles que vous, mesdames... et je voyais circuler sur toutes les physionomies... un sourire aimable et malin... un sourire de bonne compagnie... excepté sur celle du jeune marin, du jeune Jean Bart qui, ne comprenant pas sans doute les plaisanteries de salon... fronçait le sourcil... et se permit d'un air moitié ironique, et moitié menaçant... quelques paroles dont je ne me rappelle pas le texte... mais dont le sens était qu'il me conseillait... c'était impayable!... de ne faire la cour à aucune de vous... attendu que l'une est la femme, et l'autre la sœur de son ami. . tirade chevaleresque qui, de l'avis même de la galerie, était de la dernière inconvenance... Aussi, sans lui répondre, je lui tournai les talons en fumant mon cigare.

JEANNE.

Et vous eûtes raison.

EURYALE.

N'est-ce pas ? (Se tournant vers Élise.) Vous comprenez bien que je n'avais plus envie de rien devoir à ce monsieur, et moi qui venais pour lui remettre votre lettre de recommandation...

ÉLISE, l'interrompant.

Vous ne la lui avez pas donnée ?

EURYALE.

Je m'en serais bien gardé ! je n'ai pas besoin de lui ! Restons chacun dans nôtre élément !

JEANNE.

De sorte que vous l'avez encore?

EURYALE, montrant la poche de son habit.

Elle est là...

ÉLISE.

Ah! mon cousin...

JEANNE.

Ah! monsieur...

ÉLISE.

Que vous êtes bon !

JEANNE.

Que vous êtes aimable !

ÉLISE.

Et cette lettre...

JEANNE.

Qui devient inutile...

ÉLISE.

Cette lettre... de grâce.

EURYALE.

Vous y tenez donc beaucoup?...

JEANNE.

Pour la déchirer...

EURYALE.

Permettez... j'ai tant de papiers... de factures de tous vos fournisseurs...

(Il tire de sa poche plusieurs lettres qu'il parcourt.)

JEANNE, bas, à Élise.

Nous sommes sauvées... plus de preuves de ta main...

ÉLISE.

Mais l'autre lettre... la sienne... et surtout la promesse que j'ai faite à mon mari... de tout lui avouer.

JEANNE.

Ah ! voilà le mal...

ÉLISE, regardant à droite.

Je tremble à chaque instant de le voir arriver.

EURYALE, lui remettant la lettre.

La voici...

JEANNE.

Y a-t-il encore beaucoup de monde au salon ?

EURYALE.

Il n'est que neuf heures. Le sous-préfet a accaparé votre frère dans un coin... une affaire administrative qui les retiendra longtemps.

JEANNE.

Tant mieux !

ÉLISE.

Et vous êtes sorti...

EURYALE.

Parce que ce monsieur entrait... je ne peux pas le voir... et dès qu'il est quelque part... (A part en voyant entrer Melfort.) Encore !

SCÈNE XV.

ÉLISE, JEANNE; MELFORT, entre et salue les deux dames; EURYALE salue à son tour et sort par le fond sans lui rien dire.

ÉLISE, bas, à Jeanne.

Évitons-le... si mon mari rentrait.

MELFORT, s'approchant d'elles, et avec émotion.

Retenu ici involontairement et malgré vos ordres, permettez-moi de profiter de ce peu d'instants pour vous demander quelques explications qui sont peut-être nécessaires.

ÉLISE, toute tremblante.

A moi, monsieur?... c'est impossible... je ne puis rester.

MELFORT.

Aussi, madame... n'est-ce pas à vous, mais à mademoiselle votre sœur que je désirerais parler.

ÉLISE bas, à Jeanne, après avoir échangé avec elle un regard de surprise.

Reste, c'est plus prudent... et entends-le... je vais écouter.

(Elle entre dans l'appartement à gauche.)

MELFORT, à part, et la regardant sortir.

Suite du même système... toujours nerveuse et fugitive à mon approche. Cette fois du moins je ne m'en plains pas.

SCÈNE XVI.

MELFORT, JEANNE.

MELFORT.

Depuis ce matin, mademoiselle, il m'a été impossible de vous voir, de vous parler, de me trouver seul avec vous... Je sais quelle est votre opinion à mon égard, je connais l'arrêt qui me condamne, je n'en appellerai point... je m'y soumets... Mais comme je tiens sur toutes choses à l'estime de mon juge... je demande, avant de m'éloigner, qu'il me soit permis de lui présenter ma défense, et je le prie de vouloir bien l'entendre sans m'interrompre !

JEANNE.

Je vous le promets, monsieur... il est juste que la défense soit libre... (Melfort pose son chapeau sur la cheminée au fond; Jeanne passe à droite.) Quoi que vous puissiez dire... j'écouterai jusqu'au bout.

(Elle s'assied.)

MELFORT.

Lorsqu'un accident bien heureux, et que j'ai souvent béni, me donna l'occasion de vous rencontrer... au château de madame d'Annecourt, votre tante... j'étais proscrit et forcé de cacher mon nom. Mais pendant ce peu de jours passés auprès de vous, non-seulement je vous avais voué par reconnaissance et mon cœur et ce bras que je vous devais presque... mais je m'étais promis... je le disais ce matin à votre frère... que je n'aurais jamais d'autre femme que vous... ou que je mourrais garçon. Oui, je vous le dis bien franchement, vous êtes la première, la seule femme que j'aie jamais aimée.

JEANNE, avec colère.

Monsieur !...

(Elle se lève, puis se rassied.)

MELFORT, réclamant avec douceur.

Ah ! vous m'avez promis de ne pas m'interrompre ! Mes illusions n'ont pas été de longue durée... Vous avez juré, votre frère me l'a dit, de ne pas vous marier ! Il y avait en moi assez de tendresse et de dévouement peut-être, mais non pas assez de mérite pour vous rendre parjure... je le reconnais, je sais me rendre justice ; mais parmi les qualités qu'autrefois j'admirais en vous, une surtout brillait au premier rang, c'était la franchise ! je ne l'ai plus retrouvée aujourd'hui. Il fallait me dire simplement et loyalement à moi-même les motifs qui vous faisaient rejeter ma demande. Cet amour, dont vous ne vouliez pas, ne méritait ni l'ironie, ni le dédain avec lesquels vous l'avez accueilli. On doit quelques égards aux vaincus, et renoncer à vous, mademoiselle, était déjà une douleur assez grande pour qu'on essayât de l'adoucir par quelques mots d'estime... ou d'amitié... Eh bien ! cette amitié, dont je crois ne pas être indigne, laissez-moi, en partant, l'espérance de l'obtenir un jour. Voilà, mademoiselle, ce que j'avais à vous demander.

JEANNE, froidement.

Monsieur, j'ai écouté... et je vous demanderai à mon tour pourquoi vous vous croyez obligé de me dire tout cela ?

MELFORT, étonné.

Comment... mademoiselle ?...

JEANNE.

Attendu que nous sommes seuls... et que toute feinte est parfaitement inutile.

MELFORT.

Moi, feindre ?... moi, tromper ?... Comment, mademoiselle, vous pouvez avoir une pareille idée... et dans quel but ?... pour quel motif ?

JEANNE.

Ah ! c'est trop fort !.. (Avec ironie.) Oser me dire à moi, monsieur... que vous m'aimez ?...

MELFORT.

Je le dis à vous, à votre frère... au monde entier.

JEANNE, de même.

Et vous veniez ici... pour m'épouser ?

MELFORT.

Probablement, mademoiselle... car je ne pense pas que personne puisse me supposer un autre motif.

JEANNE, de même.

Et c'est pour cela... que vous vous êtes adressé à mon frère ?

MELFORT.

Oui, mademoiselle...

JEANNE, de même.

C'est ainsi que vous avez conquis son amitié ?

MELFORT.

Oui, mademoiselle.

JEANNE, hors d'elle-même, et avec colère.

Tenez, monsieur !...

MELFORT, avec colère.

Tenez, mademoiselle... il y a quelque chose d'inouï et que je ne puis m'expliquer... les choses les plus simples et les plus naturelles... vous paraissent dans ma bouche incroyables, invraisemblables. Eh ! morbleu !.. je vous aime, parce que je ne peux pas faire autrement... et je ne conçois pas comment vous doutez ainsi de mes serments quand ces serments je ne demande qu'une chose, c'est de vous les renouveler devant Dieu !

JEANNE, à part, et le regardant avec attention.

Cet air de franchise... et de loyauté... (Haut.) Laissez-moi... laissez-moi ! (A part pendant qu'il remonte près de la cheminée.) Est-

ce que par hasard il dirait vrai ?... Ce n'est pas possible !... (Elle passe à gauche.) Mais, comment le savoir, sans compromettre ma sœur, et sans trahir son secret ? (Regardant la porte à gauche.) Elle est là... elle écoute... Allons ! pour sa guérison... (Portant la main à son cœur.) ou pour la mienne... poursuivons ! (Haut et se tournant vers Melfort qui, pendant ce temps, est resté immobile et attendant sa réponse.) Monsieur, vous avez parlé de mes bonnes qualités ; moi... ce sera beaucoup plus long : je vous parlerai de mes défauts. Je suis, d'abord, très-incrédule... très-défiante... (S'asseyant.) Voulez-vous me répéter tout ce que vous venez de me dire ?

MELFORT, vivement, et s'asseyant près d'elle.

Oh ! très-volontiers, mademoiselle.

JEANNE.

Vous disiez, si je me le rappelle bien... « que j'étais la première et la seule femme au monde que vous eussiez aimée. »

MELFORT.

C'est la vérité... aucune autre...

JEANNE, avec intention.

Aucune !... vous ne craignez pas de le dire... tout haut !

MELFORT.

Sur l'honneur !... Mon enfance s'est passée dans de longues et pénibles études, ma jeunesse à bord d'un vaisseau... Les voyages, la guerre, les rudes travaux de mon état laissent peu de prise aux passions..... vous comprendrez donc qu'avant vous, il était tout simple que je n'aimasse personne !... Après vous... c'était plus simple encore !... moi, sans position... sans fortune... je ne pouvais songer à me marier. Mon sort a changé ; je suis accouru... mais pour vous seule... Pour plaider ma cause auprès de vous, à qui m'adresser ? Votre tante Gertrude, cette excellente madame d'Annecourt... n'existait plus... Votre frère... je ne le connaissais pas encore... J'ai pensé alors à madame Da-

libon, une ancienne amie de ma sœur, en qui j'espérais... Eh bien ! pas du tout ! Au lieu de m'accueillir, de m'encourager... elle ne m'a pas permis, depuis ce matin, de l'aborder, d'entamer avec elle la moindre conversation. Aussi, c'est peut-être mal de vous le dire, à vous, sa belle-sœur...

JEANNE, vivement.

Non, non, avouez-moi tout... nous sommes convenus de parler avec franchise... Eh bien ! monsieur ?

MELFORT.

Eh bien !... (Avec force.) Je la trouve insupportable !

JEANNE, vivement.

Plus bas...

MELFORT, regardant du côté du salon.

C'est juste ! on pourrait m'entendre ! (Se tournant vers la porte à gauche, en parlant à Jeanne.) Eh bien ! oui, insupportable et inexplicable ; elle regarde sans voir, écoute sans entendre ; si vous lui offrez le bras, elle a des tressaillements ; si vous vous asseyez près d'elle, elle a des syncopes ! C'est une attaque de nerfs perpétuelle !

JEANNE, voulant lui imposer silence.

Monsieur...

MELFORT.

Et je l'avais prise d'abord en antipathie.

JEANNE, de même.

Monsieur, de grâce !...

MELFORT.

J'avais tort... et je m'en repens ! Pauvre femme !

JEANNE.

Vous la plaignez !

MELFORT.

Eh oui ! elle est frappée ! Il y a quelque chose, là, au cerveau... D'abord les symptômes que je vous signalais tout à l'heure...

JEANNE, respirant.

Si ce n'est que cela...

MELFORT.

Plus encore... des absences...

JEANNE.

Des absences ?

MELFORT.

Tenez, au moment de partir, je lui avais écrit, avec le consentement et sous les yeux de son mari... une lettre.

JEANNE.

Quoi, monsieur, cette lettre de tout à l'heure... remise par Gervaise...

MELFORT.

Vous l'avez lue ?... Vous avez pu juger si elle était convenable... En tous cas... c'était une lettre intime... personnelle... un secret de famille confié à elle seule... Eh bien ! cette lettre qu'elle aurait dû serrer... Savez-vous où je l'ai retrouvée ?

JEANNE, à part.

Ah ! mon Dieu !...

MELFORT.

Au chemin de fer, dans une brochure posée par son mari sur le canapé du salon d'attente.

JEANNE.

O ciel !

MELFORT.

Je l'ai reprise... sans que M. Dalibon s'en aperçût... car lui, qui est un homme d'ordre... se serait fâché...

JEANNE, vivement.

Et cette lettre... vous l'avez encore ?...

MELFORT.

Parbleu ! elle est sur moi... et je la garde.

JEANNE, d'un air aimable.

Voulez-vous, s'il vous plaît, me la confier?... Je tiens à la relire?

MELFORT, vivement, la lui donnant.

Ah! tenez, mademoiselle, tenez!...

JEANNE, prenant la lettre et la regardant, à part.

Oui, c'est bien la même! (La lisant à haute voix en tournant le dos à Melfort, c'est-à-dire en se tournant vers la porte à gauche.) « Je pars, madame, je quitte cette maison pour jamais peut-être! mais il dépend de vous que tout espoir ne me soit pas enlevé. Si l'amour le plus vrai, le plus tendre, peut vous inspirer quelque intérêt... daignez plaider ma cause auprès de votre sœur. Dites-lui que depuis trois ans je l'aime, que depuis trois ans elle a été le but constant de mes pensées, de mes efforts et de tous mes travaux! Et cependant elle me repousse, elle me défend de l'aimer... dites-lui, madame, que c'est le seul ordre d'elle auquel je ne puisse obéir... »

(Jeanne s'arrête.)

MELFORT.

O ciel! elle est émue!

JEANNE, continuant.

« Si, grâce à vous, ma cause peut l'emporter un jour!... si éloigné que soit ce jour! à quelque époque qu'il arrive... il me trouvera libre... toujours libre. Quand on a espéré Jeanne pour compagne... on ne peut plus en épouser... ni en aimer d'autre!... » (A part, et le regardant.) Pauvre jeune homme! (Haut, et d'un ton gracieux, qui cache son émotion.) Monsieur, quand j'ai eu des torts... je les reconnais et je les répare... autant qu'il m'est possible... Je vous dirai donc... Silence, c'est ma sœur!

MELFORT, à demi-voix.

Et qui arrive exprès au bon moment! Comment voulez-vous que je ne déteste pas une femme pareille!...

(Il s'éloigne et va s'asseoir près de la table à droite.)

SCÈNE XVII.

ÉLISE, sortant de la chambre à gauche; JEANNE, MELFORT, assis à droite.

ÉLISE, pâle et troublée, parlant bas à Jeanne qui vient de s'approcher d'elle.

Ah ! je le hais maintenant... je le déteste !

JEANNE, à part.

Le même mot ! les mêmes sentiments ! O sympathie !

SCÈNE XVIII.

ÉLISE, JEANNE, à gauche ; DALIBON et EURYALE, arrivant par la porte à droite ; MELFORT, assis près de la table à droite.

DALIBON, entrant avec Euryale.

Le sous-préfet est parti !

EURYALE.

Tout le monde a levé l'ancre ! (Apercevant Melfort, et à part.) excepté ce monsieur qui bientôt, je l'espère, va en faire autant.

DALIBON.

Enfin... et grâce au ciel... je puis me mettre en colère à mon aise... On me doit ici des explications.

ÉLISE, avec désespoir.

Que vous aurez, monsieur !

DALIBON.

A la bonne heure !

(Il va parler à Melfort.)

JEANNE, bas à Élise.

Que vas-tu faire ?

ÉLISE, hors d'elle-même.

Je dirai tout... ce sera mon châtiment.

JEANNE, à demi-voix.

Et son malheur à lui !

DALIBON, à Melfort avec colère.

Vous aviez raison... c'était un complot! ma femme était contre vous.

ÉLISE, stupéfaite.

Moi !

JEANNE, avec force.

Eh bien, oui ! voilà ce qu'elle n'osait avouer, (A Melfort.) et ce que je voulais vous dire, monsieur. Bien avant l'arrivée de M. Melfort... elle avait promis ses bons offices près de moi à M. Euryale, son cousin, son cher cousin !

EURYALE.

C'est vrai !...

JEANNE, cherchant ses mots.

Et se croyant obligée par cette promesse et par devoir de parenté à servir ses projets...

EURYALE.

Cette bonne cousine !...

JEANNE.

Elle n'a peut-être pas protégé monsieur avec toute la chaleur que tu désirais ; car, placée entre son mari et sa famille, elle a fini par se renfermer dans une stricte neutralité.

DALIBON, avec humeur.

Neutralité armée !

JEANNE.

Non... et encore... elle était si désolée... si inquiète... si repentante de ne s'être pas conformée en tout... aux intentions de son seigneur et maître, que j'ai vu le moment

où elle en perdait la tête, et se croyait coupable des plus grands crimes...

DALIBON.

Quoi ! c'était la cause ?...

MELFORT.

Le motif ?...

JEANNE, à Melfort.

Du trouble et des syncopes où vous l'avez vue; (A Dalibon.) du désespoir où tu l'as trouvée il y a une heure, et, au lieu de lui demander pardon, tu viens ici, comme un juge d'instruction, lui faire subir un interrogatoire... sur faits et articles.

MELFORT.

Je ne me pardonnerai jamais d'en avoir été la cause.

DALIBON, s'adoucissant.

Et moi, femme, d'avoir été si sévère... mais il s'agissait d'un ami.

ÉLISE, à son mari.

Et comme preuve de mon repentir, je prie sincèrement et du fond du cœur ma sœur Jeanne d'épouser M. Melfort oui, c'est le seul moyen de me réconcilier avec moi-même !

EURYALE, à part.

La voilà qui vire de bord.

DALIBON.

C'est bien ! voilà ce que j'appelle réparer franchement ses torts... et si Jeanne n'était pas l'obstination en personne... elle suivrait ton exemple. (A Jeanne.) Allons... il t'aime tant... un bon mouvement... épouse-le !

ÉLISE, avec prière.

Oui... oui... épouse-le !

EURYALE, bas à Jeanne.

Ne l'épousez pas.

JEANNE.

Permettez... permettez, ceci est une affaire qui ne regarde que moi, je ne me laisse jamais influencer... c'est connu ! Tantôt déjà, et de moi-même, je voulais adresser à monsieur... en échange de sa lettre, deux mots que je vais lui dire... à lui tout seul... et si, après cela... il n'est pas content... il s'éloignera. (Melfort est descendu sur le devant du théâtre, elle s'approche de lui et lui dit lentement.) Henri !... depuis trois ans, je vous aime !

MELFORT, poussant un cri.

Ah ! vous m'aimez ?

EURYALE, à part.

Coulé bas... sombré !

MELFORT.

Alors? et comment ?...

JEANNE.

Il ne faut rien me demander. Il faut me prendre comme je suis... avec tous mes défauts !

MELFORT, avec joie.

Je les prends... je les prends... je veux qu'on n'ôte rien de mon trésor !

DALIBON, à Élise.

Eh bien! femme, voilà enfin, et non sans peine, notre sœur mariée à un bon mari !

ÉLISE, le regardant avec gaieté et affection.

Pas meilleur que le mien, un homme d'honneur et de mérite dont je suis fière.

DALIBON, riant.

Qu'est-ce qu'il te prend donc ?

ÉLISE, gaiement.

Il me prend... que maintenant je me sens contente de moi... de toi! tiens... je t'aime!

DALIBON, à Jeanne, poussant un cri de joie.

Elle m'a tutoyé! (A Euryale.) Et quand elle verra la surprise qui l'attend!

ÉLISE, bas à Jeanne.

Quel bonheur! Ce n'était qu'un rêve!

LA FILLE
DE TRENTE ANS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. ÉMILE DE NAJAC.

Théatre du Vaudeville. — 15 Décembre 1859.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE LAMORINIÈRE	MM. PARADE.
ROBERT, son neveu	FECHTER.
M. LE VICE-AMIRAL DE LIGNY	CHAUMONT.
RAOUL DE MORNAS, ingénieur	AUBRÉE.
LE MARQUIS DE VILLIERS	JOLIET.
UN JEUNE HOMME	DESCHAMPS.
UN DOMESTIQUE	ROGER.
M. VAN NIEUVEN	—
UN ARPENTEUR	—
UN GARÇON DE BAIN	—
URSULE, fille du vice-amiral de Ligny	Mmes FARGUEIL.
HÉLÈNE DE MAILLY, jeune créole	PIERSON.
MÉLANIE BOURASSIN, gouvernante de M. de Lamorinière	ALEXIS.
LA BARONNE	DU BOSQ.
Mlle DE SAINT-PRIX	GEORGETTE.

BAIGNEURS DES DEUX SEXES.

A Plombières, au premier acte. — A Paris, pendant les trois autres actes.

LA FILLE DE TRENTE ANS

ACTE PREMIER

Le salon des bains, à Plombières : trois portes au fond donnant sur un jardin ; portes latérales ; à gauche, premier plan, table et siéges ; au milieu du théâtre, une table ronde avec des journaux, des revues, et le registre où s'inscrivent les voyageurs ; à droite, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ARPENTEUR paraît à une porte du fond ; ROBERT et RAOUL entrent par le fond, à droite.

ROBERT.

Raoul, mon ami Raoul aux eaux de Plombières!

RAOUL, à l'arpenteur.

Placez toujours les jalons, et dès que le tracé sera indiqué, revenez m'avertir.

(L'arpenteur s'éloigne.)

ROBERT, déclamant.

Qui m'eût dit qu'un rivage, au plaisir si funeste,
Présenterait d'abord...

(Changeant de ton.)

Je t'épargne le reste.

Quelle chance de te rencontrer ainsi au débotté! J'arrive de Paris.

RAOUL.

Et moi, je viens de faire une tournée dans les Vosges.

ROBERT.

Depuis le jour où nous sommes sortis de l'École polytechnique, toi, le premier, moi... un peu moins que le dernier, frait sec! qu'es-tu devenu?

RAOUL.

Ingénieur de seconde classe. Et toi?

ROBERT.

Je suis toujours la même carrière. Je ne fais rien! Ne ris pas; celui qui ne fait rien... à Paris, est furieusement occupé!

(Il va s'asseoir à droite sur le canapé.)

RAOUL, près du canapé.

Eh bien! moi, j'ai parcouru l'Océan et la Méditerranée. On m'a envoyé en Amérique et en Égypte étudier l'isthme de Panama et l'isthme de Suez; aujourd'hui je viens pour inspecter des travaux considérables à Plombières; demain, je fais mon rapport, et, après-demain, je pars en mission pour l'Angleterre.

ROBERT, s'asseyant près de Raoul.

Quelle vie accidentée!

RAOUL.

Oui... je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

ROBERT.

Tu es bien heureux. Moi, je suis accablé de plaisirs.

RAOUL.

Ce n'est pas comme autrefois... à l'école.

ROBERT.

Quand nous sortions ensemble le dimanche et le mercredi, chez notre correspondant, le vice-amiral de Ligny. Quel brave homme! Il se mettait toujours dans des colères épouvantables. C'était nécessaire à sa santé.

RAOUL.

Ce qui ne nous empêchait pas d'aller chez lui, si assidûment, que nous finîmes par nous avouer loyalement...

ROBERT.

Que nous aimions tous les deux sa fille, la belle Ursule.

RAOUL.

Et je n'oublierai jamais que, pour moi, tu voulais y renoncer.

ROBERT.

C'était tout simple. Je l'aimais modérément, et toi tu l'aimais avec passion.

RAOUL.

C'est vrai! Heureusement elle nous mit d'accord en nous refusant tous les deux. Ah! j'ai eu de la peine à me consoler... Et toi?

ROBERT.

Je n'ai fait que cela.

RAOUL.

Moi, je croyais, de bonne foi, que jamais je ne l'oublierais.

ROBERT.

Et il s'est trouvé, un beau matin, c'est toujours ainsi, que tu en aimais deux ou trois autres?

RAOUL.

Non pas! une seule...

ROBERT.

Ce n'est pas prudent! On ne sait pas ce qui peut arriver. Et les nouvelles amours?

(Se levant.)

RAOUL, se levant aussi.

N'en parlons pas! Il est telle personne dont la fortune ou le rang est si élevé, qu'on rougirait presque d'avouer ses espérances.

ROBERT.

Ah! mon Dieu!... est-ce que tu serais épris, par hasard, de quelque grande dame... de quelque princesse?

RAOUL.

A peu près!

ROBERT.

Tant pis! Leur cœur ne se donne qu'après vérification de titres. Tu n'es pas assez armorié pour elles! (Apercevant l'arpenteur.) Tiens! tes jalons sont plantés. On vient te chercher. J'espère bien que nous nous verrons encore avant ton départ.

(Ils remontent.)

RAOUL.

Où demeures-tu?

ROBERT.

Rue... il n'y en a qu'une... au *Lion-d'Or*.

RAOUL.

Nous dînerons ensemble, j'irai te prendre.

ROBERT.

Mais non, c'est impossible! J'ai à causer aujourd'hui avec mon oncle... d'une affaire importante.

RAOUL.

Ton oncle Lamorinière, ton oncle le millionnaire?

ROBERT.

Oui, j'ai su qu'il était à Plombières. Il vient y chercher la

fontaine de Jouvence, et rétablir, pendant l'été, sa santé endommagée par les fatigues de l'hiver.

RAOUL.

Eh bien ! Nous dînerons avec lui, à six heures. Je vous invite.

ROBERT.

C'est dit. (Raoul sort par le fond, à gauche. Robert s'assied à droite.) Tiens ! mon oncle !

(Lamorinière entre par le fond, à droite.)

SCÈNE II.

ROBERT, LAMORINIÈRE.

LAMORINIÈRE, à un garçon de bain.

Informez-vous si le vice-amiral de Ligny et sa fille comptent ce soir descendre au salon de conversation.

ROBERT, à part.

Comment ! L'amiral et sa fille sont ici ?

LAMORINIÈRE, rappelant le garçon.

Vous me préviendrez aussi quand mon bain sera prêt. (Apercevant Robert qui lui tourne le dos.) Un étranger ! (Le saluant.) Monsieur... (Le reconnaissant.) Mon neveu Robert, à Plombières !

ROBERT, se levant.

Bonjour, mon oncle !

LAMORINIÈRE.

Me direz-vous pourquoi vous y êtes venu ?

ROBERT.

Pour vous, pour vous seul, oncle ingrat !

LAMORINIÈRE.

J'étais parti sans le dire à personne, à personne au monde.

ROBERT.

Excepté à Mélanie, votre gouvernante, qui m'aime beaucoup ; et, comme elle sait tout ce que vous faites...

LAMORINIÈRE.

Elle se vante.

ROBERT.

Non, mon oncle, les gouvernantes de vieux... (Se reprenant) de garçons savent tous les secrets de leur maître, surtout ceux qu'on ne leur dit pas.

LAMORINIÈRE, avec colère.

Je donnerai à Mélanie son congé.

ROBERT.

Je vous en défie ! Ce serait elle plutôt qui vous mettrait à la porte. Voyez-vous, mon oncle, Mélanie serait madame de Maintenon, si vous étiez Louis XIV.

LAMORINIÈRE, avec humeur.

Eh ! morbleu ! Je ne suis pas Louis XIV, heureusement ! Enfin, voyons : pourquoi viens-tu me relancer jusqu'ici ? Que veux-tu ?

ROBERT.

De l'argent !

LAMORINIÈRE.

Encore ! Tu veux donc manger ma fortune ?

ROBERT.

Je le voudrais... je ne le pourrais pas ! Nous vivons dans un temps où les grands parents mangent leur fortune eux-mêmes. Ce n'est plus comme autrefois : neveux et oncles sont du même âge ! ils se rencontrent au Jockey-Club et dans les coulisses de l'Opéra ; ils ont les mêmes goûts, les mêmes toilettes, souvent les mêmes passions.

LAMORINIÈRE, murmurant.

Témoin la petite Zoé, que tu m'as enlevée.

ROBERT, continuant.

Telle est notre existence à tous deux, mon cher oncle; par un amour immodéré de la jeunesse, vous êtes resté des nôtres, et vous vous êtes fait mon camarade. Choisissez donc; voulez-vous que je m'adresse à mon camarade ou à mon oncle?

LAMORINIÈRE.

Va-t'en au diable!

(Il s'assied sur le canapé.)

ROBERT.

A mon camarade, je dirai : dans les romans ou au théâtre, c'est gentil, c'est gai, d'avoir des dettes et des créanciers; mais, dans la vie réelle, rencontrer à chaque pas un manant qui, sous prétexte qu'il a une facture dans sa poche, se croit le droit de vous parler en maître, c'est gênant et humiliant. Pour rétablir l'égalité et reprendre mon rang, une quinzaine de mille francs suffiraient peut-être dans ce moment; mon camarade, prête-les-moi.

LAMORINIÈRE, se levant.

Jamais!

ROBERT.

Vous aimez mieux que je m'adresse à mon oncle? Alors je lui dirai : vous avez cinquante à soixante mille livres de rentes, vous êtes garçon, je suis votre seul héritier...

LAMORINIÈRE.

Eh bien! Mon héritier aura, après moi, ma fortune; il sera assez riche.

ROBERT.

Riche! Mais c'est votre fortune qui, jusqu'à présent, m'a ruiné. Orphelin de bonne heure, j'aurais pu, comprenant la nécessité du travail, faire mon chemin comme tant d'autres, comme Raoul de Mornas, mon ami d'enfance; mais au collége, mais à l'École polytechnique, mes camarades me disaient tous : A quoi bon étudier? Tu as un oncle millionnaire!

Dans le monde, même refrain : A quoi bon entrer surnuméraire à la Cour des comptes ou au Conseil d'État? Vous avez un oncle millionnaire !

LAMORINIÈRE.

Est-ce ma faute ?

ROBERT.

Oui. En me montrant toujours vos millions en perspective, vous m'avez habitué à ne rien faire, vous m'avez donné le goût du luxe et des plaisirs ; et si, en échange de mon patrimoine, mangé en deux ans, j'ai acquis quelques vices, c'est à vous, mon oncle, que je les dois. Qui m'a conduit à l'Opéra ?

LAMORINIÈRE, contrarié.

C'est moi !

ROBERT.

Qui m'a présenté à ces dames ?

LAMORINIÈRE, flatté.

C'est moi, pardieu !

ROBERT.

Qui m'a donné la tentation et la facilité de faire des dettes ?

LAMORINIÈRE, vivement.

Ce n'est pas moi !

ROBERT.

Si, mon oncle, vous, toujours vous ; car il n'y a pas un usurier qui ne m'ouvrît d'abord sa caisse en disant : « Son oncle est millionnaire ! » Voilà ce que vos millions m'ont coûté ! Convenez avec moi qu'ils me doivent bien une indemnité.

LAMORINIÈRE.

Non, morbleu !... je n'en conviendrai pas ! Est-ce que cela me regarde?

(Il s'assied à la table de gauche.)

ROBERT, debout, de l'autre côté de la table.

Eh bien! si j'étais à votre place... ce n'est plus au camarade, c'est à l'oncle que je parle, si j'étais à votre place, je me prêterais cent mille écus pour m'établir ou pour m'acheter une charge; ce serait beau!

LAMORINIÈRE.

Mais ce serait cher. Cependant tu les auras.

ROBERT.

Vous me les donnez.

LAMORINIÈRE.

Je te les promets, à une condition.

ROBERT.

Laquelle?

LAMORINIÈRE.

C'est que tu te marieras.

ROBERT.

Moi!... Ah çà! mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait?

LAMORINIÈRE.

Cela t'apprendra à me demander de l'argent. (Il se lève. — En confidence.) Si tu te laisses guider par moi, il y a ici à Plombières, en ce moment, plusieurs partis qui me conviendraient fort. Un entre autres...

ROBERT.

Que je devine et dont nous parlions tout à l'heure avec mon ami Raoul. Eh bien! ma foi, mon oncle, mademoiselle Ursule est une fort belle personne.

LAMORINIÈRE, étonné.

Hein! que me dis-tu là?

ROBERT.

D'un esprit supérieur, d'un caractère angélique. En sortant du collége, je voulais l'épouser. Vous savez qu'on sort toujours du collége avec une passion au cœur et une tragédie en portefeuille.

LAMORINIÈRE, haussant les épaules.

Quelle folie ! D'abord, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

ROBERT, riant.

Tant pis ! Folie pour folie, il semble que celle-là me convient mieux qu'une autre. D'abord elle n'est pas de la première jeunesse, cela me va ! Vingt-cinq ans !

LAMORINIÈRE, affirmativement.

Vingt-neuf.

ROBERT.

Allons donc !

LAMORINIÈRE.

Elle les avait déjà l'année dernière, elle les a encore cette année ; désormais elle les aura toujours. C'est la dernière limite d'âge, la limite infranchissable pour toute demoiselle qui n'est pas encore mariée, et quant à cette bonté angélique que tu lui supposes, je crains que tes illusions ne soient encore bien grandes. Son père, le vice-amiral, est d'une nature irascible, et elle tient de son père.

ROBERT.

Elle m'a toujours semblé la douceur même.

LAMORINIÈRE.

Avec toi, ou dans le monde, je le crois sans peine. Les demoiselles, vois-tu bien, tant qu'elles sont à la fleur de l'âge, tant qu'elles ont encore quelques chances probables de trouver un mari, sont douces, aimables, prévenantes; elles portent avec elles la bonté et la grâce, comme le rosier porte des roses... pour tout le monde ! Mais, à mesure que les printemps s'accumulent, que les jeunes gens deviennent rares et les maris invisibles, le caractère de la jeune personne change, sa douceur s'altère, son humeur s'aigrit : c'est tout naturel. Tous les fruits veulent être cueillis à temps ; si l'on tarde trop, ils perdent peu à peu leur goût et leur parfum. Ursule n'en est pas encore là, il s'en faut ; mais elle a déjà trop attendu. Fière de son es-

prit, de son mérite, de sa beauté, elle a commencé par refuser d'excellents partis.

ROBERT.

Moi, d'abord, et mon ami Raoul.

(Il va s'asseoir sur le canapé.)

LAMORINIÈRE.

Dans ses prétentions ambitieuses, il ne lui fallait pas moins qu'un rang élevé et un titre, réunis à une immense fortune! Aujourd'hui, elle serait moins difficile; mais, à force d'avoir voulu choisir, elle voit diminuer les objets de choix, les rangs s'éclaircissent, elle a peine à cacher son dépit et, quoique toujours aimable et affectueuse, sous ses phrases les plus caressantes, sous ses périodes les mieux arrondies, on sent percer l'humeur anguleuse de la fille de trente ans, furieuse de n'être pas mariée, jalouse du bonheur d'autrui, pâlissant à la vue de la corbeille de mariage de sa meilleure amie; mais, calme et patiente, rien ne la décourage. Dans le monde, elle est charmante avec les vieilles femmes... qui ont des fils, avec les jeunes filles... qui ont des frères; et, dernièrement encore, pendant toute une soirée, elle a été adorable d'esprit et de grâce avec un duc, un grand seigneur marié qu'elle croyait veuf.

ROBERT.

Qu'en savez-vous?

LAMORINIÈRE.

C'est moi qui le lui avais dit... par erreur.

ROBERT, se levant.

Expliquez-moi alors comment vous, mon oncle, qui pensez tant de mal d'Ursule, vous êtes toujours auprès d'elle si attentif, si galant! Toujours des bonbons, des bouquets, enfin, mille petits soins que l'on n'accorde guère qu'à une personne qu'on estime et qu'on aime.

LAMORINIÈRE, le regardant en riant.

Tu n'es qu'un écolier. Par système, par goût, et peut-

être par prudence, je me suis voué au célibat, comme Ursule au mariage. Nous sommes donc ennemis. A cela près, et mariage à part, je suis comme toi, je trouve Ursule charmante.

ROBERT, étonné.

Eh bien ?

LAMORINIÈRE, très-fat.

Eh bien !... On ne sait pas ce qui peut arriver.

ROBERT, d'un air de reproche.

Comment ! mon oncle ?...

LAMORINIÈRE.

Je ne lui veux pas de mal... au contraire ! Ambitieuse et fière, elle a placé sa vertu sur un piédestal très-élevé, afin qu'on ne puisse y atteindre, et qu'on l'aperçoive de plus loin. Mais qu'un jour, comme Anne, ma sœur Anne, elle ne voie plus rien venir... alors, dépitée, furieuse, elle descendra, comme beaucoup d'autres, du piédestal. Et pour l'homme habile qui saura profiter de l'occasion...

ROBERT, avec indignation.

Permettez-moi de vous appeler mon coquin d'oncle.

LAMORINIÈRE.

Pourquoi ?

ROBERT.

Et la morale ?

LAMORINIÈRE.

Celle de La Fontaine. Toute fille trop difficile qui ne cherche à se marier que par ambition ou par calcul, dit La Fontaine, risque souvent d'être punie. La punition, ce sera peut-être moi.

ROBERT, de même.

C'est le comble de la rouerie

LAMORINIÈRE.

Dis : de l'expérience !

ROBERT.

Mon oncle, vous me perdez !

(Le garçon de bain paraît à droite et fait signe à Lamorinière, qui va lui parler, et rejoint ensuite son neveu dans le jardin. Ils s'y promènent en causant.)

SCÈNE III.

URSULE, entrant par la gauche ; LAMORINIÈRE et ROBERT dans le jardin au fond.

URSULE, avec agitation.

Madame ! madame ! C'est la première fois qu'on m'a appelée ainsi ! C'est bien à moi que le marchand a adressé ce mot ! J'étais seule dans sa boutique, par bonheur... et personne ne l'a entendu ; mais on pouvait l'entendre. Il n'y a plus moyen de différer ; il est temps... il est temps ! M'entendre nommer madame, et de bonne foi, et par quelqu'un qui croyait me faire honneur ! Ah ! j'étais furieuse ; je le suis encore ! (Apercevant M. de Lamorinière et Robert, qui rentrent par la porte du fond à gauche, et prenant un ton doucereux.) Ah ! monsieur de Lamorinière ! Eh ! je ne me trompe pas ! son neveu, notre ami d'enfance, monsieur Robert... Ah ! je suis dans un jour heureux.

ROBERT.

Je suis bien coupable, d'aller si rarement vous voir à Paris.

URSULE.

Taisez-vous ! Taisez-vous ! Je n'ai jamais le temps de gronder mes amis. Absents, je les défends, et présents je leur pardonne.

ROBERT.

Qu'est-ce que je vous disais, mon oncle ! Toujours la même, toujours charmante !

LAMORINIÈRE.

Est-ce que je te disais le contraire ?

URSULE.

Mais qu'est-ce qui vous amène aux eaux? Seriez-vous malade, souffrant ?...

ROBERT.

Non, vraiment.

(Il remonte un peu au fond.)

LAMORINIÈRE, prenant Ursule à part.

C'est moi qui l'ai engagé à venir, pour une importante affaire, où j'aurai besoin de la protection de votre père et de la vôtre... de la vôtre surtout.

URSULE.

La mienne ?... C'est accordé. Parlez vite.

LAMORINIÈRE.

Plus tard... (A demi-voix, jetant un coup d'œil sur Robert.) quand il ne sera pas là.

URSULE.

Eh, mon Dieu ! Quel air mystérieux ! (Voyant Lamorinière, qui lui offre une boîte de bonbons.) Et quelle galanterie !

LAMORINIÈRE.

Mon tribut ordinaire.

URSULE.

Toujours des douceurs, monsieur de Lamorinière ! Je fais, grâce à vous, provision de pastilles.

LAMORINIÈRE, bas à Robert.

Viens, suis-moi, c'est l'heure de mon bain. Je t'expliquerai en route mes combinaisons et mes espérances matrimoniales.

(Tous les deux sortent après avoir salué Ursule, qui leur rend une révérence gracieuse.)

SCÈNE IV.

URSULE, puis L'AMIRAL.

URSULE.

Ah! Quel courage et quel ennui d'être aimable et gracieuse quand on sèche d'impatience et de colère. Voici le milieu du jour, l'heure où l'on se réunit dans les salons, et, depuis ce matin, impossible de voir mon père, impossible de le prévenir des événements importants qui se préparent... (Apercevant l'amiral qui sort de l'appartement, à droite.) Ah! enfin, c'est bien heureux! Où étiez-vous donc, mon père?

L'AMIRAL.

J'étais sorti avec Hélène, ma pupille, que je viens de laisser au salon avec la femme et la fille de mon médecin.

URSULE.

Vous donnez le bras à Hélène, et moi qui, ce matin, avais des emplettes à faire, j'ai été obligée de sortir seule.

L'AMIRAL, avec confiance.

Je ne suis pas inquiet. Tu sais très-bien te protéger toi-même.

URSULE.

Certainement... mais vous n'avez pas le tact de comprendre qu'il faut que j'aie encore l'air d'être protégée... qu'il faut, puisque je dois tout vous dire, qu'on me suppose toujours dans l'âge où l'on a besoin de protection.

L'AMIRAL.

Va-t'en au diable avec tes précautions, tes restrictions, tes recommandations; c'est à perdre la tête.

URSULE.

Mon père, écoutez-moi; vous vous fâcherez après.

L'AMIRAL.

Et moi, morbleu ! je veux commencer par me fâcher et je me fâcherai.

URSULE.

Pour faire manquer mon établissement.

L'AMIRAL.

Non ! non! Ce mot-là seul apaise toutes les tempêtes ! J'ai tant d'envie de te voir mariée, que, pour y réussir... (Avec colère.) je me priverais de tout, même du plaisir de me mettre en colère.

URSULE.

Mon père... au nom du ciel !

L'AMIRAL.

Du jour de mon veuvage, j'ai cru que j'aurais liberté complète... Ah! bien oui, avec toi, je suis en tutelle, en esclavage. Non-seulement je suis obligé de me taire, mais c'est toi qui me grondes, c'est toi dont le caractère...

URSULE, avec effroi et lui mettant la main sur la bouche.

Si l'on vous entendait !...

L'AMIRAL, baissant la voix, avec frayeur.

C'est vrai ! Dès que votre fille est à marier, on ne peut plus se plaindre d'elle, il faut crier partout ses perfections.

URSULE.

Quand il y a du monde ; mais en tête-à-tête...

L'AMIRAL.

Nous ne sommes jamais en tête-à-tête !... Tous les jours, à Paris, des bals, des soirées, malgré mon asthme et ma goutte, tous les jours, nouveau courant qui nous entraîne vers un mariage en perspective, que l'on poursuit sans cesse et qu'on n'atteint jamais.

URSULE.

Parce que vous ne me secondez pas.

L'AMIRAL.

Je ne fais que cela.

URSULE, avec impatience.

Récemment, par exemple... vous étiez malade, très-bien! Nous venons aux eaux pour votre santé, à merveille! Mais pourquoi faire sortir de son couvent, sans me consulter, et emmener avec nous Hélène, qui a dix-sept ans! Quelle faute! Dix-sept ans!

L'AMIRAL.

Je voulais donner quelques distractions, quelques plaisirs à cette jeune fille qui, après tout, est ma pupille.

URSULE.

Je le sais; mais elle est jeune, mais elle est jolie, mais elle a deux ou trois millions de dot! Comment voulez-vous que je me marie tant qu'elle sera là près de moi? C'est impossible, une jeune fille de trois millions!

L'AMIRAL.

Je n'y avais pas pensé.

URSULE.

Vous ne pensez à rien. Que nous l'ayons placée dans le plus riche couvent de Paris, à la bonne heure! Que j'aille souvent la voir, c'est au mieux! car elle est charmante et je l'aime, cette chère enfant, mais pas ici.

L'AMIRAL.

C'est donc cela...

URSULE.

Vous ne comprenez jamais. Vous ne comprenez pas qu'elle a le temps d'attendre et que je ne l'ai plus. Savez-vous que ce matin on m'a appelée madame?

L'AMIRAL.

Ce nom que tu désires tant!

URSULE.

Tenez, mon père, je vous dirai à mon tour: Ne me mettez

pas en colère, mais écoutez-moi. (Elle s'assied et le fait asseoir à gauche près d'elle.) Vous m'écoutez, n'est-ce pas? Je vous ai parlé à Paris du marquis de Villiers, celui qui avait dans le monde une réputation d'idiotisme...

L'AMIRAL.

Et dont tu as pris un soir la défense avec tant d'esprit, que depuis ce temps-là il passe pour un homme spirituel.

URSULE.

Aussi il m'adore, il célèbre partout mes louanges, et il est ici aux eaux avec sa famille.

L'AMIRAL.

Un marquis !...

URSULE.

Je vous en préviens pour que vous glissiez dans la conversation quelques mots de nos tendances, de nos goûts aristocratiques ; vous comprenez ?

L'AMIRAL.

Je comprends, nous naviguons en plein faubourg Saint-Germain.

URSULE.

Bien ! Vous verrez aussi tout à l'heure M. Van Nieuven, un riche fabricant belge, très-assidu auprès de moi. A celui-là vous parlerez de la simplicité de nos goûts et de nos mœurs... de nos tendances bourgeoises. Surtout n'allez pas confondre, comme cela vous est arrivé une fois !

L'AMIRAL.

Tous les deux sont donc sur les rangs ?

URSULE.

Il y en a un troisième, peut-être ! je dis peut-être ! Le neveu de M. de Lamorinière. Robert vient ici appelé par son oncle, qui nous demande un entretien à vous et à moi.

L'AMIRAL.

Mais tu as déjà refusé Robert il y a cinq ou six ans, sous prétexte qu'il était mauvais sujet et qu'il n'avait rien.

URSULE.

Il peut changer, se corriger, et si son oncle, devenu généreux, lui assurait seulement la moitié de sa fortune...

L'AMIRAL.

Il est de fait que la fortune corrige bien des choses... (Il se lève.) Et à propos de pauvres prétendants ou de prétendants pauvres refusés par toi, sais-tu qui j'ai rencontré ce matin?... Raoul de Mornas.

URSULE, émue, se levant.

Raoul ! vous en êtes sûr?

L'AMIRAL.

Vois plutôt son nom sur la liste des nouveaux arrivés.

(Il va à la table du fond et parcourt le registre des voyageurs.)

URSULE, à part.

Raoul de Mornas... l'ami de mon enfance, le seul dont le souvenir ne m'ait jamais quittée. (A l'amiral.) Vous l'avez vu? vous lui avez parlé ? (Vivement.) Est-il marié ?...

L'AMIRAL, à part.

Toujours sa première question. (Haut.) Non, mais cela ne tardera probablement pas. Il est chargé de travaux importants et en passe maintenant d'arriver à tout. Encore un qui t'adorait, que j'aurais accepté, moi, et que tu as refusé, sans savoir pourquoi.

URSULE.

Si seulement il avait eu quelque commencement de fortune !

L'AMIRAL.

Est-ce que tu y penses encore?

URSULE.

Toujours!

L'AMIRAL.

Et le fabricant belge, et le marquis, et Robert; quatre maintenant! c'est à ne pas s'y reconnaître.

URSULE.

Taisez-vous, voici l'heure de la réunion.

L'AMIRAL, regardant.

Oui, la foule envahit tous les salons... on danse déjà.

(Des groupes qui se promenaient dans le jardin entrent dans le salon; on cause, on lit les journaux.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; HELÈNE, LE MARQUIS, Mlle DE SAINT-PRIX, LA BARONNE, LAMORINIÈRE, M. VAN NIEUVEN, entrant par la droite. Mademoiselle de Saint-Prix va s'asseoir sur le canapé.

HÉLÈNE, allant à Ursule et à l'amiral.

Mon cher tuteur! Ma chère Ursule! si tu savais combien j'ai déjà reçu d'invitations.

URSULE, à part.

Je le crois bien. Trois millions de dot! (Haut.) Tu n'es pas raisonnable, tu ne te ménages pas, prends garde d'avoir froid.

LE MARQUIS, s'avançant.

Toujours occupée des autres, mademoiselle.

URSULE.

Ah! vous étiez là, monsieur le marquis. (S'adressant à l'amiral.) Monsieur le marquis de Villiers, mon père... (Les deux hommes se saluent.) Et mademoiselle de Saint-Prix, sa cousine, la nièce du ministre.

Mlle DE SAINT-PRIX.

Mon amie de pension.

URSULE.

A la maison impériale de Saint-Denis. (Elle va s'asseoir sur le canapé, à droite, près de mademoiselle de Saint-Prix. Hélène est assise à gauche. Présentant à l'amiral un jeune homme blond qui la salue.) Monsieur Van Nieuven, mon père, un négociant belge.

L'AMIRAL, à part.

Très-bien, rappelons-nous la recommandation.

(Il s'éloigne en causant avec M. Van Nieuven. On entend le piano qui joue un quadrille.)

LE MARQUIS, à Ursule.

Mademoiselle Ursule veut-elle être de notre quadrille et m'accepter pour cavalier?

URSULE.

Très-volontiers.

UN JEUNE HOMME, à Hélène.

Mademoiselle veut-elle me faire l'honneur?...

LE MARQUIS.

Nous vous ferons vis-à-vis.

URSULE, à part.

J'aime autant qu'Hélène ne soit pas de la contredanse. (Allant à Hélène qui se lève, d'un ton affectueux.) Non, non, tu te reposeras pendant celle-ci, je l'exige, tu m'es confiée, tu es ma fille. (Se reprenant vivement.) Tu es ma sœur.

(Elle sort par la droite en donnant le bras au marquis. Le jeune homme va inviter mademoiselle de Saint-Prix et sort avec elle. Lamorinière reste près d'Hélène.)

HÉLÈNE.

Chère Ursule! s'occuper ainsi de ma santé... est-elle bonne! (Se retournant vers Lamorinière.) Mais tout le monde est si aimable pour moi; vous aussi, monsieur!

LAMORINIÈRE, d'un air galant.

La jeunesse dans sa fleur et dans son inexpérience est si intéressante!... C'est ce que me disait tout à l'heure mon

neveu Robert. (A part et regardant autour de lui.) Où donc est-il? Je lui avais recommandé de ne pas la quitter. (Haut.) Mon neveu Robert, vous l'avez remarqué, un jeune danseur qui a polké avec vous ?...

HÉLÈNE.

Il y en a beaucoup.

LAMORINIÈRE.

Et tous, surtout mon neveu, étaient dans le ravissement, dans l'enthousiasme.

HÉLÈNE.

Encore! C'est là ce qui me gêne, moi, pauvre pensionnaire ; je ne suis déjà que trop timide, trop gauche, et on a la bonté de m'accabler de compliments qui me rendent plus gauche encore ! Au lieu de rire et de m'amuser comme j'y serais toute disposée, je suis obligée de baisser les yeux et de balbutier des remercîments dont jamais je ne peux me tirer à mon honneur, c'est très-ennuyeux.

LAMORINIÈRE, à part.

Une faute que j'ai faite! (Haut.) De sorte que vous trouvez que vos danseurs ont...

HÉLÈNE, riant.

Une façon de danser très-singulière. J'en ai vu quelques-uns qui levaient les yeux au ciel.

LAMORINIÈRE.

En vérité ! (A part.) Ça ne m'étonne pas.

HÉLÈNE.

Un entre autres qui soupirait très-fort.

LAMORINIÈRE, froidement.

Il était asthmatique.

HÉLÈNE, ingénûment.

Non, il avait l'air bien portant et dansait à merveille.

LAMORINIÈRE.

De mon temps on dansait le pas du zéphir, mais celui du

soupir, c'est plus original. (A part.) Et mon neveu que je n'aperçois pas... Ah! enfin, le voilà!

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, LAMORINIÈRE, ROBERT, sortant du salon de droite.

HÉLÈNE, souriant.

Ah! mon valseur de tout à l'heure.

LAMORINIÈRE.

Vous l'avez remarqué?

HÉLÈNE.

Certainement.

LAMORINIÈRE, à part.

A la bonne heure!

HÉLÈNE.

D'abord, en valsant, il a manqué me faire tomber.

LAMORINIÈRE.

Maladroit!

ROBERT.

Oui! C'est mademoiselle qui m'a soutenu; c'est un service que je n'oublierai jamais.

HÉLÈNE.

Et puis, ce qui aurait suffi pour me le faire distinguer, il ne m'a pas fait un compliment... pas un seul.

ROBERT.

C'est ma foi vrai, je n'y ai pas pensé.

LAMORINIÈRE.

Tu as bien fait.

HÉLÈNE.

En revanche, et ce qui vaut bien mieux, monsieur a été très-amusant; on n'est au bal que pour s'amuser.

LAMORINIÈRE.

Sans doute.

HÉLÈNE.

Et puis, il s'est trouvé dans la conversation que nous étions déjà d'anciennes connaissances.

LAMORINIÈRE.

En vérité !

ROBERT.

Sans nous connaître.

LAMORINIÈRE.

Contez-moi donc cela !

ROBERT.

Mademoiselle, en revenant des colonies avec sa vieille gouvernante, a fait la traversée... une traversée de vingt jours, avec un jeune homme de mes amis.

HÉLÈNE.

Qui nous a protégées, qui a veillé sur ma gouvernante et moi, comme si nous avions été de sa famille ; il nous a prodigué les soins les plus empressés, les attentions les plus délicates...

LAMORINIÈRE.

Et qui donc ?

ROBERT.

Raoul de Mornas ! Mon ancien camarade ! Si bon enfant, si aimable, cela ne m'étonne pas ; oui, mademoiselle, nous étions tous comme cela à l'Ecole polytechnique.

HÉLÈNE.

Ah ! vous y étiez tous les deux !

ROBERT.

Oui, et nous en sommes sortis ensemble... lui, ingénieur, et moi, fruit sec.

HÉLÈNE.

Fruit sec ?

ROBERT.

C'est une dénomination, un titre.

LAMORINIÈRE.

Honorifique !

ROBERT.

Qui n'oblige à rien ! Tandis que Raoul s'est cru obligé, bon gré mal gré, à devenir un homme de talent, attendu qu'il était sans fortune. (En ce moment Ursule est ramenée à sa place par le marquis. Il la salue et s'éloigne. Robert continuant.) C'est ce que lui-même me disait ce matin.

HÉLÈNE, émue.

Il est à Plombières ?

L'AMIRAL, entrant par le fond à gauche avec Raoul.

Venez, venez, mon cher Raoul...

(Ursule et Hélène font un mouvement.)

L'AMIRAL.

Je ne suis pas le seul ami que vous trouverez ici.

ROBERT, s'avançant vers Raoul.

Moi d'abord, et d'autres encore.

(Il remonte avec Lamorinière et sort avec lui par le fond.).

L'AMIRAL, présentant Raoul à Ursule.

Ma fille.

RAOUL, vivement.

Ah ! mademoiselle ! (Il s'est avancé pour saluer Ursule, qui lui fait la révérence en baissant les yeux. Raoul aperçoit près d'ella Hélène qui lui fait aussi la révérence. Il tressaille et se remet avec peine de son trouble. — A part.) O ciel ! Hélène !

URSULE, levant les yeux et regardant Raoul.

Ah ! comme il est ému ; il ne m'a pas oubliée.

RAOUL, à l'amiral.

Je ne puis vous dire, monsieur, ce que j'éprouve en retrouvant les amis qui, à mon entrée dans le monde, m'ont

accueilli avec tant de bonté que leur famille me semblait la mienne... alors du moins.

URSULE, lui tendant la main.

Et toujours! (A une dame qui s'est approchée d'elle.) Ah! madame la baronne!

LA BARONNE.

Ma chère Ursule, que je suis aise de vous voir. On dit que vous vous mariez... est-ce vrai?

(Elles s'éloignent en causant.)

HÉLÈNE, assise sur le canapé.

Je suis donc la seule que monsieur Raoul ne reconnaisse pas.

RAOUL.

Que dites-vous, mademoiselle?

HÉLÈNE.

Il oublie promptement ceux qu'il a obligés; heureusement ceux-là ont plus de mémoire que lui.

(On entend le piano jouer une valse.)

RAOUL.

Prouvez-le-moi en ne me refusant pas la faveur d'une valse.

HÉLÈNE.

J'ai reçu, monsieur, six invitations; mais, en apprenant tout à l'heure, par M. Robert, votre ami, que vous étiez à Plombières, et que probablement vous viendriez ce matin au salon... (A demi-voix.) je vous ai réservé de moi-même un tour de faveur... Voilà comment j'oublie.

RAOUL, à part.

Si charmante! Si adorable et si riche, quel dommage!

HÉLÈNE, se levant et lui tendant la main.

Monsieur...

(Hélène sort à droite avec Raoul; l'amiral rentre par le fond avec Ursule.)

L'AMIRAL, à Ursule.

J'ai à te parler.

URSULE, à l'amiral.

Que me voulez-vous ?

L'AMIRAL, allant s'asseoir à gauche avec Ursule.

Deux mots très-importants. De tes trois ou quatre prétendants, il y en a un, je t'en préviens, auquel il ne faut plus songer.

URSULE.

Lequel ?

L'AMIRAL.

Le fabricant belge. Je viens de causer avec un banquier, un ami à moi, qui connaît parfaitement ses affaires : elles sont dans un état déplorable.

URSULE.

Ce n'est pas possible !

L'AMIRAL.

Il nous en donnera les preuves. Le voici. Tais-toi.

URSULE.

Je n'ai plus rien à lui dire.

(M. Van Nieuven, venant du salon de droite, s'avance en ce moment, s'incline et invite Ursule à danser.)

URSULE, d'un ton sec.

Je ne danserai plus de la matinée, monsieur.

(Van Nieuven sort.)

L'AMIRAL, à part.

Encore une déception !

(Entre dans ce moment le marquis donnant le bras à M. de Lamorinière.)

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, c'est un ange ; et, quant à moi, je ne saurais trop le redire.

L'AMIRAL.

De qui donc parlez-vous ainsi, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

De votre fille.

URSULE.

De moi !

LE MARQUIS.

Ma protectrice, mon bon ange ! Je suis de l'avis de ceux qui m'accordent peu d'esprit : je n'en ai pas du tout. J'avais cette réputation près des dames, et, par un motif que je ne puis m'expliquer, si ce n'est par la difficulté même de la cause, vous avez entrepris de défendre la mienne devant Hortense de Saint-Prix, ma cousine, que j'adorais.

URSULE, avec dépit.

Ah !

LE MARQUIS.

Et qui jamais n'avait jeté un regard sur moi, tant elle m'en croyait peu digne. Mais, persuadée par vous et par votre éloquent plaidoyer que je suis un des hommes les plus spirituels de France, et que ma timidité seule m'empêche de le prouver, elle vient de m'avouer à l'instant qu'elle m'épousait sur parole. . c'est-à-dire sur la vôtre. Voilà ce que je vous dois.

LAMORINIÈRE.

C'est délicieux !

LE MARQUIS.

C'est-à-dire que ma femme et moi nous vous devons tout, et que nous entendons bien ne pas mourir insolvables; mettez notre amitié à l'épreuve, et vous verrez. Le mariage n'aura lieu qu'à notre retour à Paris ; mais nous espérons que monsieur l'amiral et sa fille seront des nôtres. Adieu ! Je voulais, avant tout, vous remercier. Je cours rejoindre ma tante et ma cousine, et les reconduire chez elles.

(Il sort par le fond reconduit par Lamorinière.)

L'AMIRAL, bas à Ursule.

Et de deux !

URSULE, de même.

Qu'il se marie, peu m'importe. D'autres me restent.

LAMORINIÈRE, revenant.

C'est admirable ! Voilà une aventure qui, à Plombières, et à Paris, vous fera un honneur infini, sans compter que vous obtiendrez par le jeune ménage tout ce que vous voudrez... mademoiselle de Saint-Prix est la nièce d'un ministre. (S'approchant d'Ursule.) Ce mariage si heureux ne peut inspirer que des idées d'union et de ménage, et m'amène tout naturellement au sujet dont je voulais parler ce matin à vous et à M. votre père.

URSULE.

Eh ! mon Dieu ! de quoi s'agit-il donc ?

LAMORINIÈRE.

De mon neveu, comme nous disons vulgairement, nous autres oncles, de mon coquin de neveu.

URSULE.

De M. Robert ?

LAMORINIÈRE.

Franchement, il vaut mieux que sa réputation. Je sais que vous l'avez repoussé autrefois... peut-être alors aviez-vous raison... peut-être ses défauts étaient-ils plus grands que son amour... quelque grand qu'il fût, mais il est bien changé.

URSULE.

Je le crois ; je le disais ce matin à mon père.

L'AMIRAL, se rappelant.

Oui, oui !

LAMORINIÈRE.

Oui, il a de l'entrain, de la gaieté, de l'esprit.

URSULE.

Mieux encore, de la loyauté et de la franchise.

LAMORINIÈRE.

Vous le pensez ?

URSULE.

J'en répondrais.

LAMORINIÈRE.

Eh bien ! Daignez me seconder dans la demande que je veux, et que je n'ose adresser à l'amiral.

L'AMIRAL.

Qu'est-ce ? De quoi s'agit-il ?

LAMORINIÈRE.

Si vous voulez faire avec moi un tour de parc ?

L'AMIRAL.

A vos ordres. C'est déjà une chance de succès, si ma fille est pour vous.

URSULE, baissant les yeux.

C'est vous seul, mon père, que cela regarde.

LAMORINIÈRE, gaiement.

Comme tuteur de mademoiselle Hélène, sans doute !

URSULE, à part.

Tuteur !

L'AMIRAL, furieux.

Tuteur !

URSULE, bas, à l'amiral.

Ne consentez pas !

LAMORINIÈRE, passant son bras sous celui de l'amiral.

Venez, venez, mon cher.

L'AMIRAL, bas à Ursule.

Et de trois !

(Ils s'éloignent tous deux par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

URSULE, puis HÉLÈNE.

URSULE.

Il a raison ! Trois mariages manqués en une demi-heure ! Raoul me vengera d'eux tous ! Il le faut !... il le faut !... (Elle s'assied sur le canapé à droite ; apercevant Hélène qui sort de la salle de bal.) Ah ! te voilà.

HÉLÈNE.

Je te cherchais.

URSULE.

Pourquoi ?

HÉLÈNE, s'asseyant près d'elle.

J'ai besoin d'un bon conseil, que je ne puis demander qu'à toi.

URSULE.

Parle. Tu sais, chère enfant, si je te suis dévouée.

HÉLÈNE.

Oh ! oui, je n'en doute pas ! Et c'est pour cela...

URSULE, la pressant.

Eh bien ?...

HÉLÈNE, timidement.

Eh bien... c'est une idée qui m'est venue, je voudrais... je voudrais me marier.

URSULE, vivement.

Très-bonne idée ! (A part.) Qui fait disparaître les dangers de la concurrence. (Haut.) Cherchons donc à nous deux et faisons un choix.

HÉLÈNE.

J'ai choisi.

URSULE.

Ah! le plus difficile est fait. Et comment ne m'as-tu pas encore parlé (Souriant.) de lui ?

HÉLÈNE.

Je ne sais. Autant j'aimais à y penser seule, autant j'éprouvais d'embarras à en parler.

URSULE.

C'est que tu l'aimais, Hélène.

HÉLÈNE.

Tu crois ?

URSULE.

Tu l'aimais d'amour.

HÉLÈNE.

C'est possible.

URSULE.

Et lui, t'aime-t-il ?

HÉLENE.

Je l'ignore, et je viens te prier de le lui demander.

URSULE.

Moi !

HÉLÈNE.

Sans doute, à cause de cette maudite fortune dont tout le monde parle... il est capable de n oser jamais se déclarer. Et toi qui as tant de tact et de convenance, tu peux t'informer d'abord, c'est le principal, s'il n'aime pas une autre personne... et ensuite... s'il m'aime, moi.

URSULE.

C'est facile.

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Et si cela était...

URSULE.

Nous aviserions aux moyens d'amener à bien cette grande affaire.

HÉLÈNE.

Non. Tu lui diras tout uniment : Hélène vous offre sa main et sa fortune.

URSULE.

Tu as raison ! Il ne me manque plus que le nom de cet heureux mortel.

HÉLÈNE, regardant par la gauche et poussant un cri.

Ah !

URSULE.

Qu'est-ce donc ?

HÉLÈNE.

Le vois-tu là-bas, au bout de l'allée, qui cause avec M. Robert.

URSULE, regardant.

Raoul !

HÉLÈNE.

Oui... parle-lui ; moi, je retourne dans le salon de bal.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

URSULE, seule.

Raoul !... Et il faut que ce soit moi qui lui propose... Non, jamais ! jamais ! (Après un instant de silence.) Et si ce n'est pas moi... ce sera un autre... et que ne dira-t-on pas ? Que je suis jalouse, que je suis envieuse ! Moi envieuse, moi jalouse ?... Non, certainement je ne le suis pas ! Mais cela me fait mal, cela me donne la fièvre... Et ce Raoul, je le prends en haine, ou plutôt ce qu'il y a d'inouï, d'inconcevable, d'odieux !... Je l'aime, et plus que jamais. Oui, depuis qu'il va appartenir à une autre, moi qui l'avais refusé, je le veux, je le désire. Je trouve celle qui va porter son nom la plus heureuse des femmes, et je sacrifierais à ce bonheur tout ce

que j'avais rêvé jusqu'ici... le rang, l'éclat, la richesse. Ah! c'est lui! Et je n'ai rien décidé encore.

SCÈNE IX.

URSULE, RAOUL.

RAOUL, entre en rêvant, aperçoit Ursule et court à elle.

Que je suis heureux de vous trouver seule.

URSULE.

Ne comptez-vous pas venir voir mon père ?

RAOUL.

A peine en aurai-je le temps. Je repars dès ce soir, et des ordres du ministre me retiendront plus d'un mois en Angleterre.

URSULE.

En Angleterre? Mais c'est un abus de pouvoir, vous enlever ainsi à vos amis! Et devant tout ce monde, impossible ce matin de vous parler... impossible de vous dire nos inquiétudes pendant votre absence, et la part que nous avons prise à vos succès, dont nous étions heureux et fiers.

RAOUL.

Ah! je vous retrouve toujours la même... aussi charmante et aussi bonne qu'aux jours où vous me désespériez.

URSULE.

Ne me rappelez pas ce temps-là, Raoul; on ne renonce pas sans regrets, sans une grande douleur peut-être, à un amour tel que le vôtre. Il a fallu, croyez-moi, céder à une voix bien forte, celle de la raison... celle du devoir. Oui, je ne vous ai pas tout dit : la position de fortune de mon père exigeait alors un sacrifice... un riche mariage auquel plus tard j'ai été assez heureuse pour me soustraire. Mais ne parlons plus du passé, tout est oublié... tout est fini. Vous voilà! Vous êtes heureux?

RAOUL, soupirant.

Eh! non, je ne le suis pas.

URSULE, vivement.

Vous ne l'êtes pas! Mais vous m'appartenez, alors! Je reprends mon bien, mes droits... Parlez, mon ami, parlez.

RAOUL.

Eh bien! donc, le jour où il fallut m'éloigner de vous, quitter un monde où je laissais tout ce que j'aimais, ma douleur fut telle, que je crus perdre la vie ou la raison... et ce n'est pas à vous que je raconterai tous mes efforts pour triompher d'une passion...

URSULE.

Dont vous rougissiez...

RAOUL.

On ne rougit pas d'être malheureux; mais quand on est homme et qu'on a du courage, on s'efforce de ne plus l'être; on demande au travail de vous venir en aide et à Dieu de vous prendre en pitié! Il faut croire qu'il m'a entendu et qu'il a permis...

URSULE, souriant.

Que je fusse complètement oubliée?

RAOUL.

Non... mais que vous fussiez aimée... comme vous-même souhaitiez de l'être, comme une amie. Plusieurs années s'écoulèrent, et, du port où je me croyais à l'abri, je défiais la tempête! Je m'en croyais préservé, du moins, par le souvenir de mon premier naufrage... Eh bien! non... Il me faut une grande confiance en votre amitié pour oser vous avouer...

URSULE, avec aigreur.

Que vous en aimez une autre? En vérité!

RAOUL.

Sans espoir

URSULE, avec joie.

Ah !

RAOUL.

Une jeune fille à laquelle il ne m'est pas permis d'aspirer ! qui ne m'aime pas... qui ne m'aimera jamais. C'est une folie d'y penser... et pourtant, j'y pense. N'allez-vous pas trouver votre ancien ami bien absurde et bien extravagant ?

URSULE.

Non ; mais ce que vous m'apprenez là me désole ; car, sans vous en rien dire, je m'étais occupée de votre position, de votre avenir ; j'avais rêvé pous vous... un mariage...

RAOUL.

Vous ? Est-il possible !

URSULE.

Cela vous étonne ? Il me semblait, qu'en fait de bonheur, je vous devais quelque dédommagement. Oui, monsieur, un mariage où tout se trouvait réuni. Mais vous aimez quelqu'un.

RAOUL.

C'est vrai.

URSULE.

Je m'étais même chargée de vous parler de cette personne. Inutile de vous la nommer. Je vous connais, Raoul, dès que vous aimez...

RAOUL.

Vous m'avez bien jugé, et je vous en remercie.

SCÈNE X.

LES MÊMES; HÉLÈNE.

(Plusieurs dames et messieurs sortent de la salle de bal avec Hélène; les messieurs s'approchent de Raoul et causent avec lui.)

HÉLÈNE, bas, à Ursule.

Eh bien!... parle vite. Mon cœur bat à se briser. Parle donc!

URSULE, à demi-voix.

Il ne faut plus y penser... il aime quelqu'un.

HÉLÈNE, portant la main à son cœur.

Ah!

URSULE.

Tu comprends alors que je ne lui ai pas parlé de toi.

HÉLÈNE.

Tu as bien fait! (Avec émotion.) Et la personne qu'il aime?...

URSULE.

Il n'était pas convenable de le lui demander, et probablement ne l'aurait-il pas nommée.

HÉLÈNE.

C'est juste!

URSULE.

Toi, du sang-froid, de la dignité.

HÉLÈNE.

Plutôt mourir que de lui laisser soupçonner.

URSULE.

D'autant que ce soir même il part pour l'Angleterre.

HÉLÈNE.

C'est une Anglaise?

URSULE, de même.

C'est probable ! (Haut.) Monsieur Raoul voudra-t-il se charger de mes emplettes, à Londres ?

RAOUL.

Bien volontiers, mademoiselle. (Musique à l'orchestre. Un instant de silence. Raoul semble hésiter, puis il se décide, s'adresse à Hélène et lui dit :) Mademoiselle de Mailly n'a point d'ordre à me donner?

HÉLÈNE, sèchement.

Non, monsieur, aucun.

RAOUL, très-ému, la saluant.

Adieu, mademoiselle !

(Hélène lui rend froidement son salut.)

URSULE, observant Raoul, à part.

C'est elle qu'il aime !

(Raoul fait un pas pour s'approcher d'Hélène.)

URSULE, l'arrêtant en lui prenant la main.

Adieu, mon ami !

(Raoul sort vivement par le fond.)

SCÈNE XI.

HÉLENE, URSULE, puis LAMORINIÈRE.

HÉLÈNE, bas, à Ursule.

Ah! le plus tôt possible, et à tout prix, je veux me marier... je le veux... mariez-moi !

URSULE.

Silence !

LAMORINIÈRE, qui est entré à la fin de la dernière scène, s'approche d'Ursule, après le départ de Raoul, et lui dit à voix basse.

Votre père m'a refusé Hélène, sa pupille, pour Robert,

mon neveu, avec une violence telle qu'il n'y a plus d'espoir.

URSULE.

Peut-être! (Prenant le bras d'Hélène.) Viens! Partons!

(Elles sortent par le fond, à droite.)

ACTE DEUXIÈME

Un mois après, chez Lamorinière, à Paris. — Un boudoir très-élégant portes latérales; trois portes au fond; à droite, premier plan, une cheminée; causeuse devant la cheminée; à gauche, une table-bureau, fauteuils, vase de fleurs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMORINIÈRE, écrivant devant son bureau; MÉLANIE, assise sur la causeuse, près de la cheminée.

LAMORINIÈRE, à part.

Pour réussir près des femmes... le tout est d'arriver à propos. Depuis un mois, je ne vois pour Ursule aucun prétendant poindre à l'horizon! Hier encore, la conversation que nous avons eue ensemble, tout en me prouvant son intime confiance en moi, annonçait une de ces heures de dépit et de découragement où l'on écoute les consolations, sous quelque forme qu'elles se présentent. « Elle avait décidément renoncé au mariage, elle voulait se consacrer tout entière à son vieux père. » C'est le moment de frapper un coup hardi, et cette lettre est un chef-d'œuvre d'adresse et d'audace. (Souriant.) L'audace flatte l'amour-propre des vieilles filles, on a l'air de les traiter en femmes mariées!

MÉLANIE, se levant, et s'approchant de Lamorinière, à part.

A qui donc monsieur écrit-il ainsi? (Toussant fortement.) Hum! hum!

LAMORINIÈRE, levant les yeux.

Ah! Mélanie!... Pourquoi êtes-vous là? que faites-vous là?

MÉLANIE.

Je tricote des bas pour monsieur.

LAMORINIÈRE, avec humeur.

A la bonne heure; mais tricotez en silence.

MÉLANIE.

Monsieur ne me disait pas autrefois de garder le silence.

LAMORINIÈRE, de même.

Autrefois, c'est possible... mais, aujourd'hui... j'ai besoin que tu te taises!

MÉLANIE, avec un soupir.

Ah! que n'ai-je toujours tricoté!

LAMORINIÈRE.

Vous savez, mademoiselle Bourassin, que je n'aime pas à être dérangé quand j'écris.

MÉLANIE.

Si encore monsieur écrivait à son avoué ou à son notaire; mais c'est, j'en suis sûre, à quelqu'une de ces dames de l'Opéra... on ne voit que cela ici... et c'est moi qui leur ouvre la porte!

LAMORINIÈRE, à part.

Il faut une patience!

MÉLANIE, portant son mouchoir à ses yeux.

Voilà ma récompense pour tant d'années d'affection et de dévouement!

LAMORINIÈRE, avec impatience.

Mélanie!

(Il se lève.)

MÉLANIE.

Mon Dieu! je ne gronde pas monsieur; mais autrefois il avait en moi une confiance, que je crois, du reste, avoir

méritée. Autrefois, par exemple, dans les soirées d'hiver, quand nous étions seuls, monsieur me lisait son testament ! Monsieur lit si bien...

LAMORINIÈRE, avec impatience.

C'est possible !

MÉLANIE, lentement, et le regardant.

Monsieur ne me l'a pas lu cette année !... (Vivement.) Ce n'est pas par curiosité, mon Dieu ! c'est seulement dans la crainte d'avoir perdu la confiance de monsieur ! Ce matin encore, quand je revenais du sermon... un monsieur, en habit noir et cravate blanche, que je n'avais jamais vu et que j'ai trouvé dans le cabinet de monsieur : « Deux mots suffiront, disait-il au moment où je suis entrée ; reçu de l'administration, vingt mille francs, pour le premier trimestre... »

LAMORINIÈRE, à part, avec dépit.

Elle voit tout ! Elle sait tout !

(Il va s'asseoir sur la causeuse.)

MÉLANIE.

On ne m'ôtera pas de l'idée que monsieur a combiné et arrangé, en secret, quelque chose dont il évite de me parler ! Voilà ce qui me fait de la peine, non pas pour moi, monsieur le sait bien, mais pour son filleul, qui aura bientôt quatorze ans... il est si gentil, ce pauvre Emmanuel...

LAMORINIÈRE, avec colère.

Mélanie !

MÉLANIE, portant de nouveau son mouchoir à ses yeux.

Je ne prononcerai plus son nom, puisque ça déplaît à monsieur.

LAMORINIÈRE, de même.

Que cela me déplaise ou non, je vous prie, Mélanie, de ne pas oublier que je donne aujourd'hui un déjeuner dînatoire.

MÉLANIE, sèchement, et retirant son mouchoir de ses yeux.

Une singulière idée que monsieur a là !

LAMORINIÈRE.

Je ne vous demande pas votre avis ! Tout est-il prêt?

MÉLANIE, de même.

Je n'en sais rien... cela ne me regarde plus... depuis que monsieur fait tout venir de chez M. Potel. Ce dernier trait a mis le comble à vos mauvais procédés à mon égard.

LAMORINIÈRE.

Vous savez bien, au contraire, Mélanie, que c'est pour vous élever à la dignité de gouvernante.

MÉLANIE.

Gouvernante ! Allons donc ! qui est-ce qui gouverne ici? les personnes que monsieur attend ce matin et que je suis obligée de servir. Quelles toilettes ! Quelles manières ! Quel ton ! Quelle conduite à votre âge !

(Elle va pour sortir.)

LAMORINIÈRE, la retenant.

Vous êtes absurde comme toujours. J'attends ce matin, à déjeuner, M. le vice-amiral de Ligny et sa fille Ursule, et sa pupille, mademoiselle Hélène, et mon notaire, car il s'agit d'un projet de contrat de mariage avant de nous mettre à table.

MÉLANIE, étonnée.

Un contrat !... Pour vous ?

LAMORINIÈRE, avec impatience.

Quand cela serait...

MÉLANIE, avec colère.

Monsieur !

LAMORINIÈRE.

Il y a longtemps que j'aurais dû y songer.

MÉLANIE.

Monsieur de Lamorinière... j'ai tout enduré, tout supporté, mais la patience a des bornes... Ah ! vous croyez qu'on se marie ainsi... ah ! vous croyez que cela vous est permis !...

Non, mille fois non... ce ne sera pas ! Quand je devrais parler d'Emmanuel !...

LAMORINIÈRE, avec colère.

Mélanie !

MÉLANIE.

J'en parlerai à votre fiancée... à tout le monde !

LAMORINIÈRE, de même.

Je ne sais qui me retient !... (S'arrêtant.) Dieu ! Mon neveu...

SCÈNE II.

MÉLANIE, ROBERT, LAMORINIÈRE.

ROBERT, entrant par le fond.

Bien, bien ! mon oncle, ne vous gênez pas pour moi ! (A demi-voix.) Je vois que le célibat ne préserve pas des orages intérieurs !

LAMORINIÈRE, murmurant entre ses dents.

Ah ! si c'était à recommencer...

ROBERT, à demi-voix.

Vous en reprendriez une autre, plus jeune ; voilà tout.

LAMORINIÈRE, de même.

Tu crois ?...

ROBERT.

Je vous connais ! Vous n'êtes pas comme moi, vous n'avez pas la bosse du mariage ! Où en est le mien ? Notre déjeuner d'aujourd'hui tient-il toujours ?

MÉLANIE, courant à lui.

Comment, monsieur... ce déjeuner, ce contrat, c'était pour vous ?

ROBERT.

Et elle aussi qui s'étonne ! .. Personne n'y peut croire... pas même moi !

(Il va s'asseoir sur la causeuse.)

MÉLANIE, qui pendant ce temps s'est approchée de Lamorinière.

Ah ! monsieur, que j'ai des excuses à vous faire, et quelle indignité ! M'imaginer que vous alliez prendre une femme !

LAMORINIÈRE.

C'est bon.

MÉLANIE.

Comme si vous en étiez capable...

LAMORINIÈRE, impatienté.

C'est bon, vous dis-je ! Occupez-vous des devoirs de votre emploi.

(Il s'assied à son bureau.)

MÉLANIE.

Oui, monsieur ; du linge, du couvert, du dessert, soyez tranquille, tout sera bien... Que je suis contente ! Surtout pour M. Robert, que nous aimons tous. .

ROBERT.

Merci, Mélanie.

MÉLANIE.

Il est si bon enfant !

ROBERT, souriant.

Adieu, ma tante !

LAMORINIÈRE, furieux.

Robert !

MÉLANIE, avec orgueil.

Sa tante !

ROBERT, à Mélanie qui s'en va.

Et comment va Emmanuel... mon cousin ?

LAMORINIÈRE, avec colère.

Encore !

ROBERT.

Bah ! Entre nous... en famille.

MÉLANIE, faisant la révérence.

Vous me faites honneur, monsieur. (A voix basse.) Quand

monsieur n'y sera pas, venez causer un instant! Il se trame ici quelque chose contre vous et moi!... Mais je veille!

ROBERT, regardant Mélanie, qui sort par la droite en lui faisant des signes d'intelligence.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

SCÈNE III.

LAMORINIÈRE, ROBERT.

LAMORINIÈRE, se levant et allant à Robert.

En vérité, Robert, avec tes mauvaises plaisanteries, tu es insupportable.

ROBERT, se levant.

Bah! depuis un mois j'ai cinquante ans, je suis presque aussi mûr que vous, et une petite gaillardise par hasard... un retour de jeunesse, c'est bien permis. A cela près, je l'espère, vous êtes content; depuis un mois, plus de petits soupers, plus d'Opéra. Je vous ai rendu Zoé.

LAMORINIÈRE, riant.

Aussi à commencer par elle, elles sont toutes furieuses contre toi, et ont juré, nouvelles Hermiones, de se venger de ton abandon.

ROBERT.

Vous en êtes sûr?

LAMORINIÈRE.

Très-sûr! Elles me l'ont dit hier.

ROBERT.

Vous y allez donc toujours?

LAMORINIÈRE.

Pour savoir des nouvelles seulement...

(Il s'asseoit sur la causeuse.

ROBERT.

Ah! mon oncle! Quelle conduite!

LAMORINIÈRE.

Écoute donc... moi je ne me marie pas; je reste garçon. Mais aussi quelle dot et quelle prétendue je t'ai données! Ah çà! J'espère que tu l'aimes!

ROBERT, allant à la cheminée.

Si je ne l'aimais pas, elle aurait du malheur... je les aime toutes! Si bonne, si naïve, si aimable! Pauvre fille, je la plains : elle méritait mieux que moi!

LAMORINIÈRE.

Que veux-tu dire?

ROBERT.

Vrai... ce n'est pas ma faute. J'ai cru que jamais ce mariage ne réussirait; je ne me suis mêlé de rien, je vous ai laissé faire et je suis encore à me demander comment vous en êtes venu à bout.

LAMORINIÈRE.

Je te dois la vérité. Je n'étais pas seul. Ursule, envers qui j'étais injuste...

ROBERT.

Quand je vous le disais...

LAMORINIÈRE.

A conduit cette affaire avec une diplomatie, une habileté, mais aussi avec un zèle pour tes intérêts...

ROBERT.

Cette chère Ursule!

LAMORINIÈRE.

Elle s'est établie depuis un mois ton avocat auprès d'Hélène; tous les défauts, elle les laissait dans l'ombre, ou ne les présentait que sous un côté favorable; mais pour peu qu'il y eût quelques bonnes qualités...

ROBERT.

Il y en a beaucoup.

LAMORINIÈRE.

Pas tant... pas tant! Aussi, le sublime de l'art était de les multiplier, de les faire ressortir... et, comme elle avait eu soin d'éloigner M. de Vallombreuse, un jeune homme charmant et bien posé que l'amiral protégeait, le seul concurrent redoutable, elle a prouvé à Hélène qu'elle te préférait à tous les autres! Une fois maîtresse de cet aveu, je ne sais comment elle s'y est prise auprès de son père, qui ne voulait pas entendre parler de toi et qui te soupçonnait d'être un dissipateur, un mauvais sujet...

ROBERT.

Ces vieux marins ont des instincts...

LAMORINIÈRE.

Elle lui a fait comprendre que, cela fût-il vrai, il n'avait pas le droit de contraindre l'inclination de sa pupille, que Hélène était assez riche pour se donner même un dissipateur si elle le voulait, et qu'après tout, elle avait le droit pour son argent d'être heureuse à sa manière.

ROBERT.

C'est admirable de raisonnement.

LAMORINIÈRE.

Enfin le vieil amiral...

ROBERT.

A consenti?

LAMORINIÈRE.

Du moins il ne s'oppose plus, et c'est une affaire faite. (Il se lève.) Tu épouses une femme charmante, trois fois millionnaire, et la plus brillante perspective s'ouvre devant nous. Deux fois par semaine je dînerai chez toi; je te choisirai un cuisinier.

ROBERT.

Ce bon oncle!

LAMORINIÈRE.

Je supprimerai ma stalle à l'Opéra ; j'aurai une place dans ta loge de face, entre les colonnes ; je la louerai pour toi, ça me regarde.

ROBERT.

Ce cher oncle !

LAMORINIÈRE.

Que ne ferais-je pas pour toi !

ROBERT, riant.

Des économies d'abord.

LAMORINIÈRE.

Cela viendra à point... j'en avais besoin... et puis un autre projet encore... Depuis un mois nos échanges continuels de notes diplomatiques m'ont mis presque tous les jours en rapport avec Ursule... qui a toujours été pour moi d'un accueil si ravissant, si séduisant...

ROBERT.

Que vous êtes pris !

LAMORINIÈRE.

Je ne dis pas non, complétement pris.

ROBERT.

Pour le bon motif ?

LAMORINIÈRE, très-fat.

Allons donc !... Pour qui me prends-tu ?

ROBERT.

Tenez, mon oncle, pendant que je suis encore garçon, je dois, par esprit de corps, venir en aide à un confrère. Vous ne connaissez pas Ursule. C'est une charmante et sage coquette qui se moquera de vous. Elle vous tiendra la grappe suspendue sans que vous puissiez jamais y mordre.

LAMORINIÈRE.

Non pas ! J'y mordrai ! Je ne suis pas de ceux dont on s'amuse, et je défie la plus coquette de me tenir longtemps

en échec ! (A demi-voix.) Tu sais que je lui offre souvent des bonbons, qu'elle accepte toujours, privilége des vieux garçons ! (Prenant une bonbonnière sur son bureau.) Je viens de glisser au fond de cette boîte...

ROBERT.

La boîte de Pandore.

LAMORINIÈRE.

Précisément ! Je viens d'y glisser une espérance... un tout petit billet si tendre...

ROBERT.

Y pensez-vous ?

LAMORINIÈRE, à demi-voix.

Silence, c'est Mélanie... (Haut.) Que voulez-vous encore ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; MÉLANIE, entrant par la porte à droite.

MÉLANIE, tenant une carte.

Une visite... un ami.

LAMORINIÈRE.

Pour moi ?

MÉLANIE.

Non, pour M. Robert.

LAMORINIÈRE.

Nous avons du monde à déjeuner, nous s'y sommes pas.

MÉLANIE.

C'est ce que j'ai dit.

LAMORINIÈRE.

(Il va à son bureau.)

Nous allons nous marier.

MÉLANIE.

C'est ce que j'ai dit... « C'est donc vrai! s'est-il écrié avec joie, en s'asseyant; tenez, mademoiselle, portez ma carte à M. Robert. » Et il a ajouté avec émotion : « C'est celle de quelqu'un qui s'intéresse encore plus que lui à son mariage! » J'avais envie de l'inviter à déjeuner.

LAMORINIÈRE.

Par exemple!

ROBERT, froidement et regardant la carte.

Rochat... Benjamin Rochat. Ça n'a l'air de rien, eh bien! ces deux mots signifient sept mille francs.

LAMORINIÈRE et MÉLANIE.

Sept mille francs!

ROBERT.

Pauvre homme! Je crois bien qu'il doit être content; il avait si peu d'espoir d'être payé, sinon après vous, que, quoiqu'il y eût jugement, il me laissait tranquille. Mais aujourd'hui...

LAMORINIÈRE, avec terreur.

Un jugement!

ROBERT.

Oui, mon oncle, et si vous voulez que mon mariage ait lieu... payez... sinon Benjamin Rochat ne sortira pas d'ici qu'il n'ait satisfaction; et comme l'amiral va arriver.

LAMORINIÈRE, effrayé.

Je n'y pensais plus!

ROBERT.

Lui qui a eu tant de peine à dire oui, serait enchanté d'avoir un prétexte pour dire non. Payez donc.

MÉLANIE.

Eh oui! Monsieur, payez.

LAMORINIÈRE.

Je le voudrais, mon cher... mais, sept mille francs comp-

tant... d'un seul trait... tout d'une haleine.. je ne les ai pas !

MÉLANIE, à voix basse.

Il les a... dans la poche à gauche de son habit.

ROBERT, lui frappant sur la poche de son habit.

Allons, mon oncle... si vous consultiez seulement votre cœur... tenez, de ce côté-ci.

LAMORINIÈRE, avec colère.

Mélanie a parlé.

MÉLANIE.

Oui, monsieur.

ROBERT.

Cette brave fille !

MÉLANIE.

Vous vous remboursérez sur la dot... Il n'y a pas de danger.

LAMORINIÈRE.

Tu crois? (A Robert.) Mais tu me promets qu'il n'y en a pas d'autres !... d'autres lettres de change qui puissent te conduire en prison ?

ROBERT, se frottant le front.

Des lettres de change... avec jugement... exécutoire... attendez donc, j'ai si peu de mémoire !... Il se peut qu'il y en ait encore une. . deux !... Cela me tromperait beaucoup. . en tous cas... on verra bien !

LAMORINIÈRE.

Mais non, morbleu! Je ne veux rien voir.

MÉLANIE.

Excepté M. Rochat.

(On entend sonner.)

LAMORINIÈRE.

Voici ces dames, reçois-les... Je vais congédier M. Rochat.

(Il sort par la gauche.)

MÉLANIE.

Et moi, veiller au déjeuner.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, URSULE, entrant par la porte du fond, ROBERT.

ROBERT, allant au-devant des deux dames.

Ah! que je suis heureux de vous voir!

URSULE, vivement.

Vous nous direz cela tout à l'heure. Mon père a eu ce matin une légère atteinte de goutte qui a failli l'empêcher de venir. Allez donc lui donner le bras pour l'aider à monter l'escalier.

ROBERT, à part.

C'est juste! Remplissons mon rôle de prétendu.

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, URSULE.

HÉLÈNE, se laissant tomber sur la causeuse

Ah! le courage me manque!

URSULE.

Allons donc... y penses-tu? Est-ce que Robert ne te plaît pas?

HÉLÈNE.

Je ne dis pas cela... j'étais si en colère que, dans le premier moment, je ne sais pas qui j'aurais épousé; ne fût-ce que pour prouver à M. Raoul... que je n'avais jamais pensé à lui...

URSULE.

Robert n'est-il pas charmant pour toi ?

HÉLÈNE.

Eh ! mon Dieu, oui... par malheur... Il est si aimable, si complaisant qu'il cherche à me faire rire quand j'ai envie de pleurer. Il se doute, j'en suis sûre, que je ne suis pas heureuse ; car l'autre jour encore il me disait avec un regard triste mais plein d'amitié : « Ma future, j'ai idée que vous aimeriez mieux être ma sœur. »

URSULE.

Il a dit cela !

HÉLÈNE.

Et le plus étonnant, c'est qu'il a dit juste. Oh ! oui, j'aimerais à l'avoir pour frère ; je lui confierais toutes mes peines ! car, plus le moment approche, et plus j'hésite... et plus je pense... à l'autre.

URSULE.

Il ne faut pas.

HÉLÈNE.

Je le sens bien ! Heureusement, il est loin... car s'il était là... si je le voyais... tout mon courage m'abandonnerait.

URSULE.

Allons, allons, quel enfantillage ! Voici ces messieurs.

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, URSULE, L'AMIRAL, entrant par le fond, appuyé sur le bras de ROBERT ; puis LAMORINIÈRE.

L'AMIRAL, brusquement.

Merci, monsieur, merci ! (S'adressant à Ursule.) J'aurais très-bien monté l'escalier sans bras. Je n'ai pas encore besoin, grâce au ciel, d'être remorqué.

URSULE, faisant asseoir l'amiral sur la causeuse.

Voyez, mon père, comme vous êtes difficile à obliger; vous lui en voulez presque du service qu'il vous a rendu.

L'AMIRAL, avec humeur.

Moi!

LAMORINIÈRE, entrant par la gauche, s'adressant à Robert qui s'est approché de lui, et lui remettant un papier.

Je viens de congédier M. Benjamin Rochat.

URSULE, se retournant.

Qu'est-ce donc?

LAMORINIÈRE.

Mon cadeau de noce... (D'un air galant.) que j'offre à mon neveu. Ma belle alliée me permettra-t-elle aussi de lui offrir...

URSULE, souriant.

Votre tribut ordinaire... la boîte de pastilles?

LAMORINIÈRE, avec intention.

Que je vous recommande aujourd'hui spécialement.

URSULE, mettant la boîte dans sa poche, tout en regardant Lamorinière.

Pourquoi donc?

(Pendant ce jeu de scène Robert a conduit à la cheminée Hélène, qui était près du bureau; Mélanie est entrée par la gauche, et a parlé bas à Robert.)

ROBERT.

Mon oncle, M. le notaire nous attend au salon.

LAMORINIÈRE, à l'amiral.

Je n'ai rien à redire à vos intentions, le régime de la communauté est celui qui convient le mieux.

ROBERT.

Permettez... ce n'est pas mon avis!

L'AMIRAL.

Comment?

ROBERT.

J'entendais... je l'avais dit formellement à mon oncle, que mademoiselle fût mariée sous le régime dotal.

LAMORINIÈRE.

Ce n'était pas possible. Il n'entend rien aux affaires... un régime qui ne permet seulement pas au mari de toucher à la dot de sa femme.

ROBERT.

Précisément ! J'ai mes raisons...

LAMORINIÈRE, bas à Robert.

Imbécile !... trois millions.

ROBERT, de même.

Mon oncle Satan... taisez-vous ! Trois millions dans mes mains... ça brûle... ça brûle... (Haut.) Non ! Pas de communauté ! et si monsieur l'amiral est de mon avis...

L'AMIRAL.

Parfaitement.

LAMORINIÈRE.

Mais alors... c'est un contrat à refaire.

ROBERT.

M. le notaire voudra bien le rédiger à nouveau.

URSULE, s'asseyant à droite.

Sera-ce bien long ?

LAMORINIÈRE.

On ne vous appellera, mademoiselle, que pour la lecture.

(Robert offre la main à Hélène, et passe avec elle dans le salon à gauche, avec l'amiral. Lamorinière s'apprête à les suivre. Mélanie entre rapidement par le fond et le retient.)

SCÈNE VIII.

LAMORINIÈRE, prêt à entrer dans le salon à gauche, MÉLANIE, le retenant ; URSULE, assise sur la causeuse à droite.

MÉLANIE, à demi-voix.

Monsieur... monsieur !

LAMORINIÈRE, avec humeur.

Qu'est-ce ? Un accident au repas ?

URSULE.

Faites, monsieur, ne vous gênez pas !

MÉLANIE, à Lamorinière qui est descendu avec elle au bord du théâtre, à voix basse et rapidement.

Une autre lettre de change de dix-huit...

LAMORINIÈRE, de même et se récriant.

Dix-huit mille francs et sept que je viens de donner, font vingt-cinq !

MÉLANIE.

Qu'il faut payer à l'instant !

LAMORINIÈRE, à part.

Non pas ! Je ne me soucie point de faire des avances aussi considérables... surtout avec la nouvelle rédaction qu'il exige... ce régime dotal qui ne me va pas ! (A Mélanie à demi-voix.) Dis à ce monsieur que demain il réglera cette affaire-là avec mon neveu lui-même !

MÉLANIE.

Prenez garde... il a un air méchant, et je craindrais de lui quelques mauvais traits.

LAMORINIÈRE.

Le contrat signé, peu m'importe !

MÉLANIE.

Et puis, voilà encore le grand monsieur de ce matin, en habit noir et en cravate blanche, il voulait vous parler.

LAMORINIÈRE, vivement et comme voulant sortir.

Il est là?...

MÉLANIE.

Vous étiez en affaire, il a laissé sa carte... Bellaguet, administrateur.

LAMORINIÈRE, la prenant.

C'est bien.

MÉLANIE, à part, sortant par la droite.

Je saurai ce que c'est.

SCÈNE IX.

LAMORINIÈRE, URSULE, toujours sur le canapé, à droite
ROBERT, sortant du salon à gauche.

ROBERT.

Mon oncle, mon oncle, venez donc... on vous attend pour vous soumettre la nouvelle rédaction.

LAMORINIÈRE, entrant dans le salon.

J'y vais!

URSULE, qui, pendant la fin de la scène précédente, a tiré de sa poche une lettre, qu'elle a regardée d'un air attentif.

Robert! Un service!

ROBERT, qui allait rentrer au salon, accourt auprès d'elle.

Deux, plutôt.

URSULE.

Vous, l'ami de Raoul, connaissez-vous son adresse, à Londres?

ROBERT.

Sans doute! Pourquoi?

URSULE.

C'est que la jeune marquise de Villiers, mon amie intime...

ROBERT.

Celle que vous avez mariée?

URSULE.

Oui, la nièce du ministre, voudrait faire parvenir le plus tôt possible cette lettre à Raoul.

ROBERT, la prenant.

Donnez! Ce ne sera pas long; dès aujourd'hui, je l'espère...

URSULE, effrayée.

Que voulez-vous dire?

ROBERT.

Croyez-vous donc que je me marie sans mon meilleur ami?

URSULE, inquiète.

Il va venir!

ROBERT.

Paris n'est pas si loin de Londres, je lui ai écrit ces deux lignes seulement : « Je t'attends pour signer à mon contrat de mariage. » Soyez tranquille, aujourd'hui, peut-être, il aura sa lettre.

(Il entre dans le salon, à gauche.)

SCÈNE X.

URSULE, puis RAOUL.

URSULE.

Et moi, j'espère, il arrivera trop tard!

MÉLANIE, entrant par le fond.

M. Raoul de Mornas!

(Elle sort dès que Raoul est entré.)

URSULE, poussant un cri de frayeur.

Lui! (Elle se remet tout à coup, prend un air riant et court au-devant de Raoul, qui paraît en ce moment.) Ah! vous, monsieur, vous! quel bonheur! On vous attendait, mais en désespérant presque.

RAOUL, avec émotion.

Ce n'est qu'hier, le croiriez-vous? que j'ai reçu la lettre de Robert... il est si étourdi!

URSULE.

Oui... l'amour... la joie lui tournent la tête.

RAOUL, de même.

Au point qu'il m'écrit à la hâte quelques mots à peine lisibles : « Je t'attends pour mon contrat, » sans me donner aucun détail, sans me nommer même la personne...

URSULE.

En vérité?... Mademoiselle Hélène de Mailly!

RAOUL, hors de lui.

Vous en êtes sûre? vous ne vous trompez pas?

URSULE, montrant le salon à gauche.

Ils sont là!... On lit le contrat.

RAOUL, laissant échapper un cri de douleur.

Ah!

URSULE, allant à lui.

Raoul, qu'avez-vous? D'où vient ce trouble?

RAOUL, cherchant à se remettre.

Pardon!. . si devant vous, si devant une amie, j'ai été faible à ce point... Ne me trahissez pas!

URSULE, jouant l'étonnement.

Ah! qu'est-ce que j'apprends? Celle dont vous me parliez, il y a un mois, celle que vous aimiez... c'était elle?

RAOUL.

Oui!

URSULE, d'un ton de reproche.

Et vous ne me l'avez pas dit! Vous avez eu des secrets pour moi! Ah! c'est mal, Raoul, c'est mal! Car je pouvais vous servir, je le peux encore! Oui, il est encore temps... je peux tout dire à Hélène, à mon père, qui est son tuteur... et retarder... empêcher ce mariage.

RAOUL.

Nous opposer au bonheur d'un ami! Une pareille idée ne serait digne ni de vous, ni de moi! (Avec dépit.) Et puis, si elle l'épouse... c'est qu'elle l'a choisi, c'est qu'elle l'aime... et de quel droit irais-je alors...

URSULE.

Ah! Vous avez raison.

RAOUL.

Je me tairai! Nul autre que vous ne connaîtra ce rêve qui n'a duré qu'un instant et qui se dissipe pour toujours. Mon honneur vous en est le plus sûr garant; la femme d'un ami n'est plus rien pour moi!

URSULE.

Bien, Raoul!

RAOUL, tombant accablé sur la causeuse.

Et maintenant, conseillez-moi! Que dois-je faire? Partir ou rester?

URSULE, après un instant de réflexion.

Partir vaut mieux! non que je doute de votre parole ou de votre courage; mais l'absence rend la lutte moins pénible, la victoire plus prompte, et bientôt vous oublierez... Tout s'oublie... (Avec une émotion croissante.) Vous le savez bien!

RAOUL.

Ursule!

URSULE.

Les soucis de la fortune ou de l'ambition vous viennent en aide à vous autres hommes; tout vous console... jusqu'au bonheur même de pouvoir parler de vos souffrances. Chez nous, on souffre aussi... mais sans se plaindre... le sourire sur les lèvres! (Souriant.) Moi, par exemple, je peux vous le dire maintenant, nous sommes d'anciens amis. (Avec bonhomie.) Et puis, je suis forte, je suis brave... vous en aimez une autre! (Feignant la gaieté.) Eh bien! ce n'est pas sans peine

que je suis parvenue à chasser certains souvenirs... (Souriant.) si toutefois, je ne me vante pas encore!

RAOUL, vivement.

Que dites-vous?

URSULE, de même.

Il ne s'agit pas de moi; on s'habitue à vivre dans l'ombre et le silence; on s'habitue à souffrir... ou plutôt on se console, croyez-moi, en pensant à ses amis, en faisant pour eux les rêves qu'il n'est plus permis de faire pour soi. C'est encore être heureux que de s'occuper de leur bonheur et de leur avenir. Voyons, quels sont vos projets?

RAOUL, se levant.

Je ne sais... je sens autour de moi comme une solitude immense... comme un froid glacial et mortel. Je cherche en vain un regard ou une main amie... il me semble que personne ne s'intéresse plus à moi, que personne ne m'aime plus au monde!

URSULE, lui tendant la main.

Ingrat!

RAOUL, la saisissant.

Ah! il y a des moments, dans le malheur, où le cœur vole tout entier vers le cœur qui lui apporte espoir et consolation! Soyez bénie, vous qui me rendez la force et le courage, car je désespérais de moi!

URSULE, d'un ton de reproche caressant.

Allons donc!... Allons, ne vous laissez pas abattre ainsi. A un homme tel que vous, Raoul, le découragement n'est pas permis. Songez à ce que vous devez au monde et à vous-même! C'est quand déjà les premiers obstacles sont franchis, c'est quand le chemin s'offre à vous brillant et facile que vous vous arrêtez, que vous reculez? C'est devant vous qu'il faut lever les yeux, c'est au premier rang qu'il faut arriver. La place d'ingénieur en chef est vacante, vous l'obtiendrez.

RAOUL.

Moi, jeune homme !... Il faut pour cela de longues années.

URSULE.

Il faut pour cela du mérite... vous l'obtiendrez ! Il faut que celle qui vous a délaissé vous regrette, et que celle qui vous aimera soit fière de vous. Allons, courage !... Je ne suis qu'une femme, moi, mais il me semble que je sacrifierais tout pour voir au premier rang celui que j'aimerais; et ce qu'une femme aurait le courage de faire pour son ami, vous hésiteriez à le tenter pour vous, pour votre propre gloire ?... Non, vous êtes décidé... plus de faiblesse, plus d'amour, vous n'écouterez désormais qu'une seule voix... celle de l'honneur !

RAOUL.

La vôtre ! Ah ! mon amie, ma seule amie ! Vous me sauvez de moi-même ! Et plus je vous regarde, moins je conçois par quel aveuglement j'avais pu méconnaître un cœur si noble, si élevé, si dévoué ! Mais un jour, je l'espère, il me sera permis de m'acquitter et de prouver ma reconnaissance...

URSULE, vivement.

Je n'en veux qu'une preuve.

RAOUL.

Laquelle ?

URSULE.

C'est que vous ne m'en parliez jamais.

RAOUL.

C'est impossible !

URSULE, avec émotion.

Et moi je vous en supplie... sinon pour vous... du moins pour moi.

RAOUL.

Que dites-vous ?

SCÈNE XI.

ROBERT, URSULE, RAOUL, puis MÉLANIE.

ROBERT, sortant du salon à gauche.

Mademoiselle, on n'attend plus que vous pour la lecture. (Apercevant Raoul.) Ah ! Tu arrives à temps...

(Ursule a gagné la cheminée.)

RAOUL, avec émotion.

Me voici.

(Il fait un pas pour entrer au salon.)

ROBERT, le retenant.

Un instant ! J'ai d'abord à te remettre un papier dont j'ignore le contenu.

RAOUL.

Et qui te l'a remis ?

ROBERT.

Mademoiselle Ursule, qui voulait te le faire parvenir.

RAOUL, regardant Ursule.

A moi ?

ROBERT.

Et qui venait de le recevoir elle-même du marquis et de la marquise de Villiers, tous deux parents du ministre... (A Mélanie, qui vient d'entrer mystérieusement et qui s'est approchée de lui.) Qu'est-ce que tu me veux ?

MÉLANIE, à demi-voix.

Une personne demande à vous parler.

ROBERT.

A moi ?

MÉLANIE.

A vous seul... Elle est en bas dans sa voiture, et je ne sais

pas si c'est un homme ou une femme... je n'ai vu que son domestique.

ROBERT.

Silence !

(Il l'interroge à voix basse, à gauche. Ursule est au milieu du théâtre. Raoul, à droite, parcourt avec émotion la lettre qu'il vient d'ouvrir.)

RAOUL.

Oui, la signature du ministre. (Lisant.) O ciel ! Une place pareille que l'on m'accorde, à moi qui n'ai rien demandé ! (Regardant Ursule.) Ah ! je devine ! C'est vous, c'est votre amitié qui a fait agir pour moi le marquis et sa femme.

URSULE, allant à lui, et comme ayant peur qu'il ne soit entendu de Robert.

Non, non, silence, monsieur ! Au nom du ciel, silence !

RAOUL.

Avec tous, mais non pas avec vous, ma seule, ma généreuse amie, à qui je consacre désormais ma vie entière.

URSULE.

Que dites-vous ?

RAOUL.

A vous mon avenir, quel qu'il soit... je le jure sur l'honneur !

URSULE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous ! Vous voulez donc que je meure de joie ?

ROBERT, qui, pendant ce temps-là, a continué à causer avec Mélanie.

Et pas d'autres renseignements ?

MÉLANIE.

Puisque les stores sont baissés ; mais elle veut à l'instant même vous voir et vous parler pour la dernière fois, dit-elle ; sinon elle fait un éclat...

ROBERT, à part.

C'est Zoé ! Un autre jour, ça me serait bien égal, mais aujourd'hui... (Avec résolution.) J'y vais !

MÉLANIE.

Seul... monsieur ?

ROBERT.

Non.

MÉLANIE.

Je vous accompagne.

ROBERT, impatienté.

Eh ! non, pas toi ; Raoul, viens avec moi.

RAOUL.

Et pourquoi ?

ROBERT.

Viens, te dis-je... j'ai à te parler. (A Ursule.) Veuillez m'excuser si je vous l'enlève... nous revenons. Tâchez que, pendant quelques minutes seulement, on ne s'aperçoive pas de notre absence.

(Robert sort par le fond en emmenant Raoul. Mélanie les suit.)

SCÈNE XII.

URSULE, seule, et d'un air triomphant.

C'est lui... c'est lui-même qui m'a offert sa main ! Il a dit sur l'honneur ! Et Raoul n'y a jamais manqué ! (Avec joie et à demi-voix.) Lui, mon mari, Robert, celui d'Hélène... rien ne peut plus désormais déranger nos plans.

SCÈNE XIII.

URSULE, L'AMIRAL et LAMORINIÈRE, entrant par la gauche.

L'AMIRAL.

Non, monsieur, vous direz ce que vous voudrez, mais je suis honnête homme avant tout... ce ne sera pas.

URSULE.

Eh ! mon Dieu, mon père, qu'y a-t-il ?

L'AMIRAL, tenant à la main un paquet de lettres.

Ce qu'il y a... opposition à son mariage.

URSULE.

Opposition, et par qui ?

L'AMIRAL.

Par l'Opéra ! Toute la danse qui réclame ! Et les preuves à l'appui ! Une masse de lettres et de billets doux que l'on m'adresse à moi... le tuteur ! Liasse n° 1 : les premiers sujets ; liasse n° 2 : les chœurs. (Présentant les lettres à Ursule.) Vois, vois plutôt. (Les lui retirant.) Non, tu ne peux pas voir... (A part.) J'oublie toujours qu'elle n'est pas mariée. (S'adressant à Lamorinière.) Mais je m'en rapporte à l'oncle du futur, qui s'y connaît... Qu'il me réponde, s'il ose...

LAMORINIÈRE, regardant autour de lui.

Qu'il réponde lui-même... qu'il vienne, qu'il se défende... Où est-il? .. où est-il donc ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; MÉLANIE, entrant vivement, puis HÉLÈNE.

MÉLANIE.

Où il est, monsieur ? Enlevé !

L'AMIRAL.

Par une femme ?

MÉLANIE.

Si ce n'était que cela... une grande voiture, des stores baissés...

L'AMIRAL, criant à tue-tête.

Deux femmes ?

MÉLANIE.

Non, monsieur. . trois recors... une ruse... un guet-apens ! (A Lamorinière.) C'est votre faute.

LAMORINIÈRE.

A moi ?

MÉLANIE.

La lettre de dix-huit mille francs... On l'a enveloppé... jeté dans la voiture, fouette, cocher !... et M. Raoul qui était là...

HÉLÈNE, qui vient d'entrer par la gauche, avec émotion.

Raoul... il est ici?

MÉLANIE.

Il venait d'arriver... M. Raoul leur criait en vain : « Arrêtez ! Arrêtez ! »

L'AMIRAL, furieux.

Qu'est-ce que j'apprends là ?

URSULE, s'efforçant de parler.

Mais, mon père...

LAMORINIÈRE et MÉLANIE, de même.

Mais, monsieur. .

L'AMIRAL.

Il suffit !... Plus de mariage ! Le bonheur de cette jeune fille m'est confié.

MÉLANIE, regardant Hélène qui, au nom de Raoul, s'est évanouie sur une chaise, à gauche.

Ah ! elle se trouve mal !

LAMORINIÈRE, à l'amiral.

Je crois bien... elle adorait mon neveu !

URSULE, à l'amiral.

Un pareil éclat, sans me consulter... Qu'avez-vous fait, mon père ?

L'AMIRAL.

Mon devoir ! J'ai retiré ma parole ; leur mariage est rompu !

URSULE, à demi-voix, avec colère.

Et le mien aussi peut-être !

L'AMIRAL, effrayé.

Hein, que dis-tu ?

URSULE.

Silence !

(Mélanie et Lamorinière se sont empressés autour d'Hélène, toujours évanouie sur la chaise, à gauche, pendant que l'amiral, stupéfait, regarde sa fille qui lui fait signe de se taire.)

ACTE TROISIÈME

Chez l'amiral. — Un salon d'un style sévère; porte au fond, portes latérales; table à gauche ; table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, seule, assise près de la table à gauche.

J'ai attendu Raoul hier toute la journée et il n'est pas venu, et il ne m'a rien fait dire. Plus de doute! Il était là quand on a emmené Robert... il aura appris la rupture de son mariage. Libre!... Hélène est libre! Les espérances de Raoul sont revenues, et ses nouvelles promesses ont été promptement oubliées. (Se promenant avec agitation.) Tous de même! Je devais m'y attendre ; mais son manque de foi n'aura pas la récompense qu'il espère. Il n'est pas encore le mari d'Hélène; je ne peux plus lui opposer Robert, il est vrai!... Mais M. de Vallombreuse, que j'avais éloigné pour lui, a déjà été prévenu et rappelé par moi!... Il s'est présenté hier chez mon père, qui consent... Ah! nous verrons! Pour me venger de Raoul, je ne sais pas ce dont je ne serais pas capable! D'abord, je me marierai! Oh oui... à tout prix, j'y suis décidée... Qui vient là? (Avec joie.) Est-ce Raoul?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Lamorinière.

URSULE, à part.

Qui vient plaider encore pour son neveu, quel ennui!

SCÈNE II.

LAMORINIÈRE, URSULE.

URSULE, allant au-devant de lui d'un air gracieux.

Eh bien! mon pauvre monsieur de Lamorinière! (Elle le fait asseoir à droite et s'assied près de lui.) Eh bien! malgré nos efforts, nous sommes donc battus, complétement battus?

LAMORINIÈRE.

Tout n'est pas encore désespéré; et, si vous restez fidèle à notre alliance...

URSULE.

Pouvez-vous en douter?

LAMORINIÈRE.

Aussi... je viens vous consulter. Que pourrions-nous faire pour calmer l'amiral? Si je payais cette malheureuse lettre de change de dix-huit mille francs?... Qu'en pensez-vous? Cela me coûterait... mais enfin... si mon neveu me les rendait...

URSULE, réfléchissant.

Payer... dix-huit mille francs...

LAMORINIÈRE.

Ce n'est pas votre avis?

URSULE.

Non, c'est inutile.

LAMORINIÈRE.

Très-bon avis, dont je vous remercie.

URSULE, à demi-voix.

Et puis il vaut peut-être mieux que Robert n'ait pas sa liberté.

LAMORINIÈRE.

Vous croyez?

URSULE.

Libre... il nous nuirait... nous entraverait par ses imprudences... (Rêvant.) Il faut, pour le servir malgré lui...

LAMORINIÈRE.

Le laisser en prison?... Que vous êtes bonne! Et puis, quel tact, quel coup d'œil! C'est qu'on parlait d'un concurrent redoutable... qu'autrefois vous aviez éloigné... M. de Vallombreuse; on disait qu'il n'avait pas perdu de temps, que dès hier il s'était remis sur les rangs... Ce n'est donc pas vrai?

URSULE.

Si! Mon père l'a reçu. Impossible de ne pas le recevoir; mais soyez tranquille, je suis là...

LAMORINIÈRE.

Le malheur ne vous éloigne donc pas de vos amis?

URSULE.

Il m'en rapprocherait plutôt; et croyez bien, monsieur... que depuis avant-hier...

LAMORINIÈRE.

Depuis avant-hier?...

URSULE.

Mes sentiments d'estime et d'amitié n'ont diminué en rien... au contraire.

LAMORINIÈRE.

Ah! comment ne pas vous aimer! (A part.) Ma foi, elle a 'air bien disposée... du courage! (Haut.) Vous daignez donc me pardonner mon présent indiscret... d'avant-hier?

URSULE.

Lequel?

LAMORINIÈRE.

Cette boîte de pastilles que sans doute vous avez ouverte.

URSULE.

Oui; mais je ne me rappelle plus (Regardant autour d'elle.) où

je l'ai laissée, ce matin... Ah ! sur la cheminée ou sur le bureau de mon père.

LAMORINIÈRE, à part.

Ah, mon Dieu ! (Haut.) De sorte que vous n'avez pas lu ma lettre ?

URSULE, étonnée et souriant.

Une lettre ? Vous m'avez écrit... vous, monsieur de Lamorinière... qui me voyez tous les jours ?

LAMORINIÈRE, mystérieusement.

Il est des choses qu'on n'oserait peut-être pas dire... et que l'on a moins de peine à exprimer par écrit...

URSULE, étonnée.

Qu'entends-je !

LAMORINIÈRE.

Tels sentiments par exemple... que l'on craindrait de voir repousser...

URSULE.

Pourquoi donc ?

LAMORINIÈRE, continuant, avec chaleur.

Non pas qu'ils ne soient plus sincères et aussi brûlants qu'au printemps de la vie ; mais à mon âge... on a raison de se défier de soi-même... et de trembler.

URSULE, gaiement.

Quoi !... vous, monsieur, vous m'aimez !

LAMORINIÈRE, avec chaleur.

Si je vous aime ! Ah ! je suis bien malheureux. . si jamais vous ne vous en êtes aperçue...

URSULE, réprimant un sentiment de joie.

Monsieur, ce n'est pas à moi... c'est à mon père qu'il faut adresser une pareille demande...

LAMORINIÈRE, à part.

A son père ! Diable ! ce n'est pas cela...

URSULE.

Quant à moi, je suis trop raisonnable pour qu'une différence d'âge, qui, après tout, n'est pas si considérable, me ferme les yeux sur des qualités justement appréciées de tous!

LAMORINIÈRE, avec embarras.

Mademoiselle... (A part.) Mais elle se trompe, mais nous n'y sommes plus...

URSULE, baissant les yeux.

Ce qu'il m'est seulement permis de vous dire, monsieur, c'est la confiance qui m'est inspirée, moins par l'âge dont vous parlez, que par votre réputation de loyauté et de probité...

LAMORINIÈRE.

Mademoiselle...

URSULE.

De délicatesse...

LAMORINIÈRE.

Mademoiselle...

URSULE.

Et d'honneur surtout!

LAMORINIÈRE, à part.

Nous voilà à cent lieues de la question! Impossible d'y revenir maintenant... (Haut.) Permettez... mademoiselle, permettez...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Quelqu'un fait demander monsieur de Lamorinière.

LAMORINIÈRE, avec impatience.

Pas dans ce moment... (A Ursule.) Car je tiens à vous dire, mademoiselle...

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Robert.

URSULE et LAMORINIÈRE, stupéfaits.

Robert!

URSULE.

Il est donc libre, et vous ne me le dites pas! Vous vouliez me le cacher...

LAMORINIÈRE.

Libre... Je l'ignorais, et j'ignore encore comment cela s'est fait.

URSULE.

Et moi, je le devine! C'est vous, monsieur, c'est vous!...

LAMORINIÈRE.

Non.

URSULE.

Qui avez payé cette dette... dix-huit mille francs!

LAMORINIÈRE.

Non! le diable m'emporte!

URSULE.

Vous ne voulez pas en convenir! N'importe, monsieur, c'est bien, c'est beau!... C'est un nouveau trait de délicatesse qui plaiderait en votre faveur, si c'était à moi de décider... mais, comme je vous l'ai dit... c'est à mon père seul qu'il appartient de prononcer... et puis, avant tout... votre neveu qui vous attend...

LAMORINIÈRE.

J'y vais! Qu'a-t-il à me dire? (A part.) En attendant, j'ai fait là une fausse manœuvre. (Faisant un pas vers Ursule.) Et je voudrais à tout prix.

URSULE, avec dignité et lui faisant une révérence.

Je ne vous retiens plus, monsieur.

(Lamorinière sort par la porte du fond.)

SCÈNE III.

URSULE, seule, avec un élan de triomphe.

Enfin! Je suis mariée... je suis vengée! je ne regrette rien! Il a cinquante ans, je crois... ou cinquante-deux, ou cinquante-quatre... je ne sais pas au juste... mais il a un nom!... une fortune! Ce seront quelques années d'esclavage encore; mais, après lui, veuve, jeune, riche, immensément riche... quelle position!... celle que j'avais rêvée... Ah! que je vais les humilier à mon tour! Que de flatteries et de faussetés ils m'ont coûtées, que je vais leur faire payer.

SCÈNE IV.

URSULE, L'AMIRAL, entrant par la porte à gauche, le chapeau sur la tête, l'habit boutonné, la canne à la main.

URSULE, allant à lui avec joie.

Ah! mon père, si vous saviez!... Apprenez...

L'AMIRAL, se promenant avec agitation.

Je n'ai pas le temps... (Il sonne. Un domestique paraît.) Une voiture, à l'instant!

URSULE.

Comment! vous sortez?

L'AMIRAL, brusquement.

Oui.

URSULE.

Vous êtes déjà sorti ce matin pour aller chez votre banquier.

L'AMIRAL.

Oui.

URSULE.

Pour quelle nouvelle affaire ?

L'AMIRAL.

Cela me regarde seul.

URSULE.

Quand reviendrez-vous ?

L'AMIRAL.

Je ne sais.

URSULE, le voyant se promener en long et en large en toussant.

Je ne vous ai jamais vu ainsi... une fureur concentrée... et votre asthme qui semble redoubler ! Je ne vous demande qu'un instant... pour une chose de la plus haute importance... M. de Lamorinière sort d'ici...

L'AMIRAL, avec fureur et voulant s'élancer.

Lamorinière !... lui !

URSULE, le retenant.

Qu'avez-vous donc ?

L'AMIRAL, se contenant.

Rien ! Continue... Que t'a-t-il dit ?

URSULE, avec joie.

Il me demande en mariage.

L'AMIRAL, cherchant à modérer sa colère.

Ah ! Tu appelles cela une demande en mariage

URSULE.

Qu'est-ce donc ?

L'AMIRAL.

Tout à l'heure... chez moi, dans un accès de toux et de colère, j'ai renversé sur mon bureau une boîte, au fond de laquelle se trouvait ce billet... Tiens, vois toi-même... (Pendant qu'Ursule parcourt le billet.) Oser écrire une pareille lettre à ma fille ! Je le tuerai... Je vais chez lui, chez mes témoins, et ce soir ou demain...

URSULE, poussant un cri et tombant assise près de la table, à droite.

Ah ! Quelle humiliation ! Là où je croyais un hommage. . il n'y avait qu'une insulte ! Où allez-vous, mon père ?

L'AMIRAL, froidement.

Chez le ministre, qui m'a fait demander. Quant à de pareils outrages, il faut les mépriser.

URSULE, vivement.

Oui, oui, et surtout ne pas leur donner de retentissement.

L'AMIRAL.

Tu as raison.

LE DOMESTIQUE, paraissant.

La voiture est en bas.

L'AMIRAL.

C'est bien... (Il fait un pas pour sortir et revient.) Tu recevras en mon absence... (Cherchant.) Qui donc ?... Ah ! Hélène d'abord, que je fais sortir du couvent pour lui parler de la demande de M. de Vallombreuse, que nous protégeons maintenant... (Il fait quelques pas et revient encore.) Ah !... et puis Raoul, à deux heures.

URSULE, surprise, et avec joie.

Il va venir ?

L'AMIRAL.

Je l'ai rencontré ce matin chez mon banquier, où il venait chercher de l'argent.

URSULE.

Lui !

L'AMIRAL.

« Monsieur, s'est-il écrié en me voyant... des courses... des démarches pour la délivrance d'un ami ont absorbé hier toute ma journée ; mais aujourd'hui, grâce au ciel ! Robert va être libre... moi aussi... et si vous voulez me permettre de vous rendre ma visite à vous et à mademoi-

selle Ursule... » De grand cœur, me suis-je écrié ; à deux heures, je vous attendrai...

URSULE.

Et vous sortez?

L'AMIRAL, furieux.

Je ne puis donc pas sortir quand il me plaît?

URSULE.

Mais, mon père...

L'AMIRAL.

Ne m'irrite pas davantage ! Il faut que je sorte... Reçois-le... et adieu, adieu, ma fille !

Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE V.

URSULE, seule, avec joie.

Il va venir!... Et j'ai pu douter de lui ! Ah ! Hélène !

SCÈNE VI.

URSULE, HÉLÈNE, entrant par la gauche.

URSULE, allant à elle.

Te voilà, chère enfant... Mon père t'a écrit ses intentions?

HÉLÈNE.

Et les tiennes... au sujet de M. de Vallombreuse, dont tu me fais l'éloge et dont tu me presses d'accueillir les prétentions !... Je te remercie de ton amitié, si constante et si bonne, qui ne cesse point de s'occuper de moi.

URSULE.

C'est tout simple... Il faut te distraire de ces derniers ennuis.

HÉLÈNE.

Ce serait m'en créer de nouveaux. Je viens te supplier, toi, ma bonne Ursule, toi et mon tuteur, de ne songer pour moi à aucun parti... je ne veux plus me marier.

URSULE.

Allons donc !

HÉLÈNE.

J'y suis résolue... fermement résolue... Je resterai fille, comme toi.

URSULE, piquée.

Comme moi !

HÉLÈNE.

Nous ne nous marierons jamais !

URSULE, embarrassée.

Parle pour toi... Moi, je n'y renonce pas, bien loin de là ; car... je ne sais comment te l'avouer... je crois que je vais bientôt me marier.

HÉLÈNE, vivement.

En vérité ! Ah ! si c'est avec quelqu'un que tu aimes, je suis heureuse de ton bonheur ! Crains-tu de me l'avouer ?

URSULE.

Ah ! C'est que, par une circonstance, par un hasard que je ne soupçonnais pas... et que nous ne pouvions prévoir, il se trouve que ce mariage ne peut avoir lieu, telle est du moins ma volonté, sans ton consentement.

HÉLÈNE.

Que me dis-tu là ?

URSULE.

Te souviens-tu qu'il y a un mois... M. Raoul de Mornas m'avait avoué... qu'il aimait quelqu'un ?

HÉLÈNE, vivement.

Je le sais... une Anglaise !

URSULE.

Non !... Cette personne... qu'alors il ne voulut point nommer...

HÉLÈNE.

Eh bien ?

URSULE.

Juge de mon étonnement... lorsque avant-hier il m'a déclaré que cette personne... c'était moi !

HÉLÈNE.

Toi?

URSULE.

Moi ! Tu penses qu'en ce moment... c'était le jour de la lecture de ton contrat avec Robert, je ne pouvais te parler ni de cet aveu... ni de ma surprise, d'autres événements nous préoccupaient ! Mais aujourd'hui, que Raoul annonce l'intention de venir demander ma main à moi... et à mon père, tu comprends qu'avant de permettre une telle démarche... je devais te prévenir... toi, ma meilleure amie... (Avec dignité.) Hélène, si ce mariage t'offense ou te blesse, je le refuserai.

HÉLÈNE.

Y penses-tu !

URSULE.

Si tu aimes encore Raoul...

HÉLÈNE, vivement.

Moi, du tout... je ne l'aime plus... j'y avais déjà renoncé, tu le sais, j'y renonce pour toujours et avec joie pour toi, mon amie, si noble, si loyale, si dévouée !... Et, s'il est vrai que Raoul doive aujourd'hui venir te demander en mariage...

UN DOMESTIQUE, sortant du salon, à droite.

M. Raoul de Mornas attend mademoiselle au salon.

URSULE.

Tu vois!

HÉLÈNE.

Va, mon amie, va le recevoir.

URSULE, l'embrassant.

Chère petite!.. Ah! tu peux compter toujours sur mon affection... (En s'en allant.) C'est toi qui le veux...

HÉLÈNE, très-émue.

Oui!...

(Ursule sort par la porte, à droite; Hélène va s'asseoir près de la table, à gauche, cache sa tête dans ses mains et éclate en sanglots.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, à gauche, près de la table; ROBERT, entrant par la porte du fond.

ROBERT, entrant et apercevant Hélène.

Que vois-je? Hélène en pleurs!

HÉLÈNE, levant la tête.

Monsieur Robert!

ROBERT, s'asseyant près d'elle.

Ne pleurez pas! Vous ne m'épousez plus. Non, je me rends justice, je ne suis pas digne de vous... L'amiral me rendrait sa parole que je ne l'accepterais pas... Ainsi donc, rassurez-vous et n'ayez plus de chagrin.

HÉLÈNE.

Ah! Ce n'est pas cela!

ROBERT.

Un malheur plus grand? Il faut le chasser... je m'en charge.

HÉLÈNE.

Ce serait peine perdue!

ROBERT.

Essayons toujours. Je vous porte un si vif intérêt, j'ai conçu pour vous tant d'affection et d'estime... dans le peu de temps que vous avez été ma femme... je veux dire ma fiancée... Ah ! vous souriez déjà... vous voyez bien que je saurai vous consoler.

HÉLÈNE.

Monsieur Robert !

ROBERT.

Permettez-le-moi. Je donnerais tout au monde pour vous voir heureuse.

HÉLÈNE.

Et moi pour avoir en vous un frère et un ami.

ROBERT, se levant.

C'est dit, j'accepte. Et maintenant que je suis désintéressé dans la question... moi, votre frère, votre tuteur, je me permettrai de vous défendre et de vous conseiller. Connaissez-vous d'abord M. de Vallombreuse, qu'on veut vous donner pour mari ?

HÉLÈNE.

Un charmant jeune homme, dit-on.

ROBERT.

Ce n'est pas un jeune homme, il n'a jamais été jeune.

HÉLÈNE.

Il a vingt-cinq ans.

ROBERT.

Son cœur en a cinquante ! C'est un spéculateur pour qui vous êtes une spéculation, une prime.

HÉLÈNE.

Je vous remercie. C'est Ursule qui me pressait de l'accepter.

ROBERT.

Ursule, mon alliée !... Qui ce matin encore promettait

d'éloigner ce rival! Il est vrai qu'elle conseillait aussi à mon oncle de me laisser en prison... pour mon bien!

HÉLÈNE.

Elle!

ROBERT.

Oui. Mon oncle vient de me le dire à l'instant. Après cela, c'est peut-être ainsi qu'elle entend l'alliance entre nous, la Sainte-Alliance. Tenez, ma sœur et ma pupille, notre amie Ursule, pour qui j'ai combattu jusqu'ici, m'inspire depuis ce matin une secrète défiance.

HÉLÈNE.

Taisez-vous... l'amie la plus sincère, la plus généreuse... Elle vient à l'instant même de m'en donner une preuve.

ROBERT.

Laquelle?

HÉLÈNE.

Je ne peux pas vous la dire.

ROBERT.

Tant pis. J'estime peu les preuves qu'on ne peut faire connaître au grand jour; car enfin je vous ai trouvée ici en larmes.

HÉLÈNE.

Pour un chagrin... qui n'existe plus... qui ne peut plus se renouveler. J'ai déclaré que je refusais d'avance tous les prétendants.

ROBERT.

Ce n'est pas raisonnable! Parce que vous êtes mal tombée d'abord, il ne faut pas vous décourager.

HÉLÈNE.

Je veux rester fille... toujours fille!

ROBERT.

C'est Ursule qui vous a conseillé cela?

HÉLÈNE.

Non.

ROBERT, la faisant asseoir à droite.

Qu'importe! Je m'y oppose. Vous êtes trop bonne, trop loyale, trop franche pour vivre seule dans le monde, vous y joueriez un rôle de dupe. Vous avez besoin d'un guide sûr, d'un protecteur. Je sais bien que je suis là, mais cela ne suffit pas. Écoutez-moi : il n'y a au monde que deux amis que j'aime, mais de cette amitié qui donne le droit de dire : où faut-il se faire tuer pour eux?... j'y cours. Ces deux personnes-là, c'est vous et mon ami Raoul.

HÉLÈNE.

O ciel!

ROBERT, s'asseyant près d'elle.

Connaissez-vous mon ami Raoul? (Se frappant la tête.) Eh! oui, il me l'a dit ; vous l'avez rencontré dans votre traversée. C'est égal, vous ne le connaissez pas comme moi. Il a pour lui le talent, l'instruction, l'ordre, la bonne conduite. . toutes les qualités que je n'ai pas. Enfin, la perfection même. C'est un cœur d'or ; c'est lui qui, possédant à peine une dizaine de mille francs d'économies, les a sacrifiés hier pour me tirer de prison ; c'est lui qui, voyant que cette somme ne suffisait pas, s'est engagé...

HÉLÈNE.

Lui!

ROBERT.

Parbleu! il n'est pas comme moi... sa signature vaut de l'or chez tous les banquiers du monde.

HÉLÈNE, avec émotion.

Ah! c'est bien!... (Vivement.) Non, c'est mal... c'était à moi, votre sœur... et votre pupille.

ROBERT, se levant.

A payer les dettes du tuteur? Bravo! Heureusement le tuteur a le droit de refuser sa pupille et de la bénir. Je

refuse et vous bénis, et je reviens à mon ami Raoul. J'ai une idée, une idée sage et raisonnable; ça vous étonne? C'est égal, j'ai une idée... que je me suis mis en tête d'exécuter, c'est d'unir ensemble les deux personnes que j'aime le plus au monde.

HÉLÈNE, se levant, poussant un cri.

Ah!

ROBERT.

Vous vous récriez? je le comprends... parce que vous le connaissez à peine et que vous ne rêvez, comme toutes les jeunes filles, qu'un mariage d'inclination. Mais cela viendra; vous l'aimerez, vous l'adorerez.

HÉLÈNE.

Monsieur...

ROBERT.

Si vous saviez combien son cœur renferme de nobles sentiments et combien il est susceptible d'aimer!

HÉLÈNE.

Monsieur, de grâce...

ROBERT.

Si vous saviez comme il entourera sa femme de soins et de tendresse!

HÉLÈNE, avec douleur.

Assez!

ROBERT.

Si vous saviez combien, à tous les instants de sa vie, elle bénira son sort!

HÉLÈNE, de même et à part.

Ah! c'en est trop!... Mon cœur se brise. (Haut.) Assez, monsieur... Si vous avez pour moi quelque amitié, je vous prie de ne pas parler de moi à M. Raoul... et de ne jamais donner suite à un pareil projet.

(Elle le salue et rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

ROBERT, seul.

N'y pas donner suite ? Si, parbleu !... je ne renonce pas ainsi à mes bonnes idées quand j'en ai... Elles sont si rares!... J'en viendrai à bout à mon honneur ; et, quoi qu'ils fassent ou qu'ils disent, je les marierai... malgré eux.

SCÈNE IX.

ROBERT, RAOUL, sortant du salon à droite.

ROBERT, lui sautant au cou.

Ah ! Raoul, je te vois enfin !

RAOUL, se dégageant de ses embrassements.

Y penses-tu ?

ROBERT.

En descendant la rue de Clichy j'ai couru chez toi, tu venais de sortir. On m'a dit que tu étais dans les honneurs... que tu dînais aujourd'hui chez ton ministre !

RAOUL.

C'est vrai.

ROBERT.

Mais qu'auparavant tu devais passer chez l'amiral. Je n'ai pas perdu de temps pour te saisir au passage, pour t'embrasser, pour te gronder... Quelle conduite ! Toi, un homme sage et raisonnable, donner non-seulement ton argent pour un mauvais sujet, mais encore t'engager pour lui !

RAOUL.

Je l'ai fait exprès. Tu ne me laisseras jamais entrer... là... d'où je t'ai fait sortir.

ROBERT.

Plutôt mourir... (Se reprenant.) Plutôt travailler.

RAOUL.

Tu travailleras donc ?

ROBERT.

Jour et nuit.

RAOUL.

J'ai donc fait une excellente affaire. En fait de travail, il est toujours temps de commencer.

ROBERT.

Pour moi, surtout... Je ne suis pas fatigué.

RAOUL.

Eh bien ! Dès demain nous te chercherons une position, nous nous occuperons de ta fortune.

ROBERT.

Quand tu voudras. En attendant, je me suis occupé de ton bonheur.

RAOUL.

Que dis-tu ?

ROBERT.

J'ai juré de m'acquitter... je commence ! Je ne me marie plus, tu le sais... c'est justice... je ne méritais pas un pareil trésor. Eh bien ! mon ami, je veux te le donner.

RAOUL.

A moi ?

ROBERT.

Si je connaissais une jeune fille plus charmante, plus adorable, je te la proposerais.

RAOUL.

Tu plaisantes... je le suppose.

ROBERT.

Non, morbleu ! Jamais mariage n'a été plus raisonnable;

il ne te manque rien que de la richesse... Hélène n'en veut pas... elle n'en a pas besoin. Je sais que tu vas m'objecter... cet amour romanesque, cette grande dame dont nous causions, il y a un mois, à Plombières ; chimère que tout cela... Il faut penser avant tout au réel. Je ne parle pas de la fortune, c'est un détail ! Mais une bonne et gentille compagne, mais un caractère charmant, ça dure toujours. Ah çà ! Où en sommes-nous ! C'est moi maintenant qui parle raison à tout le monde !

RAOUL.

Jamais, au contraire, tu n'as dit plus de folies ! Me vouloir marier à mademoiselle de Mailly, millionnaire, qui me connaît à peine, qui n'a jamais pensé à moi, qui ne m'aime pas...

ROBERT.

Cela viendra.

RAOUL.

Allons donc !

ROBERT.

Si déjà cela n'est pas venu !

RAOUL, vivement.

Que dis-tu?

ROBERT.

Tout à l'heure, quand j'ai prononcé ton nom ; quand je lui ai dit ce que ton amitié avait fait pour moi, et ce que la mienne avait rêvé pour vous deux, j'ai vu dans ses traits un trouble étrange. Elle m'a défendu de te parler d'elle... avec une émotion... qui n'est pas naturelle. Enfin, haine, amitié ou amour, tu ne lui es pas indifférent; c'est déjà quelque chose.

RAOUL.

Tais-toi !

ROBERT.

Et il y avait surtout dans ses yeux... c'est là ce qui dé-

range un peu mes prévisions, une expression de regret et de douleur indéfinissable... O ciel! comme dans les tiens en ce moment.

RAOUL.

Silence! te dis-je, silence!

ROBERT.

Et pourquoi? Qu'y a-t-il? Crains-tu de te confier à moi?

RAOUL.

Non, sans doute.

ROBERT.

Eh bien, alors!

RAOUL.

Eh bien! Celle que tu croyais une grande dame, celle dont je te parlais il y a un mois, celle que j'aimais... c'était elle!

ROBERT, vivement.

Je comprends... et parce qu'alors j'étais sur les rangs... et parce que plus tard elle était ma fiancée, tu n'as pas osé m'avouer ton amour! (Gaiement.) Mais, maintenant, morbleu!

RAOUL.

Maintenant un autre obstacle plus grand encore...

ROBERT.

Lequel?

RAOUL.

D'abord... rien ne prouve qu'elle m'aime! Ce n'est pas, ce ne peut pas être! Et j'en rends grâce au ciel, car je suis engagé...

ROBERT.

Toi?

RAOUL.

Par l'honneur, par la foi jurée, par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un galant homme!

ROBERT.

A qui?

RAOUL.

A une personne qui m'aime... qui n'a jamais cessé de m'aimer... et qui dernièrement encore m'a donné les preuves d'un dévouement que je ne puis méconnaître.

ROBERT, avec impatience.

Qui donc?

RAOUL.

Ursule!

ROBERT, étonné.

Ursule!

RAOUL.

Je venais demander sa main à son père.

ROBERT, vivement.

Qui n'y est pas, qui est sorti... On me l'a dit.

RAOUL.

Je reviendrai ce soir, en sortant de chez le ministre. Mais elle, je l'ai vue, et...

ROBERT.

Elle t'a accepté.. je le crois bien! Et tu es bien persuadé de son amour?

RAOUL.

Pas un mot de plus, Robert... Il ne m'est pas permis d'en douter.

ROBERT.

Et si je parviens à te dégager... à reprendre ta parole?

RAOUL.

Je te défends même de le tenter.

ROBERT.

Mais enfin si je te prouvais quelque arrière-pensée... quelque manque de franchise peut-être?

RAOUL.

Il serait tout entier de mon côté ! Au point où nous en sommes... quand sa main s'est posée dans la mienne, quand elle s'est confiée à mon amour et à ma loyauté, je me regarderais comme le dernier des hommes si je pensais seulement à rompre des serments qu'elle ne demandait point et que je lui ai faits de moi-même et sur l'honneur. Je te remercie des projets conçus par ton amitié, mais je les désavouerais s'ils allaient plus loin. (A Robert qui fait un geste.) Ne parlons plus de cela, n'en parlons plus jamais... J'ai promis... je tiendrai ma promesse. Ce soir tout sera fini. Adieu !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

ROBERT, seul.

Des deux côtés la même phrase ! Défense de m'occuper de mes projets... défense même d'en parler... (Se promenant avec agitation.) J'ignore quelles manœuvres féminines Ursule a employées... Je la connais... Ce ne sont point des trahisons de mélodrame, mais des perfidies de salon... ce qui est plus redoutable encore; et de son côté, Raoul a raison... il ne peut pas... il ne peut plus rompre. Sa parole est donnée... il faudrait, je le sens bien, que le refus vînt d'Ursule... Mais le moyen de l'espérer, lorsqu'elle tient enfin un mari... et quel mari! Jeune, charmant, estimé de tous! Sans fortune encore, il est vrai, mais en passe d'arriver à tout. Pour renverser mon ami Raoul dans le cœur de sa fiancée, il faudrait lui opposer un prince, un duc... Je n'en ai pas sous la main ! Il faudrait lui trouver des millions! (Tâtant ses poches.) J'en ai encore moins ! Et cependant ce soir... Raoul vient faire sa demande au père... demande solennelle...

SCÈNE XI.

ROBERT, LAMORINIÈRE, entrant par le fond.

LAMORINIÈRE, à la cantonade.

Si M. l'amiral n'est pas rentré, je l'attendrai. Avertissez-moi seulement dès qu'il sera seul dans son cabinet.

ROBERT.

Mon oncle !

LAMORINIÈRE, les traits bouleversés.

Toi, Robert... (Lui serrant la main.) Ah ! que je suis content de te voir, mon cher neveu !

ROBERT.

Comme vous voilà pâle !... Que vous arrive-t-il ?

LAMORINIÈRE, affectant la gaieté.

L'aventure... la plus singulière... la plus originale... comme il vous en arrive à vous autres jeunes gens... Cela va te faire bien rire.

ROBERT.

Pas trop ! Si j'en juge par vous.

LAMORINIÈRE, s'efforçant de rire.

Imagine-toi... que ce billet galant... cette déclaration adressée par moi à Ursule... et que j'avais dissimulée... au milieu d'autres douceurs... dans cette boîte de pastilles...

ROBERT.

Eh bien ?

LAMORINIÈRE.

Tout cela est tombé entre les mains du père, qui a lu la lettre, une lettre délirante ! C'est drôle, n'est-ce pas ?

ROBERT.

Mais non, l'amiral n'entend pas raillerie.

LAMORINIÈRE, tremblant, mais s'efforçant toujours de rire.

A ce qu'il paraît, car il est venu chez moi tout à l'heure... je n'y étais pas heureusement... mais il avait une figure qui a effrayé Mélanie... parce que les femmes, tu comprends... ça s'effraie de tout. Il a demandé une plume, de l'encre et il a écrit quelques lignes.

ROBERT.

Eh bien ?

LAMORINIÈRE.

Eh bien... il est fou, il parle d'un combat... d'un combat à mort... demain matin, à Vincennes...

ROBERT.

Eh bien ?

LAMORINIÈRE.

Eh bien ! Je viens le voir moi-même. Deux anciens amis... se couper la gorge ou se brûler la cervelle à propos de rien, ce n'est pas possible... ce n'est pas convenable... Il doit y avoir moyen d'arranger cette affaire-là. Donne-moi un conseil.

ROBERT.

Je ne vous en donnerai qu'un, c'est de tuer l'amiral, sinon, il vous tuera.

LAMORINIÈRE.

Hein !

ROBERT.

Vous pouvez en être sûr. En tous cas, me voilà, je suis votre témoin.

LAMORINIÈRE.

Je te remercie ; tu crois que cela ira jusque-là pour une plaisanterie ?

ROBERT.

Une offense pareille, vouloir séduire sa fille !

LAMORINIÈRE.

Allons donc !

ROBERT.

Enfin, c'était votre intention. Vous en êtes convenu avec moi.

LAMORINIÈRE.

Avec toi... c'est possible, mais avec lui... Si je désavouais la lettre, si je faisais des excuses...

ROBERT.

Il ne les recevra pas.

LAMORINIÈRE.

Si j'offrais des réparations...

ROBERT.

Des réparations ! (A part.) Ah !... quelle idée ! (Haut.) Son honneur ne peut en admettre qu'une... une seule... et vous ne le ferez pas.

LAMORINIÈRE.

Dis toujours.

ROBERT.

Ce serait d'épouser...

LAMORINIÈRE.

Moi ? Jamais !

ROBERT.

Vous avez raison. Il vaut mieux vous battre. Pour quelle heure demain ? Est-ce convenu ?

LAMORINIÈRE.

Ce n'est pas convenu.

ROBERT.

Et le choix des armes ?

LAMORINIÈRE.

Il me l'a laissé.

ROBERT.

Je vous préviens qu'il tire bien l'épée.

LAMORINIÈRE.

Nous... nous choisirons le pistolet.

ROBERT.

Mais il tire encore mieux au pistolet.

LAMORINIÈRE, effrayé.

Nous verrons... nous réfléchirons... Tu crois qu'il n'y aurait pas d'autres moyens... que d'épouser?

ROBERT.

Aucun, et c'est tout au plus encore si on consentira à vous accepter.

LAMORINIÈRE, vivement.

C'est vrai, on peut me refuser, c'est une chance! Et la réparation aura été faite.

ROBERT, à part.

Ah! Raoul! J'ai de l'espoir.

LAMORINIÈRE.

Voyons, voyons, toi qui es mon neveu, mon ami, conseille-moi... Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

ROBERT, après un instant de silence.

Voyons, mon oncle, qu'avez-vous d'années?

LAMORINIÈRE.

Cinquante ans.

ROBERT.

Franchement? (Lamorinière lui parle à l'oreille.) Malpeste! mon oncle, je vous fais compliment... et de fortune?

LAMORINIÈRE.

De cinquante à soixante mille francs de rentes.

ROBERT, le regardant et secouant la tête.

Il est de fait qu'il serait dommage de se faire tuer.

LAMORINIÈRE, effrayé.

N'est-ce pas? D'autant que par une spéculation... une combinaison que j'ai faite depuis quelque temps, et dont je

ne t'ai pas encore parlé, j'en ai maintenant quatre-vingt mille à dépenser par an.

ROBERT.

Quatre-vingt mille francs de rentes !... Et vous hésitez, et vous vous exposez à me laisser tout cela dès demain ! Merci, mon oncle, merci ; vous êtes bien bon, bien généreux.

LAMORINIÈRE.

C'est ce que je me dis. Mais épouser... épouser !

ROBERT.

Une femme charmante, vous en êtes convenu avec moi.

LAMORINIÈRE.

Je ne dis pas non.

ROBERT.

Elle n'a qu'un défaut, celui de vouloir se marier ; épousez-la, elle sera parfaite. Du reste, me voilà encore, je suis votre témoin, toujours votre témoin.

LAMORINIÈRE, préoccupé.

Je te remercie.

ROBERT.

Mais, je vous en préviens, mon oncle, si vous faites les choses, il faut les faire sur-le-champ, spontanément, de vous-même... le sourire sur les lèvres. Il ne faut pas qu'on puisse croire que vous avez eu peur.

LAMORINIÈRE, bravement.

Non, certes ! Mais épouser... épouser ! (Se donnant du courage.) Décidément j'aime mieux me battre... oui !

ROBERT, à part.

C'est fait de nous !

LE DOMESTIQUE, entrant par la porte, à gauche.

Monsieur l'amiral vient de rentrer dans son cabinet.

LAMORINIÈRE, avec un mouvement d'effroi.

Ah ! (Haut, avec assurance.) J'y vais !

ROBERT.

Vous êtes donc décidé ?

LAMORINIÈRE.

Je ne sais pas... si j'épouserai... je ne sais pas... si je me battrai...

ROBERT.

Du courage, mon oncle !

LAMORINIÈRE.

Ah ! c'est qu'il en faut pour les deux... Embrasse-moi. (Il embrasse Robert, s'approche du cabinet de l'amiral et s'arrête.) Je ne sais pas ce que je ferai.

(Il entre dans l'appartement, à gauche, et Robert sort par la porte du fond.)

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, entre la première; elle est rêveuse et agitée; elle marche rapidement et sans parler; L'AMIRAL, la suit.

L'AMIRAL.

Oui, ma fille, je te le répète, M. de Lamorinière sort de chez moi. Tu avais raison, ce matin; il vient de te demander formellement en mariage; c'est le premier qui se soit présenté aussi franchement, aussi carrément. Il a quatre-vingt mille francs de rentes claires et nettes... M'entends-tu?

URSULE, assise près de la table, à droite, et la tête appuyée sur sa main.

Oui, mon père.

L'AMIRAL.

Et moi qui voulais le tuer... quand il n'était coupable que de t'aimer trop! C'était l'ardeur, l'excès de la passion... Heureusement, il n'était pas encore rentré chez lui, il n'avait pas encore lu ma lettre... Il me l'a dit! C'est de lui-même et sans effort. Avoir attendu si longtemps et se décider en ta faveur... c'est honorable, c'est glorieux pour toi... M'entends-tu?

URSULE.

Oui, mon père.

L'AMIRAL.

Alors, réponds-moi donc ! Il doit venir ce soir savoir ma décision et la tienne, et tu ne m'as pas encore dit ce que tu en pensais... pas un mot. (La regardant et avec colère.) Est-ce que tu hésiterais, par hasard?

URSULE.

Peut-être !

L'AMIRAL, poussant un cri de colère.

Ah ! (Se contenant.) Écoute, Ursule... je suis d'un caractère irritable, tu le sais. Depuis dix ans, tu me retiens, tu me pries de me calmer... je me calme... ça me fait un mal !... Enfin, j'ai tenu bon... Mais, si tu manques ce mariage-là... un parti superbe et le seul, après tout... car nous n'en avons pas d'autres...

URSULE, avec impatience.

Peut-être, vous dis-je !

L'AMIRAL, furieux.

Il y en a un autre... un autre encore !... Nous sommes toujours perdus... quand il y en a deux ou plus !

URSULE.

De grâce ! mon père, laissez-moi seule un instant, laissez-moi réfléchir, et modérez-vous... calmez-vous...

L'AMIRAL, avec colère.

Encore ! (Rentrant dans son cabinet à gauche.) Ah ! voilà une enfant que je ne marierai jamais !

SCÈNE II.

URSULE, seule et assise.

Que le sort est terrible et bizarre !... Lui qui semblait m'avoir abandonnée vient m'offrir en ce moment toutes les chances à la fois : d'un côté, la fortune ; de l'autre, le bon-

heur... (Moment de silence.) Il faut choisir ; il faut renouveler... là, dans mon cœur, ces tristes et pénibles combats que l'amour et la raison s'y livraient autrefois. (Vivement.) Renoncer à Raoul... oh! non! ce n'est plus comme alors! Avec lui, le malheur et les privations ne sont plus à craindre... avec lui, maintenant, ce n'est plus la misère, (S'arrêtant.) mais ce n'est pas l'opulence! Cette opulence que j'ai toujours rêvée, qui vient enfin s'offrir à moi, et sans laquelle à présent on ne peut plus exister. C'est le jour, c'est la vie... c'est le droit de marcher l'égale de toutes les splendeurs qui vous ont humiliée ; c'est le pouvoir d'éclipser dans le monde ses ennemies, et même ses meilleures amies... Mais Raoul qui m'a offert sa main... mais Raoul qui m'aime!... (S'arrêtant.) Non... il ne m'aime pas... il croit m'aimer!... C'est moi qui l'aime, c'est moi qui suis jalouse de sa tendresse... c'est moi qui ne pourrai maintenant me résoudre à renoncer à lui... Cœur audacieux et lâche que se disputent à la fois l'amour et l'ambition! Il faut pourtant te décider, et, quoi que tu fasses, condamné à souffrir et à regretter, choisis donc auquel des deux tourments et des deux repentirs tu donneras la préférence!

SCÈNE III.

URSULE, assise et réfléchissant, ROBERT, entrant par le fond.

ROBERT, à part.

Ursule seule et rêvant! Qu'a-t-elle décidé? Est-ce Raoul, est-ce mon oncle qui, grâce au ciel, l'emporte?

URSULE, se levant brusquement.

Allons! le sort en est jeté! Mais cette décision... le plus difficile maintenant est de la faire connaître. (Se retournant et apercevant Robert. — A part.) Ah! Robert!... lui seul peut me servir. (Haut et d'un ton caressant.) C'est vous, Robert, mon véritable, mon meilleur ami! Vous ne savez pas ce qui m'arrive?

ROBERT, naïvement.

Non, vraiment... je ne sais rien.

URSULE, mystérieusement.

Votre oncle, vous ne le croiriez pas, votre oncle me demande en mariage! Comment! cela ne vous étonne pas?

ROBERT.

Non, vraiment! J'en ferais autant, si j'étais à sa place, si je pouvais, comme lui, offrir à ma femme... (Appuyant sur le mot.) ou laisser à ma jeune et jolie veuve une immense fortune.

URSULE fait un geste qu'elle réprime et dit avec sentiment.

Et vous ne penseriez pas que ce serait dépouiller un neveu, un ami?

ROBERT, gaiement.

Dites ses créanciers. Rien que pour les faire enrager je donnerais mon consentement... et si vous acceptiez...

URSULE, vivement.

Ce ne serait, Robert, ce ne serait qu'après avoir assuré et sauvegardé tous vos droits... (Gravement.) Mais là n'est pas la question.

ROBERT.

Que dites-vous?

URSULE.

On doit tout confier à ses amis et je ne veux, Robert, je ne sais rien vous cacher.

ROBERT, à part.

L'hypocrisie de la franchise. (Haut.) Parlez!

URSULE.

Il est une autre personne... qui m'aime et depuis longtemps... qui m'aime éperdûment, et qui doit, ce soir même, venir demander ma main à mon père... c'est votre ami Raoul.

ROBERT, affectant la surprise.

Que m'apprenez-vous là!

URSULE.

La vérité.

ROBERT, la regardant attentivement.

Je conçois que dans ce cas vous puissiez hésiter, mais je ne devine pas ce que votre amitié attend de la mienne.

URSULE, avec hésitation.

Vous seul, par votre position, pouvez me venir en aide, expliquer ma situation, mes regrets, calmer l'amour-propre ou l'amour blessé, et adoucir, en un mot, l'amertume d'un refus.

ROBERT, vivement.

Vous avez donc fait un choix?

URSULE.

Oui...

ROBERT.

Et ce choix?...

URSULE, d'un ton doucereux.

C'est vous, mon ami, qui devez être le premier à l'apprendre...

ROBERT, à part.

Elle épousera mon oncle!...

URSULE.

Qui vient là?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MÉLANIE, entrant par la porte à droite.

URSULE, l'apercevant.

Cette bonne Mélanie... la gouvernante de votre oncle.

MÉLANIE.

Oui, mademoiselle. Monsieur m'a donné pour vous une lettre qu'il m'a expressément recommandé de ne remettre qu'à vous, mademoiselle, à vous seule. La voici. Ma commission est faite, je m'en vais.

URSULE.

Non, restez!... Vous vous chargerez de la réponse.

(Mélanie est près de la porte à droite; elle s'approche de Robert pendant qu'Ursule décachette et lit la lettre près de la table à gauche.)

MÉLANIE, bas, à Robert.

Monsieur, votre oncle trame quelque chose contre nous!

ROBERT, de même.

Tais-toi.

MÉLANIE, avec une colère concentrée.

Si je le savais!... (Se modérant.) Ce n'est pas pour moi, mais pour vous, pour Emmanuel...

ROBERT.

Silence!

MÉLANIE, toujours à voix basse.

Monsieur est rentré tout pâle, tout bouleversé. Il se promenait dans son cabinet, sans me voir. Puis, tout à coup, il s'est écrié : « Ah! un seul moyen de me sauver!... » Il s'est mis à son bureau et a écrit avec agitation cette lettre...

URSULE, qui pendant ce temps a achevé de parcourir la lettre.

Ah! que viens-je de lire!...

ROBERT, s'avançant.

De quoi s'agit-il?

URSULE, avec émotion.

D'une nouvelle, dont je ne suis affectée que pour vous, Robert; nouvelle qui, pour moi, du reste, me prouve à quel point, monsieur votre oncle est un parfait galant homme.

MÉLANIE, à part, avec défiance.

Qu'est-ce donc?

ROBERT.

Achevez!...

URSULE, lisant.

« Mademoiselle, » m'écrit M. de Lamorinière, « l'amour que j'éprouve pour vous et que j'ai avoué à monsieur votre père, cet amour, quelque ardent qu'il soit, ne peut faire taire la voix de l'honneur... et, prêt à vous épouser... »

MÉLANIE, à part, avec colère.

L'indigne!

(Robert lui fait signe de se modérer.)

URSULE.

« Ma loyauté m'oblige à un aveu. On me croit cinquante mille francs de rentes... j'en ai quatre-vingt... mais ils ne doivent pas me survivre, attendu que depuis quelque temps j'ai placé tout mon bien en viager... »

MÉLANIE, poussant un cri terrible.

Ah! quel abus de confiance!

(Elle s'élance vers la porte de droite par laquelle elle était entrée et disparaît.)

SCÈNE V.

URSULE, ROBERT.

URSULE, stupéfaite, regardant sortir Mélanie.

Eh bien! Et ma réponse!... Qu'a-t-elle?... Qu'est-ce que cela signifie?...

ROBERT.

Qu'elle est folle sans doute! Mais daignez achever... (Apercevant Raoul qui entre par la porte du fond.) Dieu! Raoul!

(Il fait signe à Raoul de ne pas avancer.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; RAOUL.

ROBERT, se retournant vivement vers Ursule.

Vous me disiez donc, tout à l'heure, mademoiselle, vous me disiez, comme à votre ami...

URSULE, sans voir Raoul.

Que vous seul, Robert... dans cette circonstance et par votre position... pouviez me venir en aide... expliquer ma situation... mes regrets, et adoucir par là, près de votre oncle... l'amertume d'un refus.

ROBERT, à part, consterné.

Ah !

RAOUL, qui s'est avancé.

Qu'est-ce donc, mes amis ?

URSULE, à Raoul.

M. de Lamorinière me fait l'honneur de me demander en mariage et de m'offrir quatre-vingt mille francs de rentes... Je charge son neveu de vouloir bien lui dire, avec tous les ménagements possibles, et en cela je m'en rapporte bien à lui, que sa fortune fût-elle plus considérable encore, je suis engagée avec M. Raoul de Mornas, qui doit, ce matin même, venir demander ma main à mon père.

RAOUL.

C'est vrai.

URSULE.

Et que rien au monde ne me ferait manquer à ma promesse.

RAOUL, bas, à Robert.

Tu l'entends... tu l'avais mal jugée.

ROBERT, avec impatience.

Eh morbleu !...

RAOUL.

Qu'as-tu donc?

ROBERT, se contenant.

Rien.

(Il remonte le théâtre avec dépit.)

RAOUL, à Ursule.

Monsieur votre père est-il chez lui? (Apercevant Hélène qui entre par la gauche. — A part.) Hélène!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; HÉLÈNE, qui vient d'entrer et qui a entendu ces derniers mots.

HÉLÈNE.

Oui, monsieur... M. l'amiral est dans son cabinet.

ROBERT, redescendant près de Raoul.

Ne peux-tu retarder ta demande de quelques instants?

RAOUL regarde Hélène et hésite, mais ses yeux rencontrent ceux d'Ursule et il dit à demi-voix à Robert.

Impossible! l'honneur le défend.

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, ROBERT, URSULE.

ROBERT, à part.

Elle triomphe. Je m'en vais...

(Il va pour sortir.)

URSULE, à Hélène.

Tu viens de voir mon père?

HÉLÈNE.

Oui, pour lui faire mes adieux... je pars.

ROBERT, revenant.

Vous partez ?

HÉLÈNE.

Je viens d'en demander la permission à mon tuteur, à qui j'ai fait comprendre que le pays où j'avais été élevée convenait mieux à ma santé que celui-ci.

ROBERT.

Allons donc ! Quitter la France pour une cause semblable ! Mais vous vous portez à merveille... c'est un prétexte !

HÉLÈNE, naïvement.

C'est vrai !... Avec vous, mes amis, mes meilleurs amis, je n'ai pas besoin de feindre... il faut que je parte.

ROBERT.

Pourquoi ?

HÉLÈNE.

Ursule le sait bien.

URSULE, à part.

Petite sotte !

HÉLÈNE.

Ma bonne Ursule comprend bien que je ne peux pas faire autrement, que je ne peux pas rester ici.

URSULE, très-troublée, voulant la faire taire.

Oui... oui... je sais... je comprends... Il suffit.

ROBERT, avec impatience.

Eh ! non, il ne suffit pas ! (A Hélène.) Pourquoi ?

HÉLÈNE.

Ursule est de mon avis, j'en suis sûre.

URSULE.

Certainement, chère enfant, je comprends tes motifs ; (Avec intention.) mais, pour toi, pour d'autres, il est inutile qu'on les connaisse.

HÉLÈNE, vivement.

Tu as raison... Adieu donc, mon amie ; adieu, mon frère... Pardon de n'avoir pu vous donner un autre nom, de ne pas vous avoir donné mon affection tout entière; cela ne m'était plus possible.

ROBERT.

Vous aimez donc quelqu'un?

HÉLÈNE.

Oui!

URSULE, avec effroi.

Qu'oses-tu dire ? Quelle inconvenance !

HÉLÈNE, vivement avec des larmes.

C'est vrai ! c'est vrai !... Je dois me taire... Mais toi, à ton tour, promets-moi...

URSULE.

Tout ce que tu voudras.

HÉLÈNE, pleurant.

On dit tout à son mari... Eh bien ! quand il sera le tien...

ROBERT.

Qu'entends-je ?

HÉLÈNE.

Promets-moi... jure-moi de ne jamais lui avouer...

URSULE.

C'est convenu !

HELÈNE.

Que je t'avais chargée...

URSULE.

Tais-toi!

HÉLÈNE.

De lui offrir ma main.

URSULE, la faisant passer vivement devant elle.

Mais tais-toi donc!...

HÉLÈNE.

Ah! qu'ai-je dit!

(Elle va tomber en chancelant dans un fauteuil à droite. Ursule, pâle, immobile, est debout au milieu du théâtre. Robert près d'elle, la regarde en souriant.)

ROBERT.

Ah! vous vous étiez chargée de dire à Raoul que cette enfant l'aimait, et vous avez religieusement gardé ce secret, et vous avez détourné à votre profit... ce mari que vous deviez demander pour elle.

URSULE, troublée.

Monsieur...

ROBERT.

Cela mérite une punition... vous serez ma tante.

URSULE.

Robert!

ROBERT.

Quatre-vingt mille francs de rentes, viagères, il est vrai!... vous en serez quitte pour faire des économies du vivant de mon oncle, et pour désirer qu'il vive longtemps!

URSULE.

Écoutez-moi...

ROBERT.

Tout ce que je puis faire est de vous laisser le beau rôle... Hâtez-vous de le prendre, sinon... je dis tout à Raoul... Voici d'abord mon oncle qui vient tout tremblant connaître son sort.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LAMORINIÈRE.

ROBERT, s'adressant à Lamorinière.

Ah! vous voilà bien ému!

LAMORINIÈRE, à demi-voix.

Une scène que je viens d'avoir avec Mélanie.

ROBERT.

Je le crois sans peine.

LAMORINIÈRE.

Eh bien! mon ami... la réponse d'Ursule?...

ROBERT.

Ah! j'ai un moment tremblé pour vos affaires; mais, grâce au ciel, j'ai tout rétabli... vous êtes sauvé.

LAMORINIÈRE, à demi-voix et avec joie.

Elle refuse!

ROBERT.

Allons donc!... Regardez ce sourire gracieux... enchanteur...

LAMORINIÈRE, à part.

Je suis perdu!

SCÈNE X.

HÉLÈNE, près de la table à droite, LAMORINIÈRE, ROBERT, URSULE, L'AMIRAL, RAOUL.

L'AMIRAL, sortant du cabinet à gauche en tenant Raoul par la main.

Quoi! C'est vous, mon brave et cher ami? J'en suis ravi, enchanté... (Bas à Ursule.) Comment diable ne me l'as-tu pas dit tout d'abord?... Et puisque c'est Raoul que décidément tu choisis...

URSULE.

Pas encore, mon père.

L'AMIRAL, stupéfait et avec colère.

Comment! Encore un virement de bord?... Qu'est-ce que cela signifie?

URSULE, avec émotion.

Que j'ai d'abord à reconnaître le dévouement et la loyauté d'un galant homme. (Avec dignité, à Lamorinière.) Oui, monsieur, l'aveu que vous venez de me faire peut diminuer votre fortune, mais elle augmente encore mon estime pour vous.

ROBERT, de même.

Et la mienne aussi, mon oncle.

LAMORINIÈRE, étonné.

Un pareil désintéressement...

URSULE.

N'est pas, pour ma part, le seul sentiment qui me guide... J'ai aussi à me venger d'amis qui m'ont méconnue, outragée. (Avec douleur.) Hélène... Ah! c'est bien mal à toi... si tu m'avais dit hier la vérité... si, lorsque je t'ai interrogée, tu m'avais avoué franchement ce que Robert vient de m'apprendre... j'aurais rendu à Raoul sa parole.

HÉLÈNE et RAOUL, s'élançant près d'elle.

Il serait vrai !

URSULE.

Et je vous aurais dit, ingrats, ce que je vous dis en ce moment : Puisque vous vous aimez tous deux, je vous unis... C'est là mon bonheur et ma vengeance.

HÉLÈNE et RAOUL.

O ma noble, ô ma généreuse amie !...

ROBERT, à part.

Bien joué... A elle les honneurs ! (S'approchant de Lamorinière.) Merci, mon oncle, du service que vous me rendez. Me priver de votre fortune, c'est m'obliger à faire la mienne !

HÉLÈNE, vivement.

En partageant la nôtre ! (Regardant Raoul.) N'est-ce pas ?

ROBERT.

Non, ma pupille, en travaillant. Votre mari m'apprendra comment on s'y prend.

L'AMIRAL.

Enfin, je pourrai me mettre en colère à mon aise; ma fille est mariée !

LA FRILEUSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Théatre du Vaudeville. — 6 Septembre 1861.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE PRINCE MAX, neveu de la duchesse Dorothée de Brunswick.	MM.	MUNIÉ.
LE BARON GALAOR DE BLAKENBERG.		BOISSELOT.
CONRAD D'HALBERSTADT, lieutenant		FEBVRE.
KLUMPP, sergent		BASTIEN.
PREMIER OFFICIER		WILFRID.
DEUXIÈME OFFICIER.		JOLIET.
TROISIÈME OFFICIER		RIQUIER.
QUATRIÈME OFFICIER.		FROMENT.
UN HUISSIER		EUSÈBE ROGER.
LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE DOROTHÉE DE BRUNSWICK . . .	Mmes	LAMBQUIN.
THÉCLA, princesse de Wolfenbuttel, sa pupille		FRANCINE CELLIER.
MARGUERITE DE WALDECK, demoiselle d'honneur de la duchesse. . .		LÉONIE LEBLANC.
MINA, femme de chambre		CLOTILDE.

Dans un camp, près Brunswick, au premier acte. — Dans le palais à Brunswick, aux deuxième et troisième actes.

LA FRILEUSE

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une baraque de campement militaire ; les parois sont recouvertes de riches tentures en tapisserie; au fond, à gauche, la principale entrée, dont les portières relevées laissent voir les rues d'un camp; à droite, au premier plan, une cheminée; auprès, une petite table où sont des papiers; au troisième plan, une porte ; à gauche, un grand fauteuil à dossier très-élevé, placé près d'une table couverte de livres, de cartes géographiques, et sur laquelle se trouve un encrier ; au fond, sur la droite, une table servie.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONRAD, GALAOR, KLUMPP.

(Klumpp introduit Galaor. — Conrad s'incline et l'invite à entrer. — Klumpp reste à l'entrée.)

CONRAD.

Entrez, monsieur. J'avais ordre de mon général, le prince Maximilien de Brunswick, d'attendre à l'entrée du camp monsieur le baron Galaor de Blakenberg.

GALAOR.

C'est bien moi.

CONRAD.

Et de le conduire ici dans sa tente, où, en qualité d'aide de camp, je suis aujourd'hui de service. (A Klumpp.) Avertissez Son Altesse.

(Klumpp sort.)

GALAOR.

Où est donc le prince?

CONRAD.

Ce matin seulement... et j'ignore pour quel motif, on a, à l'improviste, établi dans la plaine ce camp de manœuvres. Le prince est sorti pour le visiter... Il devait revenir, a-t-il dit, dans une demi-heure... mais, vous le connaissez!...

GALAOR.

Fort peu... Depuis dix ans, j'ai quitté la cour.

CONRAD.

Les études stratégiques l'absorbent beaucoup, et, si quelque théorie le préoccupe, il est capable de se laisser entraîner. En attendant, monsieur, c'est moi qui suis de garde dans sa tente, et si vous me permettez de vous en faire les honneurs...

(Il lui avance une chaise près du feu.)

GALAOR, s'asseyant.

Puis-je savoir quel est le jeune gentilhomme par qui je suis si gracieusement reçu?

CONRAD.

Conrad d'Halberstadt, lieutenant.

GALAOR.

D'Halberstadt! Un beau nom! Bonne et ancienne famille, célèbre dans notre duché de Brunswick! Et, sans doute, une belle fortune?

CONRAD.

Orphelin depuis l'âge de douze ans, je n'ai que la cape et l'épée, et, de plus, quatre sœurs à élever et à établir.

GALAOR.

Miséricorde!

CONRAD.

J'en viendrai à bout avec du courage, de la persévérance et de la conduite.

GALAOR.

Si, pour arriver, vous n'avez pas d'autre bagage...

CONRAD.

Que faut-il donc de plus?

GALAOR.

Ah çà! mon cher, d'où sortez-vous?

CONRAD.

Je vous l'ai dit, de ma province et du vieux château de mon père, où j'ai été élevé avec mes quatre sœurs.

GALAOR, riant.

Quatre sœurs! Vous vous trompez... je crois que vous étiez cinq! Apprenez qu'à la cour de Brunswick on n'arrive qu'en se débarrassant d'abord de toutes les vertus gênantes... la franchise, la conscience, les scrupules, etc., etc., et en les échangeant contre d'autres plus souples et plus productives.

CONRAD.

Je ne croirai jamais cela, monsieur; car la cour de la duchesse douairière Dorothée de Brunswick est, dit-on, la cour la plus morale de l'Europe.

GALAOR.

La duchesse le prétend.

CONRAD.

Et notre souveraine elle-même est d'une sévérité de principes...

GALAOR, se levant.

Bégueule qui rappelle madame de Maintenon ; tous les petits princes d'Allemagne voulaient plus ou moins jouer au Louis XIV. Le feu duc de Brunswick, ne pouvant l'imiter dans ses grandeurs, le copiait dans ses faiblesses, et croyait lui ressembler en se laissant mener par sa femme, qui avait changé sa cour en un oratoire, d'où les mauvais sujets, les séducteurs étaient exilés de droit. Vous comprenez que je fus de ce nombre.

CONRAD.

Vous, monsieur ?

GALAOR.

Exil honorable, qui commença ma réputation en Europe ! J'avais hasardé alors ce que personne au monde n'eût osé ; j'avais adressé une déclaration à ma terrible souveraine !

CONRAD, vivement.

Vous l'aimiez ?...

GALAOR.

Allons donc ! Moyen de parvenir ! Audace qui pouvait me conduire à tout !

CONRAD.

Et pourtant la duchesse vous a exilé ?

GALAOR.

A regret, j'en suis sûr ! Il y a des témérités dont il faut bien qu'une femme se fâche... mais dont elle est désolée de se fâcher... Elle bannit le téméraire, mais jamais elle ne l'oublie ; aussi, elle devait tôt ou tard me rappeler, et c'est ce qu'elle a fait.

CONRAD.

En vérité !

GALAOR.

J'étais en France, où, depuis huit ou dix ans, j'avais achevé

de me former sous le duc de Richelieu, mon modèle et mon maître, lequel avait pris plaisir à greffer sur un fonds germanique l'étourderie et la rouerie françaises, lorsque survint la mort du duc de Brunswick, et, quelques mois après, son auguste veuve m'envoya l'invitation de revenir à la résidence.

CONRAD.

Retour en faveur, qu'après tant d'années de disgrâce, vous avez reçu avec indifférence?

GALAOR, à demi-voix.

Avec ravissement! Quelque attrait que m'offrît la cour de France... là-bas, j'étais dans l'ombre... Ici, je brillerai... je serai le premier. Me voilà de nouveau en faveur, et la faveur du maître, voyez-vous... le sourire du maître, voire même la mauvaise humeur du maître, c'est quelque chose d'exceptionnel, de flatteur, d'enivrant, et plutôt que d'y renoncer, on serait capable de tout. J'ai vu dans notre Allemagne, et je le comprends, de vieux seigneurs aux jambes octogénaires, courtisans héroïques, qui aimaient mieux mourir debout derrière le fauteuil du prince que de vivre assis chez eux.

(Klumpp paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; KLUMPP.

CONRAD, allant à Klumpp.

Eh bien, sergent Klumpp, avez-vous rencontré le prince?

KLUMPP.

Oui, mon officier.

CONRAD.

Lui avez-vous dit que M. le baron Galaor de Blakenberg l'attendait dans sa tente?

KLUMPP.

Oui, mon officier.

GALAOR.

Et qu'a-t-il répondu ?

KLUMPP.

Il a répondu : « Je viens à l'instant ! »

GALAOR, souriant.

A la bonne heure !

KLUMPP.

Et il ne vient pas. Il était debout, traçant avec sa canne des figures et des lignes sur le sable.

CONRAD.

Que vous avais-je dit ?... Alignant des carrés d'infanterie... Il est élève du grand Frédéric, comme vous du maréchal de Richelieu ; et il est capable de rester là jusqu'à ce que sa bataille soit gagnée.

KLUMPP.

Et comme j'ai ajouté : « Le déjeuner de monseigneur est prêt. — Va-t'en au diable ! qu'il a dit. — Mais le déjeuner sera froid ! — Fais-le manger à mes aides de camp. »

CONRAD.

Eh bien ?

KLUMPP, voyant entrer plusieurs officiers.

Et voilà justement qu'ils viennent tous. Le déjeuner n'en réchappera pas !

GALAOR, à part.

Admirable ! Une histoire comme celle-là défraierait Versailles tout une semaine.

SCÈNE III.

LES MÊMES; QUATRE JEUNES OFFICIERS.

CONRAD, aux officiers.

Vous veniez, messieurs, prendre les ordres du prince? Ses ordres, les voici. (Montrant la table.) Vous voyez son déjeuner qu'on vient de servir? Il vous ordonne de le manger.

TOUS.

En vérité!

GALAOR.

L'obéissance, messieurs, est la première des vertus militaires.

(Deux soldats descendent la table et placent des siéges autour.)

TOUS.

Obéissons!

CONRAD, présentant Galaor aux officiers.

Monsieur le baron Galaor de Blakenberg, auquel le prince a donné audience pour ce matin.

(Les officiers s'inclinent.)

PREMIER OFFICIER.

Si nous osions, monsieur le baron, vous prier de vouloir bien partager le déjeuner de Son Altesse?

DEUXIÈME OFFICIER.

C'est-à-dire le nôtre!

GALAOR.

Je ne ferai pas de façons... je suis à jeun... Un repas charmant... un repas de prince!...

CONRAD.

Avec vous, monsieur! (Ils s'asseyent. Les deux soldats versent à boire.) Messieurs, la reconnaissance avant tout!... Un premier toast au prince Max, notre général!

DEUXIÈME OFFICIER.

A qui nous devons ce bon repas!

GALAOR.

C'est trop juste!

CONRAD.

Au prince, messieurs!

TOUS.

Au prince!

(Ils boivent.)

GALAOR.

Je propose, à mon tour, un toast qui doit convenir à de jeunes militaires : Aux amours heureux! Aux vôtres, messieurs!

PREMIER OFFICIER.

C'est dit!

TOUS.

A nos amours!

GALAOR, à Conrad qui ne lève pas son verre.

Eh mais, mon jeune lieutenant, il n'y a que vous qui ne leviez pas votre verre!

PREMIER OFFICIER.

Lui? Il est, je crois, comme le prince : il ne songe qu'à l'exercice!

TROISIÈME OFFICIER.

Et à la stratégie!

GALAOR.

Allons donc! Vous avez bien une maîtresse, pour le moins?

CONRAD.

Non, ma foi!

GALAOR.

Pas possible ! Je vous en prêterai plutôt... vous me rendrez cela à loisir, quand vous serez en fonds.

(Rires.)

CONRAD.

Monsieur !...

GALAOR.

A moins que vous n'ayez au cœur, ce qui tient lieu de tout... quelque passion... quelque grande passion !

CONRAD, souriant.

Eh bien, je ne dis pas le contraire... Une passion que je ne connais pas, et dont je ne sais pas le nom.

GALAOR.

Du romanesque ? Voyons, cela nous changera.

CONRAD.

L'histoire ne sera pas longue. Le jour de mon arrivée à la résidence, la semaine dernière, j'étais à la sortie de l'Opéra, en grande tenue, avec une pelisse en fourrure, une belle pelisse toute neuve sur le bras. Devant moi, sous le vestibule, étaient deux dames, dont l'une me parut si jolie, que je restai immobile à la regarder. Elles attendaient leur voiture, et je compris que leur chasseur, en courant la chercher, avait, dans sa précipitation, emporté avec lui leurs manteaux ; et ma belle inconnue, qui avait des épaules nues et charmantes, semblait grelotter ! Ces épaules si blanches me faisaient peine et plaisir à voir. J'y avais froid ! (Rires.) Et malgré moi, sans le vouloir, par un mouvement plus prompt que ma pensée, je jetai ma pelisse !... Un regard foudroyant me fit comprendre l'inconvenance que je venais de commettre ; mais, il y avait sans doute dans mes yeux tant de repentir et de respect, que ce grand courroux s'apaisa soudain... Un sourire gracieux, qui effleura ses lèvres, sembla dire : « Je pardonne ! » et depuis longtemps la voiture avait disparu, que j'étais encore à la même place, ma pelisse à mes pieds et la tête nue...

GALAOR.

Avec un rhume de cerveau !

CONRAD.

Précisément ! (Rires.) Mais depuis huit jours, cette pelisse dont elle a été couverte un moment, me brûle et me donne la fièvre !

GALAOR.

La robe de Nessus !

DEUXIÈME OFFICIER.

Avec une candeur pareille, vous ne pouvez manquer de vous faire remarquer.

TROISIÈME OFFICIER.

Et de trouver quelque bon parti.

GALAOR.

Qui sait ?... Notre auguste princesse est veuve !...

CONRAD.

Monsieur ! C'est ma souveraine ! et, comme telle, je la respecte, je l'honore !...

GALAOR.

Eh ! mais, monsieur, vous le savez, je l'ai toujours adorée ; mais il y a, dit-on, à la cour de Son Altesse, des jeunes filles charmantes...

DEUXIÈME OFFICIER.

Mademoiselle Marguerite de Waldeck, sa première demoiselle d'honneur.

TROISIÈME OFFICIER.

Et surtout sa pupille, la belle Thécla, princesse de Wolfenbuttel.

QUATRIÈME OFFICIER.

Riche héritière !

GALAOR.

Délicieuse personne ; j'en sais quelque chose !

CONRAD.

Monsieur, pas un mot sur celle-là !...

GALAOR.

Ah çà ! permettez donc ; vous n'avez pas de maîtresse, et vous êtes le chevalier de toutes les belles, depuis les plus respectables, jusqu'aux mineures de dix-huit ans !

CONRAD.

Non, monsieur, mais la jeune princesse de Wollenbuttel était dans le même couvent que ma sœur aînée. C'est par elle, c'est à sa recommandation que mes autres sœurs y ont été placées.

LES OFFICIERS.

Très-bien ! La reconnaissance !...

GALAOR.

Vous avez été présenté à la princesse ? Vous l'avez vue ?

CONRAD.

Non, monsieur.

GALAOR.

Je suis plus heureux, moi ! Je l'ai rencontrée pendant la dernière saison, aux eaux de Bade, où j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour; laquelle, j'ose le dire, ne paraissait pas lui déplaire ; et, si la grande-duchesse n'avait pas prudemment rappelé sa pupille près d'elle...

CONRAD, avec colère.

Monsieur !...

GALAOR.

Je crois, sans me vanter, et je puis même, en confidence, vous dire...

CONRAD.

La chose qui n'est pas !

GALAOR, avec colère.

Monsieur !... une pareille expression !...

CONRAD, avec modération.

Me semble celle qui convient.

GALAOR.

Vous la retirerez, ou c'est l'épée à la main que je vous donnerai ma première leçon.

CONRAD.

Ou que vous la recevrez, monsieur le baron.

(Tous deux mettent l'épée à la main et vont croiser le fer. — On enlève la table.)

QUATRIÈME OFFICIER, se jetant entre eux.

Que faites-vous là, messieurs?... Après le déjeuner!...

GALAOR, gaiement.

Après le déjeuner, le dessert.

(Musique à l'orchestre jusqu'à l'entrée de la duchesse.)

DEUXIÈME OFFICIER, les séparant.

Eh! non. En voici un sur lequel vous ne comptiez pas : la grande-duchesse qui arrive avec ses demoiselles d'honneur, pour visiter le camp et passer en revue l'armée de Brunswick.

GALAOR.

C'est l'affaire d'un instant! (A Conrad.) Et si vous voulez, monsieur, remettre la partie jusque-là...

CONRAD.

J'allais vous le proposer, monsieur... Avant tout, mon service!...

GALAOR.

Et moi, ma présentation à Son Altesse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LA DUCHESSE, MARGUERITE, DAMES D'HONNEUR et SEIGNEURS.

LA DUCHESSE, s'adressant aux officiers.

C'est bien, messieurs, je suis satisfaite du bon ton et surtout de la décence qui règnent dans le camp; la gloire est belle, mais la moralité est quelque chose, et nous entendons que notre armée soit à la fois la plus brave et la plus morale de toute l'Allemagne. Mais, comment le prince Max n'est-il pas là, pour offrir la main à sa tante et à sa souveraine? Qu'on le cherche! (A Conrad.) Avertissez-le!... (Conrad sort. — Apercevant Galaor.) Ah! M. le baron de Blakenberg!

GALAOR.

Moi-même, que Votre Altesse a daigné rappeler de son long exil.

LA DUCHESSE.

Ce sera à vous de mériter cette faveur.

GALAOR.

Que faudra-t-il faire? Qu'exige Votre Altesse?

LA DUCHESSE.

Du zèle et du respect, n'agir que quand je l'ordonne et ne parler que quand j'interroge.

GALAOR, s'inclinant et à part.

Le temps a respecté son caractère... toujours le même!

LA DUCHESSE, aux dames et seigneurs.

Mesdames et messieurs, laissez-nous... Restez, baron. (Sortie des dames et des seigneurs.) Avant l'arrivée de mon neveu j'ai à vous parler, à vous, en tête-à-tête.

(Elle va s'asseoir à droite.)

GALAOR, à part.

Quelque danger me menaçait, j'en étais sûr.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, GALAOR.

LA DUCHESSE.

Approchez. Où avez-vous passé le temps de votre exil?

GALAOR.

En France, madame.

LA DUCHESSE.

Pays immoral qui vous convenait. Pourquoi l'avez-vous quitté ?

GALAOR.

Faut-il dire la vérité ?

LA DUCHESSE, sévèrement.

Toujours !

GALAOR.

On ne voulait plus m'y faire crédit.

LA DUCHESSE.

Vous avez donc conservé vos anciennes habitudes ?

GALAOR.

Oui, madame... (La regardant avec expression.) toutes !

LA DUCHESSE.

Celle de faire des dettes, car ici vous en avez laissé.

GALAOR.

C'est possible ; j'ai tout oublié. (Avec émotion.) Hors un seul souvenir !

LA DUCHESSE, sévèrement.

Vous devez, d'abord, et depuis longtemps, quarante mille florins à M. de Fallemberg, mon secrétaire intime, qui m'en parlait ce matin, et peut-être d'autres dettes encore...

GALAOR.

Quand Votre Altesse l'ordonnera, je n'en aurai plus.

LA DUCHESSE.

Comment cela ?

GALAOR.

Le jour où elle daignera les payer !

LA DUCHESSE, lentement.

Je ne dis pas non.

GALAOR.

O faveur inespérée !

LA DUCHESSE.

Silence ! Vous étiez, il y a huit jours, aux eaux de Bade ?

GALAOR.

Oui, Altesse.

LA DUCHESSE.

Vous y avez vu ma jeune pupille, la princesse Thécla de Wolfenbuttel ?

GALAOR.

Oui, Altesse.

LA DUCHESSE.

Feu mon mari, qui était son tuteur, m'a laissé tout pouvoir sur elle, et c'est à moi seule de disposer de sa main et de ses États.

GALAOR.

Je comprends... Votre Altesse veut faire un choix.

LA DUCHESSE, sèchement.

Il est fait. (Après un instant de silence.) Comment trouvez-vous a princesse ?

GALAOR, à part.

Est-ce qu'elle aurait, par hasard, des idées sur moi ?

LA DUCHESSE, impérieusement.

Comment la trouvez-vous ?

GALAOR, vivement.

Charmante ! Adorable ! Une grâce, un esprit !... Elle a

beaucoup des manières de Votre Altesse... surtout une affabilité...

LA DUCHESSE, gravement.

Trop grande! C'est un défaut.

GALAOR.

Dont je ne puis me plaindre; car, pendant ces huit jours, elle m'a accueilli avec une bonté... qui fait que, près d'elle, on se sent entraîné... séduit... Impossible de ne pas l'adorer!

LA DUCHESSE, se levant vivement.

J'espère que vous n'avez pas eu cette audace?

GALAOR.

Moi!... Quelle pensée!... (A part.) J'allais faire fausse route. (Haut.) J'avais, contre de tels dangers, des souvenirs cruels et vivaces que rien n'a pu effacer... et, pour moi, le passé est la sauvegarde du présent!

LA DUCHESSE.

Il suffit! Pas un mot de plus... Écoutez-moi. Je m'indigne depuis longtemps des plaisanteries continuelles qu'on se permet en Europe sur le nombre et sur le peu d'importance des petits princes d'Allemagne; mais le moyen de s'agrandir, quand on n'a pas deux ou trois cent mille hommes pour chercher à ses voisins quelque querelle d'Allemand! Je me suis dit alors, que si, par exemple, un Brunswick épousait une Wolfenbuttel; que si, plus tard, leurs enfants épousaient quelques princes ou princesses de Reuss, de Souabe, ou de Gotha, on arriverait ainsi, sans guerre, sans bataille, et par de seules conquêtes matrimoniales, à composer avec des fractions de principautés un royaume complet. Vous comprenez?

GALAOR.

Très-bien!

LA DUCHESSE.

C'est là le but de ma politique. Pour commencer, j'ai résolu de marier le grand-duché de Brunswick avec la princi-

pauté de Wolfenbuttel... dans la personne du prince Max, mon neveu, et dans celle de Théela, ma pupille.

GALAOR.

Je n'y vois pas d'obstacle.

LA DUCHESSE.

Il y en a pourtant, et de très-grands! Quant à ma pupille, je lui ai dit : « Je veux. » Cela suffit, elle obéira. Elle sait que je ne reviens jamais sur mes décisions. Pour mon neveu... c'est plus difficile. J'ai tellement soigné son éducation, je lui ai donné, dans ce siècle démoralisé, des goûts si chastes, des principes si rigides, qu'il n'aime que la science et la stratégie, ne pense à aucune femme et a pris le mariage en horreur!

GALAOR, gaiement.

En vérité?

LA DUCHESSE, avec embarras.

Il faudrait maintenant... et moi, je ne le peux pas... détruire en partie mon ouvrage... lui prêcher d'autres préceptes... le rendre moins sauvage... moins rigoriste... enfin, moins vertueux... et j'ai songé à vous.

GALAOR.

Ah! Quel honneur!

LA DUCHESSE.

Si vous parvenez à le décider à ce mariage...

GALAOR.

Eh bien?...

LA DUCHESSE.

Le jour où il y donnera son consentement, je paie toutes vos dettes, à commencer par celle de Fallemberg; je vous accorde le titre de comte, et, de plus, la clef de premier chambellan.

GALAOR.

Ah! madame...

LA DUCHESSE.

Vous savez que le feu duc, mon mari, m'a nommée régente de cette principauté, jusqu'au jour où son neveu, le prince Max, aura atteint sa grande majorité.

GALAOR.

C'est-à-dire sa vingt-cinquième année.

LA DUCHESSE.

Et il n'en a que vingt-trois. J'ai donc encore deux années devant moi, pour mener à bonne fin mes desseins politiques, punir ceux qui me trahissent et récompenser ceux qui me servent.

GALAOR.

Votre Altesse peut se reposer sur mon zèle et mon expérience. Dès que vous daignez compter sur moi pour rendre le prince mauvais sujet...

LA DUCHESSE, vivement.

Je n'ai pas dit cela.

GALAOR.

Moins vertueux, ce sont vos expressions ; je demande à être seul juge des moyens à employer.

LA DUCHESSE.

Si ma moralité peut les accepter!

GALAOR.

Nous aurons d'abord à la cour des soirées, des réceptions, des concerts...

LA DUCHESSE.

Un instant!

GALAOR.

Opéra et ballet deux fois par semaine...

LA DUCHESSE.

Permettez!

GALAOR.

Et, par mois, quatre grands bals où vous inviterez les plus jolies femmes de la résidence.

LA DUCHESSE.

Mais songez donc, baron!... Taisez-vous, c'est le prince, mon neveu. Le voici, enfin!

GALAOR.

Si Votre Altesse daignait me permettre de causer d'abord seul quelques instants avec mon élève?...

LA DUCHESSE, souriant.

Pour votre première leçon?... Soit... je vous laisse avec lui.

(Elle remonte.)

GALAOR, la suivant.

En quelle qualité?

LA DUCHESSE.

Comme premier menin ou secrétaire, la place que vous voudrez... à votre choix.

GALAOR.

Je les choisis toutes les deux.

(Le prince entre en rêvant et sans voir Galaor ni la duchesse, qui se tiennent au fond, à droite. Il prend un siége et s'assied.)

LA DUCHESSE, bas à Galaor.

A bientôt! A la revue!

(Elle sort à gauche. Le prince se lève et passe à droite, absorbé dans ses réflexions. Galaor l'examine.)

SCÈNE VI.

MAX, GALAOR.

GALAOR, à part.

Il est impossible, dans une cour quelconque, même dans une cour d'Allemagne, qu'un prince soit arrivé à l'âge de

vingt-trois ans sans s'occuper d'autre chose que de stratégie, (Le prince passe à gauche.) et s'il rêve là à quelque plan d'attaque... combinons le mien. (Saluant.) Monseigneur!...

MAX, sans le regarder.

Qui vient encore me déranger? Que voulez-vous?

GALAOR.

Je suis le baron Galaor de Blakenberg, à qui Votre Altesse a fait espérer l'honneur d'une audience.

MAX, se tournant de son côté.

Ah! mon Dieu!... n'est-ce pas vous, monsieur, qui m'attendiez?

GALAOR.

Depuis ce matin, mon prince.

MAX.

Pardon, monsieur, je suis accablé de travaux de toutes sortes.

GALAOR.

Passe encore, si c'était de plaisirs, mais d'affaires!

MAX.

Est-ce que vous n'avez pas d'affaires, vous, monsieur?

GALAOR.

Non, mon prince, je les ai toutes réservées pour mon âge mûr.

MAX, le regardant.

Et votre âge mûr?...

GALAOR.

Ne viendra jamais... grâce au secret que j'ai de rester toujours jeune.

MAX.

Un beau secret, monsieur!

GALAOR.

Dont Votre Altesse n'a pas besoin, par malheur; sans cela, je lui en ferais part; c'est mon devoir.

MAX.

Comment cela?

GALAOR.

Madame la grande-duchesse m'a fait l'honneur de m'attacher à la personne de son auguste neveu.

MAX.

Je n'en savais rien.

GALAOR.

En qualité de secrétaire ou de premier menin, sauf ce qu'en dira monseigneur.

MAX.

Je dirai que je m'en étais passé jusqu'ici... et qu'à la rigueur...

GALAOR.

Votre Altesse aurait pu s'en passer encore. Aussi, rassurez-vous... ce sera exactement comme si vous n'en aviez pas.

MAX, à la cheminée de droite.

Vous croyez?...

GALAOR.

J'en suis sûr, et si j'ai le bonheur de plaire à Votre Altesse...

MAX.

Vous me plaisez... à ces conditions-là.

GALAOR.

Trop heureux!... Ainsi, je pourrai donc entrer en fonctions?...

MAX, impatienté.

Quand vous voudrez.

GALAOR.

Quels sont les ordres de Votre Altesse pour aujourd'hui?

MAX.

Aucun.

GALAOR.

Et mon service ordinaire?

MAX.

Rien!

GALAOR, à part.

Avec des travaux pareils, je ne pourrai jamais gagner mes appointements. (Haut.) Ainsi, le seul désir de monseigneur?...

MAX.

Est d'être seul.

GALAOR.

J'obéis. (Il fait quelques pas pour sortir. — Max s'approche de la table à droite. — Il y prend une feuille de papier, la plie en deux et cherche une écritoire; il tourne la tête et l'aperçoit sur la table à gauche. — Il va pour la chercher, Galaor le devance. — Il lui présente la plume et tient l'encrier de l'autre main.) Voici, monseigneur!

MAX.

Qu'est-ce?

GALAOR.

La plume que vous cherchez.

(Il passe derrière le prince et pose l'écritoire sur la table.)

MAX, troublé.

C'est vrai! J'ai un problème que je ne puis résoudre de tête.

(Galaor salue, s'approche lentement de la porte du fond et s'arrête.)

GALAOR, regardant Max de loin et à part.

Ce problème-là a l'air de l'agiter beaucoup : les yeux au ciel, l'air mélancolique et rêveur... Ces Allemands font de la stratégie avec sentiment.

MAX, assis à la table de droite.

Dieu ! Qu'il est difficile de dire ce qu'on veut dire... sans le dire ! Ah ! m'y voilà !

Ne savez-vous donc pas comprendre le langage
De ce cœur trop timide, et que l'on croit sauvage ?

C'est cela, c'est la vérité ! ou plutôt...

Ne comprenez-vous pas... vous, mon ange et mon guide,
Ce cœur... qu'on croit sauvage... et qui n'est que timide ?

Ce sera mieux... Écrivons !

GALAOR, s'approchant et toujours à part.

On croirait, Dieu me damne ! qu'il fait des vers ! Allons donc ! Lui, un mathématicien !

MAX.

Déesse, ayez pitié du pauvre... prince Max.

GALAOR, à part.

C'est cela même... des vers germaniques ! Pauvre prince Max !

MAX à part, se frottant le front.

C'est peut-être un peu dur !

GALAOR à part.

Oui, un peu !

MAX.

Mais cela me nomme, cela me fait connaître ! C'est quelque chose ; sans cela, elle ne se douterait peut-être jamais que c'est moi ! Pauvre prince Max !... Mais la rime, la rime à ce mot-là ?... Je n'avais pas déjà assez de difficultés, il faut encore qu'on me donne un nom qui n'a pas de rime ! (Avec colère.) Max ! Max...

GALAOR, de même.

Le pauvre homme !

MAX, cherchant toujours.

Maudite rime !... Chienne de rime !... S'il ne s'agissait que d'enlever un carré d'infanterie !

Déesse, ayez pitié du pauvre prince Max !
Déesse... recevez... les vœux du prince Max.

GALAOR, s'avançant et déclamant.

Minerve accueillait bien les prières d'Ajax.

MAX, vivement.

Bravo ! Ma foi, trouvée !... Il n'y a peut-être que celle-là au monde ! (S'arrêtant brusquement.) Eh mais ! Qu'est-ce qui vous amène ? Qui êtes-vous ?

GALAOR.

Votre secrétaire, monseigneur ! Secrétaire pour tout faire, même pour trouver des rimes.

MAX.

En vérité ?

GALAOR.

A moi la rime, à vous la raison, monseigneur ; nous ferons à nous deux des vers charmants, que tout le monde applaudira.

MAX, se levant.

Et je ne veux pas, morbleu ! qu'on applaudisse mes vers !
(Il met la feuille dans sa poche.)

GALAOR.

Vous êtes le premier, monseigneur.

MAX.

Je ne veux même pas qu'on les connaisse !

GALAOR.

y en a d'autres qu'on n'aurait qu'à laisser faire, cela uffirait ; mais les vôtres, monseigneur...

MAX.

Taisez-vous, taisez-vous, morbleu ! Et si vous vous avisez de parler de moi ! ..

GALAOR.

Votre Altesse me prend-elle pour la Renommée ? Je suis muet et j'y ai quelque mérite ; car je connais mieux encore

que ces vers, je connais la personne même à qui ils étaient destinés.

MAX, vivement.

Vous?

GALAOR.

Prêt à vous le prouver.

MAX, hors de lui.

S'il était vrai !...

GALAOR.

D'où vient, monseigneur, votre trouble... votre émotion?... Vous méfiez-vous d'un serviteur fidèle? Craignez-vous qu'il révèle votre amour ?

MAX.

Impossible ! Je n'en ai parlé à personne.

GALAOR.

Excepté à elle?

MAX.

Du tout ! Pas même... à elle !

GALAOR.

Est-il possible ?

MAX.

Jamais, jamais je n'oserais !

GALAOR.

Mais comment l'idée de l'épouser ne s'est-elle pas offerte à votre pensée ?

MAX, effrayé.

L'épouser!... moi ? Des idées de mariage... à moi? Et la grande-duchesse, ma tante !...

GALAOR.

Pourquoi ne pas aborder avec elle la question?

MAX.

Je me connais !... J'irais sans crainte à l'attaque d'une

redoute ; mais, depuis mon enfance, la grande-duchesse... m'a imprimé une telle terreur, m'a habitué à une telle soumission, que, même maintenant, j'éprouve encore auprès d'elle une timidité instinctive qui me rend gauche, maladroit, et me fait ressembler à un écolier en tutelle.

GALAOR.

Et c'est pour cela, sans doute... qu'elle a conseillé au feu duc, votre oncle, de prolonger cette tutelle... aussi longtemps que possible?

MAX.

Je le sais... et peu m'importe! Le pouvoir n'est pas l'objet de mes vœux.

(Il va s'asseoir près de la table, à droite.)

GALAOR.

Eh bien !... cet objet... ce seul objet de vos vœux... ce mariage... Votre Altesse me permet-elle d'en parler à sa redoutable tante?

MAX, le regardant.

Ah ! Vous êtes intrépide, baron !

GALAOR.

J'en parlerai de votre part... non-seulement à elle, mais encore à la belle Thécla !

MAX, avec bonhomie.

Pourquoi ?

GALAOR.

A la princesse de Wolfenbuttel.

MAX, de même et se levant.

Pourquoi? Elle est sans doute charmante, mais rieuse, étourdie, indiscrète !... et elle n'a que faire là-dedans.

GALAOR.

Comment, rien?

MAX, passant à gauche.

Non, sans doute.

GALAOR.

N'est-ce pas à elle que vous pensez!

MAX.

Mais du tout!

GALAOR, poussant un cri.

Ah! mon Dieu! Et votre tante... qui veut vous la donner pour femme!

MAX.

Jamais! Jamais!... Plutôt mourir!

GALAOR.

Et ce que Votre Altesse me disait tout à l'heure?...

MAX, vivement.

Je n'ai rien dit... rien! Pas un mot sur ce sujet, baron... il y va!...

(Il passe à droite.)

GALAOR, à part.

De ma place! Et de mes dettes! Tout est perdu!

(Il descend à gauche.)

SCÈNE VII.

GALAOR, MARGUERITE, MAX.

MARGUERITE.

Eh! mais, monseigneur, à quoi pensez-vous donc? La grande-duchesse est arrivée au camp depuis plus d'une heure, et elle ne vous a pas encore vu!

MAX, avec embarras.

C'est vrai!

MARGUERITE.

Confondue par état dans la foule qui l'entoure, j'ai cru remarquer son inquiétude, son impatience... et, au moment

où les principaux officiers venaient lui présenter leurs hommages, je suis accourue vous prévenir.

MAX.

Ah ! Combien vous êtes bonne ! Je ne fais que des gaucheries ou des fautes quand vous n'êtes pas là... et vous y êtes si rarement ! (A Galaor, avec embarras.) Mademoiselle Marguerite de Waldeck, première demoiselle d'honneur de Son Altesse. (A Marguerite.) Monsieur le baron Galaor de Blakenberg, mon nouveau secrétaire.

MARGUERITE.

A qui toutes les demoiselles de la cour doivent déjà des remercîments. Il paraît que M. le baron a voix délibérative au conseil, et son influence, la grande-duchesse ne nous l'a pas laissé ignorer, vient d'opérer une révolution tout entière... Ce soir, un bal à la résidence, demain un concert !

MAX.

Ah ! mon Dieu !

MARGUERITE.

Votre Altesse y viendra?

MAX.

Moi!... Et qu'y ferais-je ?

MARGUERITE.

Ce qu'y fait tout le monde... vous danserez.

MAX.

Y pensez-vous? J'aurai l'air si emprunté... si maladroit !

MARGUERITE.

Vous vous défiez toujours de vous-même.

MAX.

C'est que je me vois... je me regarde.

MARGUERITE.

Regardez les autres... cela vous rassurera. Et puis, si Votre Altesse y consent, nous vous donnerons, avant le bal, une leçon.

MAX.

Quoi! Vous daigneriez vous-même ?...

MARGUERITE.

Une leçon de danse... et de valse.

MAX, vivement.

De valse!... Oh! non! Je ne pourrais, je n'oserais jamais!

GALAOR, vivement.

Et pourquoi donc?

MAX, avec embarras.

Je ne sais... mais croyez, malgré cela, que ma reconnaissance...

MARGUERITE.

J'y compte bien. J'ai justement une grâce à vous demander.

MAX, vivement.

Parlez.

MARGUERITE.

Un protégé à nous que je devais vous recommander...

MAX.

Un protégé!... parlez, je serai trop heureux...

MARGUERITE.

Un charmant jeune homme!

MAX, troublé.

Ah! un jeune homme?

MARGUERITE.

Un jeune lieutenant qu'il faudrait faire capitaine.

MAX.

C'est bien difficile!... Les règlements militaires... les droits...

MARGUERITE.

Des droits?... Il en a de très-grands... C'est le frère

d'une de nos amies de couvent... Amélie d'Halberstadt... qui le recommande à la princesse Thécla et à moi... Et, tenez, c'est lui-même, le voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; CONRAD.

CONRAD.

Je viens avertir monseigneur que les troupes se rangent en bataille pour la revue que doit passer madame la grande-duchesse.

MAX, à part.

Ah !... L'heure, la revue... et, jusqu'à ma grand'tante... j'oublie tout !... Je ne sais pas où j'ai la tête... Adieu !

MARGUERITE.

Non pas !... J'ai demandé un brevet de capitaine, et vous ne partirez pas que vous ne me l'ayez accordé !

MAX.

Vous croyez ?

MARGUERITE.

J'en suis sûre,

(Elle lui parle vivement, et à voix basse.)

CONRAD, pendant ce temps, s'approchant de Galaor.

Ce soir, monsieur le baron, après la revue.

GALAOR.

J'aurai l'honneur de venir vous prendre ici.

MAX, se défendant à peine contre Marguerite.

Je ne dis pas non ; mais c'est une injustice, un passe-droit !

MARGUERITE.

S'il prouve qu'il en est digne ! Si, par son mérite, la fa-

veur devient une justice? Croyez-moi, il y a en lui de l'avenir.

MAX, avec dépit.

C'est étonnant!... Moi, qui d'ordinaire suis de votre avis... je trouve...

MARGUERITE.

Quoi donc?

MAX, à part.

Que plus elle m'en fait l'éloge, et plus il me déplaît!

MARGUERITE.

Eh bien, achevez; que trouvez-vous?

MAX, à demi-voix et d'un ton brusque.

Je trouve que le règlement s'oppose à un avancement aussi rapide, aussi injuste, aussi inouï!... Le lieutenant Conrad... restera lieutenant.

MARGUERITE, froidement.

Soit, monseigneur. (S'adressant à Conrad.) Les amis de vos sœurs et les vôtres, monsieur Conrad, espéraient obtenir pour vous quelque avancement; mais il y a des moments où le sort est si fâcheux et si maussade, qu'on n'attend plus rien de lui...

MAX, à part, avec humeur.

C'est-à-dire que le sort... c'est moi.

MARGUERITE.

Mais, rassurez-vous, on ne vous abandonnera pas pour cela, et le ciel vous protégera.

CONRAD.

On doit compter sur sa protection, mademoiselle, quand on a déjà pour soi celle des anges.

MAX, à Conrad, avec impatience.

Ma canne! Mon chapeau!

MARGUERITE, à Conrad qui les donne au prince.

A ce soir, monsieur Conrad, car nous avons à la résidence un bal.

GALAOR.

Je m'en vante !

MARGUERITE.

Où la grande-duchesse vient d'inviter ses jeunes officiers.

GALAOR.

Développement de mon système !

CONRAD.

Et si mademoiselle de Waldeck, car il faut s'y prendre d'avance, daignait me promettre une valse...

MARGUERITE, vivement et avec grâce.

La première.

MAX, à part, avec dépit.

Il valse, lui ! Et il valse bien, très-bien, je le parierais ; et je le verrais là... sous mes yeux !... Un lieutenant l'emporter sur un général !... Non, morbleu !... (Haut.) Lieutenant Conrad, vous savez qu'en qualité de mon aide de camp vous êtes ce soir de garde ici ?

MARGUERITE.

Dans cette tente ?

MAX.

Qui est la mienne.

MARGUERITE.

Mais vous la quitterez ?

MAX.

C'est la consigne.

MARGUERITE.

Et pendant votre absence ?...

MAX.

C'est la consigne.

CONRAD.

Mais, monseigneur...

MAX.

Vous resterez aux arrêts jusqu'à ce soir.

MARGUERITE.

Pourquoi ?

MAX.

Pour avoir répondu.

CONRAD.

Moi, monseigneur ?

MARGUERITE.

Oh !...

MAX, avec colère.

Et, pour avoir répliqué, vous y resterez jusqu'à demain !

MARGUERITE.

Ah ! Monseigneur !... (S'adressant à Galaor.) La grande-duchesse assiste à la revue, n'allons-nous pas l'y rejoindre, monsieur le baron ?

GALAOR, à Marguerite.

Trop heureux, mademoiselle, de vous offrir mon bras !

MAX, à part.

Insensé ! Maladroit que je suis !... n'avoir su contenir un dépit... qui, après tout, peut-être, n'a pas le sens commun. (Bas, à Marguerite.) Daignez, mademoiselle, agréer mes excuses, et pardonner à mon manque d'égards. Je ne comprends pas comment j'ai pu refuser... J'accorde tout.

MARGUERITE, avec fierté.

Moi, je ne veux plus rien.

MAX.

Ah ! Vous êtes fâchée ?

MARGUERITE.

Non pour moi, monseigneur, mais pour vous.

MAX, voulant la retenir.

De grâce, un mot!...

MARGUERITE.

Je ne pense pas que vous vouliez nous retenir, ni nous mettre aussi auv arrêts sous votre tente?

(Elle lui fait une profonda révérence, et sort en s'appuyant sur le bras de Galaor. — Max reste un instant immobile et comme anéanti, puis il fait un gesta de désespoir et sort par le fond. — Les rideaux de la tente se referment.)

SCÈNE IX.

CONRAD, seul.

Quelle idée! Quel caprice! Me mettre ainsi aux arrêts jusqu'à demain!... Me priver de l'honneur de défiler avec ma compagnie devant ma souveraine!... Pourquoi? Je vous le demande! Et puis, après la revue, tous ces jeunes officiers, mes camarades, je les vois d'ici, dans le palais de la résidence, au milieu du bal... à l'éclat des lumières, au son de la musique, valsant avec ces belles dames! (A demi-voix.) Qui sait, même... si, parmi ces parures élégantes et ces blanches épaules, je n'aurais pas reconnu celles de ma jolie frileuse?... Ah! C'est à se désespérer!... Sans compter que les arrêts... c'est fort ennuyeux... en hiver surtout, où la nuit vient vite et n'en est que plus longue! Qu'est-ce que je vais faire?... Mettre du bois dans la cheminée, cela occupe. (Il allume deux bougies.) Ah! le baron que j'oubliais! C'est ici qu'il m'a donné rendez-vous... A la bonne heure au moins!... se battre, cela distrait... Ce sera, je le prévois, la seule distraction de ma soirée; et aujourd'hui, où je n'ai pas de bonheur... si la chance m'était contraire?... Si j'étais tué? Bah! aucune maîtresse ne me pleurerait. (Vivement.) Et mes sœurs, mes pauvres sœurs!... Que deviendraient-elles?... Moi, leur seul appui; moi qui devais les protéger,

les établir... les marier toutes !... (Gaiement.) Allons donc, vains pressentiments ! Craintes puériles !... Mes jours ne risquent rien, trop d'anges veillent sur moi... mes sœurs d'abord... et puis une autre... que je ne puis nommer... que je ne connais pas, mais que j'attends toujours !

(Il s'est assis dans le fauteuil à gauche. — Musique à l'orchestre.)

SCÈNE X.

CONRAD, assis, THÉCLA, enveloppée d'un manteau.

(Au troisième plan, à gauche, en dehors de la tente, on voit apparaître Thécla ; elle entre regardant de tous côtés ; elle profite du moment où la sentinelle se dirige au fond pour écarter les rideaux.)

THÉCLA, entrant vivement.

Personne dans cette tente... Entrons !

CONRAD, l'apercevant et poussant un cri.

C'est elle !

THÉCLA, voulant s'enfuir.

Quelqu'un !

CONRAD, courant après elle et la retenant.

Ne craignez rien !... Que voulez-vous ? qu'avez-vous ?

THÉCLA, toute tremblante.

Ce que j'ai, monsieur l'officier ?... J'ai froid, je tremble de froid.

CONRAD.

Quelle rencontre ! La seule chose ici que je puisse peut-être vous offrir... (Lui offrant un siége près de la cheminée.) une place au feu !

THÉCLA, le regardant et à part.

Grand Dieu ! Ce jeune officier... qui, l'autre soir... à la sortie de l'Opéra... Fâcheux hasard ! s'il me connaît... c'est fait de moi !

CONRAD.

Daignez vous asseoir. (Thécla s'assied.) Je bénis le froid, il me porte bonheur! (Mettant du bois dans la cheminée.) Pourtant, je m'efforce de le combattre.

(Il s'est assis sur un petit tabouret et prend le soufflet.)

THÉCLA.

C'est inutile, monsieur, je ne reste qu'un moment.

CONRAD, se levant et allant à la table de gauche.

Oh! non, de grâce! Non, vous ne partirez que quand vous serez tout à fait réchauffée.

(Prenant les papiers et les livres qui sont sur la table.)

THÉCLA.

Que faites-vous là?

CONRAD, jetant les livres et les papiers dans le feu.

Les livres de mathématiques de Son Altesse...

THÉCLA.

Mais vous allez mettre le feu!

CONRAD.

Pour vous chauffer, qu'importe!

(Il se rassied.)

THÉCLA.

Je vous répète, monsieur, que c'est inutile... Quelques instants passés près de ce brasier... m'ont ranimée.

CONRAD, qui l'a retenue par la main.

Vous me trompez! Votre main... (A part.) Ah! quelle jolie main!... (Haut.) Elle est glacée... Vous tremblez!

THÉCLA.

De frayeur!. . monsieur... pas autre chose.

CONRAD, se levant.

Ne suis-je pas là pour vous défendre? Et, si j'osais demander qui j'ai l'honneur de recevoir... et par quel miracle?

THÉCLA, à part, avec joie.

Il ne me connaît pas! (Haut, se levant.) J'ignorais, monsieur,

que cette prairie et ce petit bois, qui, d'ordinaire, sont libres, seraient occupés ce soir par un corps d'armée.

CONRAD.

On y a établi, ce matin... à l'improviste... un camp.

THÉCLA.

Et des vedettes, des sentinelles... Qui vive? Qui va là? La peur m'a prise, j'ai perdu la tête... je me suis enfuie au hasard.

CONRAD, vivement.

Oh! mais, rassurez-vous! Vous êtes ici en sûreté.

THÉCLA, à part, le regardant timidement.

Au fait, je pouvais plus mal tomber... (Haut.) vous m'avez l'air, monsieur, d'un bon et honnête jeune homme.

CONRAD.

Oui... oui... madame... ou mademoiselle?

THÉCLA.

Mademoiselle.

CONRAD, vivement.

Ah! tant mieux!

THÉCLA.

Pourquoi?

CONRAD.

Je ne sais... Mais, ordonnez... disposez de moi.

THÉCLA.

C'est ce que j'allais faire... Il faut, monsieur, que, sans m'interroger, sans me rien demander, vous ayez la bonté de me conduire hors d'ici et où je vous dirai.

CONRAD, vivement.

Bien volontiers, si je pouvais sortir du camp; mais je suis consigné, je suis aux arrêts.

THÉCLA.

O ciel!... Et dites-moi, monsieur, vos arrêts doivent-ils durer longtemps?

CONRAD.

Jusqu'à demain matin.

THÉCLA.

Ah! mon Dieu! Pour quelques heures, je ne dis pas... mais jusqu'à demain!

CONRAD.

Oh! le temps passe vite! Pour moi, du moins.

(Il veut lui prendre la main.)

THÉCLA, reculant devant lui et retirant sa main.

Ne me touchez pas, monsieur!... J'ai trop froid!

CONRAD, à part.

Il est impossible d'être frileuse à ce point! (Haut et timidement.) Je veux dire que vous resteriez là auprès du feu... de ce côté de la tente... moi, de celui-ci... à l'autre extrémité, veillant sur vous de loin... ne me rapprochant que si vous m'appeliez... et puis, demain, de grand matin, vous enveloppant de mon manteau, vous couvrant de mon chapeau, je vous guiderais, sans que personne vous vît, à travers les détours du camp; puis, je vous conduirais, en esclave soumis, où vous me l'ordonneriez, sans vous interroger... sans vous rien demander... pas même de récompense. Que craignez-vous? Interdit à votre vue, je ne sais ce que j'éprouve... c'est moi qui ai peur... c'est moi qui tremble de crainte et de respect.

THÉCLA, à part.

C'est vrai! Me voilà plus rassurée!

CONRAD.

Vous vous taisez! Vous acceptez ce moyen?... Il n'y en a pas d'autres... et puis... il fait si froid!...

THÉCLA.

Qui êtes-vous, monsieur?

CONRAD.

Conrad d'Halberstadt, lieutenant.

THÉCLA, descendant.

Ah!... qui a, je crois, une sœur au couvent d'Hildenhausen?

CONRAD, vivement.

Comment le savez-vous? Pardon... je ne dois rien demander, pas même qui vous êtes.

THÉCLA.

Mais vous ne seriez pas fâché de l'apprendre. Eh bien, monsieur, je suis attachée à la maison de Son Altesse, et, pour des raisons à moi connues, je voulais la quitter aujourd'hui même, sans l'en prévenir.

CONRAD.

C'est pour cela que vous partiez ainsi?

THÉCLA.

Oui, monsieur; je suis près d'elle ce qu'on appelle dans les résidences royales dame d'atours... et à la ville, femme de chambre.

CONRAD.

Bien vrai?

THÉCLA.

Bien vrai.

(Elle s'assied à gauche dans le grand fauteuil.)

CONRAD, allant chercher une chaise.

Tant mieux! Vous n'êtes donc pas une grande dame... une princesse?...

THÉCLA.

Moi!

CONRAD, s'asseyant.

A votre air, j'en avais peur.

THÉCLA.

Pourquoi cela?

CONRAD.

Parce que les grandes dames. . les princesses... quelque

belles qu'elles soient... on n'ose... ni les aimer... ni le leur dire.

THÉCLA.

Ce qui signifie que moi...

CONRAD.

Oh! je ne le dirai pas, je ne le dirai jamais!

(On entend la voix de Klumpp.)

THÉCLA.

Écoutez... écoutez!

CONRAD.

On parle en dehors.

(On entend Galaor répondre à Klumpp.)

THÉCLA.

Grand Dieu! Cette voix?...

CONRAD, faisant quelques pas vers le fond.

Celle du baron Galaor.

THÉCLA, à part, se levant.

Je suis perdue!

CONRAD.

Vous le connaissez?

THÉCLA.

Moi?... Nullement; mais je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, que je ne sois pas vue ici, sous cette tente!

CONRAD.

Comment faire?... Ah!

(Il la fait rasseoir et prend son manteau qu'il jette sur elle de manière à la cacher entièrement.)

SCÈNE XI.

CONRAD, THÉCLA, GALAOR.

GALAOR, au dehors.

Comment?... Je n'entrerai pas dans la tente du prince, moi, son secrétaire !

KLUMPP, de même.

On n'entre pas sans le mot d'ordre...

GALAOR.

Il fallait donc le demander tout de suite... Décence, discipline. (Entrant en scène et en riant.) Et le mot de ralliement : Dorothée !... Le nom de la grande-duchesse ! (A Conrad.) Me voici à vos ordres, mon jeune officier.

CONRAD, à part.

Ah ! mon Dieu ! Il vient pour se battre !

GALAOR.

Vous m'attendiez ?

CONRAD, à part.

Non, ma foi!... M'éloigner d'elle en ce moment !

GALAOR.

J'ai invité pour la cinquième valse, mademoiselle Marguerite de Waldeck, avec qui je suis en coquetterie... ainsi, hâtons-nous.

CONRAD.

Quoi, monsieur ?... A cette heure !...

GALAOR.

Ah ! Vous reculez !

CONRAD.

Qu'osez-vous dire ?

GALAOR.

Défenseur de la princesse Thécla...

THÉCLA, à part.

Que dit-il !

GALAOR.

Vous aimez autant que l'affaire n'aille pas plus loin.

CONRAD.

Monsieur !...

GALAOR.

Soit ! Je me contenterai de la plus simple excuse.

CONRAD.

Jamais !

GALAOR, tirant son épée.

Eh bien donc, en garde !

CONRAD, regardant du côté où Thécla est cachée.

Ici !

GALAOR.

Pourquoi pas ? Un duel aux bougies.

CONRAD.

Et l'étiquette ! La tente du prince ! Pas possible ! Ce n'est pas convenable ! (Remontant le théâtre et regardant vers le fond.) Mais, tenez... ici près... de ce côté... un clair de lune magnifique...

GALAOR.

A merveille ! Allons, Amadis !

CONRAD, tirant son épée.

Allons, Lovelace !

(Ils sortent tous deux. — Pendant qu'ils ont remonté le théâtre, Thécla a écarté le manteau que, plus d'une fois déjà, on avait vu s'agiter.)

SCÈNE XII.

THÉCLA, se levant vivement du fauteuil.

Ah ! je meurs de frayeur !... Et c'est pour moi... pour moi qu'il exposerait sa vie !... Non, non, je ne le souffrirai

pas... (Elle fait quelques pas vers le fond et s'arrête.) Et ce Galaor qui va me reconnaître... que ne dira-t-il pas!... C'est me compromettre... c'est me perdre! N'importe! Courons... (Elle s'élance vers la porte de la tente, entr'ouvre les rideaux et regarde.) Ah! le baron chancelle et tombe sur la neige... son épée lui échappe. Conrad court la ramasser, la lui présente... il l'aide même avec peine à se relever. Quel bonheur! il n'est pas blessé! (Redescendant vivement le théâtre.) Mais ils vont revenir... tous les deux... ou lui seul!... ce qui est encore pis. Et passer ainsi le reste de la nuit!... Non, vraiment... ce n'est pas possible. Partons! Fuyons au plus vite!... mais par où? (Regardant par la porte à droite, qu'elle entr'ouvre.) Ah! de ce côté!... L'entrée du camp est à deux pas... (Avec impatience.) Mais comment en franchir l'enceinte... comment?... (Poussant un cri.) Ah! le mot d'ordre que le hasard m'a livré!... et comme lui-même m'en a donné l'idée tout à l'heure... avec ce manteau et ce chapeau d'officier... (Elle s'enveloppe du manteau et met le chapeau sur sa tête.) Allons, allons, un peu de présence d'esprit et de courage, et bientôt je serai loin d'ici. (Elle s'élance par la porte à droite, au moment où Conrad apparaît joyeux à la porte du fond.)

ACTE DEUXIÈME

L'appartement de Marguerite de Waldeck : porte au fond ; à gauche, une fenêtre ; à droite, deux portes dont une au premier plan ; au milieu du théâtre, une table, sur laquelle sont placés des ouvrages de femme.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, entrant par la première porte à droite.

Le bal est fini depuis longtemps ! Depuis longtemps je suis rentrée dans mon appartement et je n'ai pas songé un instant à dormir. Il me semble encore entendre les derniers sons de la valse ; je vois toute cette foule qui s'écoule, les lustres qui s'éteignent ; puis, à cet éclat de commande, à cette splendeur obligée, succèdent le silence et la solitude... image de ma vie, à moi !... Ah ! c'est bien triste, une fin de bal, triste comme tout ce qui finit...

(Entre du fond, Mina, qui regarde de tous côtés en fermant la porte sur elle.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, MINA.

MARGUERITE, se retournant.

Ah ! Mina ! La pauvre fille que j'ai fait venir de notre village... Qu'est-ce ? Il est jour depuis longtemps, et je n'ai pas besoin de tes services.

MINA.

Oui, mademoiselle... mais...

MARGUERITE.

Qu'as-tu ?... Quel air effrayé !

MINA.

Voilà ! Un jeune officier qui demande à vous voir.

MARGUERITE.

Moi? de si bonne heure?... Quelle folie !

MINA.

C'est ce que je lui ai dit.

MARGUERITE.

Renvoie-le.

MINA.

Il ne veut pas.

MARGUERITE.

Laisse-le dans le vestibule à se morfondre.

MINA.

C'est ce que j'avais fait.

MARGUERITE.

Eh bien?

MINA.

Eh bien !... C'est là l'effrayant... il paraît qu'il connaît les êtres et que ce n'est pas la première fois qu'il vient à cette heure-ci...

MARGUERITE, se levant.

Que veux-tu dire ?

MINA.

Car il s'est élancé par le petit escalier dérobé qui conduit aux appartements de la grande-duchesse, et j'accourais pour arriver avant lui.

MARGUERITE.

Va, cours prévenir les gens du palais, le sergent de garde !

(Apercevant Thécla qui paraît à la seconde porte à droite; elle est enveloppée du manteau de Conrad et pose un doigt sur sa bouche.) Non, ne dis rien à personne, à personne au monde, entends-tu? et laisse-nous.

MINA.

Oui, mademoiselle. (A part, en s'en allant.) Autant valait le recevoir tout de suite ; mais elles ont, à la cour, un tas de rubriques...

MARGUERITE, avec impatience.

T'en iras-tu?

MINA, du fond et en sortant.

C'est peut-être ça qu'ils appellent l'étiquette.

SCÈNE III.

MARGUERITE, THÉCLA.

MARGUERITE, débarrassant Thécla du chapeau de Conrad, qu'elle pose sur un fauteuil, à gauche.

Vous, princesse, sous ce déguisement et à pareille heure!

THÉCLA, jetant son manteau sur un fauteuil, à droite, et s'asseyant.

Laisse-moi respirer, ma bonne Marguerite, j'ai cru que j'en mourrais !

MARGUERITE, allant près d'elle.

Nous avons passé cette nuit au bal.

THÉCLA.

Moi pas!

MARGUERITE.

Et comme on s'étonnait de l'absence de Votre Altesse, madame la grande-duchesse a annoncé que vous désiriez rester ces deux jours-ci dans une retraite absolue, en son château de Neustadt.

THÉCLA.

C'est vrai.

MARGUERITE.

Où elle vous avait laissée avec votre gouvernante.

THÉCLA.

C'est vrai... Mon auguste tutrice m'a honorée, hier matin, d'une visite à laquelle j'étais loin de m'attendre... et avec ce ton sec et grand-ducal que tu lui connais, sans me demander mon consentement ni mon avis, mais comme une chose arrêtée, convenue et enregistrée par les états généraux, elle m'a déclaré qu'elle allait me marier.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... Et avec qui?

THÉCLA.

Écoute-moi bien, Marguerite. (Elle lui fait signe de s'approcher; Marguerite prend le siége placé à la droite de la table du milieu, l'avance et s'assied. — D'un ton solennel.) Avec le prince héréditaire, Max de Brunswick. (Mouvement de Marguerite. — Thécla poursuit vivement.) Je ne te dirai pas qu'il ne m'a jamais adressé un regard agréable, ni un mot galant, qu'il est froid, taciturne, original, une espèce d'ours princier, et, plus encore, un mathématicien! Tout cela ne serait rien : il y a encore un autre obstacle, terrible, insurmontable!...

MARGUERITE, avec émotion.

Ah! mon Dieu!...

THÉCLA.

Qui fait que je ne l'épouserai jamais et que je braverai toutes les colères des Brunswick plutôt que d'y consentir.

MARGUERITE, de même.

Qu'est-ce donc?

THÉCLA.

J'ai découvert que ce misanthrope, ce sauvage, tranchons le mot, ce savant, sans en rien dire à personne, et peut-être sans s'en douter lui-même... avait au fond du cœur une passion... profonde et véritable... qui m'intéresse vivement.

MARGUERITE, vivement.

Et pour qui?

THÉCLA, la regardant.

Pour une jeune fille qui, par ses qualités charmantes, mériterait plus que moi la couronne grand-ducale de Brunswick... et il est si rare de voir le mérite d'accord avec la fortune, que ce n'est pas moi qui voudrais déranger une pareille combinaison du hasard, surtout quand celle qui en est l'objet est ma plus tendre et ma meilleure amie.

MARGUERITE.

Que dites-vous?...

(Elles se lèvent.)

THÉCLA, vivement.

Que j'ai vu... que j'ai deviné... et, si tu me démens.. j'ajouterai que la jeune fille n'est pas insensible à ce farouche et royal hommage...

MARGUERITE.

Erreur... croyez-moi.

THÉCLA.

Erreur ou non, tu seras grande-duchesse de Brunswick, et je ne le serai pas, je l'ai juré. Mais sachant d'avance que tous mes efforts se briseraient contre la volonté de fer de mon impérieuse tutrice, j'avais résolu de combattre en fuyant... de demander asile au couvent d'Hildenhausen, où nous avons été élevées, et dont l'abbesse me défendra, par amitié pour moi.

MARGUERITE.

Ce qui est douteux.

THÉCLA.

Et par haine pour la grande-duchesse, ce qui est certain. Mais, sortie sans ma gouvernante, sous prétexte d'une promenade dans le parc, pour rejoindre à pied une voiture qui devait m'attendre à un quart de lieue, le brouillard m'a fait perdre ma route... Je suis tombée la nuit au milieu d'un

camp... Enfin, me voici près de toi, dans le palais où j'ignore quels obstacles j'aurai à vaincre; mais je te déclare qu'hier déjà j'étais bien décidée à ne pas accepter ton prince, (Vivement.) et aujourd'hui bien plus encore.

MARGUERITE.

Et pourquoi cela?

THÉCLA, avec embarras.

Pourquoi? Pourquoi? Parce qu'il est à toi... qu'il t'appartient... et que tu l'épouseras!

MARGUERITE.

Quelle folie!

THÉCLA.

Comment êtes-vous ensemble?

MARGUERITE.

Au plus mal! Je voulais lui recommander un jeune officier, le frère d'une de nos bonnes amies de couvent...

THÉCLA.

Qui donc?

MARGUERITE.

Conrad d'Halberstadt... en faveur duquel Votre Altesse avait daigné écrire sans le connaître.

THÉCLA, d'un air d'indifférence.

C'est vrai! Je ne le connaissais pas. Eh bien?

MARGUERITE.

Eh bien! Non-seulement le prince Max a résisté à mes prières, mais il l'a empêché de venir au bal et l'a mis aux arrêts.

THÉCLA, à part.

Ah! c'est pour cela qu'il était condamné!...

MARGUERITE.

Aussi, de toute la soirée, je n'ai adressé au prince ni un mot ni un regard.

THÉCLA.

Tu as bien fait.

MARGUERITE.

J'ai dansé avec tout le monde... et lui, pendant ce temps, donnait le bras à la grande-duchesse, sa tante.

THÉCLA.

Cela lui apprendra.

MARGUERITE.

Et au moment où il la reconduisait à sa place, moi, qui suis toujours là, derrière elle, j'ai entendu une conversation à demi-voix que je ne comprenais pas, mais où je vois maintenant qu'il était question de vous, princesse. La grande-duchesse disait : « Il faut d'abord lui plaire, je l'exige. — Je ne peux pas, je n'y entends rien. — Vous prendrez des leçons ; j'ai placé pour cela quelqu'un auprès de votre personne. »

THÉCLA.

En vérité !

MARGUERITE.

Et l'on a prononcé le nom du baron Galaor. Le connaissez-vous ?

THÉCLA.

Très-bien. Il nous arrive de la cour de France. Un ex-séducteur retiré, qui exerce toujours, et qui, la saison dernière, aux eaux de Bade, se permettait des regards... malheureux.

MARGUERITE.

Est-il possible ?

THÉCLA, souriant.

Bah ! Aux eaux, l'on n'a rien à faire.

MARGUERITE.

Vous vous êtes fâchée ?

THÉCLA.

J'ai fait mieux, je ne m'en suis pas même aperçue.

MARGUERITE.

Il paraît que, nommé par la grande-duchesse précepteur de notre prince mathématicien, il s'est chargé de lui apprendre à vous plaire en douze leçons.

THÉCLA, riant.

Comme l'exercice à la prussienne... en douze temps!

SCÈNE IV.

MARGUERITE, THÉCLA, MINA, accourant du fond.

MINA.

Mademoiselle!... Mademoiselle!... (S'arrêtant.) Tiens, l'officier... où est-il?

MARGUERITE.

Je t'ai dit qu'ici il fallait ne rien voir, ne rien dire et ne rien penser.

MINA.

Oui, mademoiselle. C'est un autre qui demande aussi à entrer; mais, celui-ci... il attend!... Et puis, il est venu par le grand escalier.

MARGUERITE.

Et qui donc?

MINA.

Le prince Max... et un gentilhomme dont je ne vous dirai pas le nom... car il est si difficile!

MARGUERITE, avec émotion.

Le prince Max!

THÉCLA.

Il est grand jour depuis longtemps, l'on peut se présenter.

MARGUERITE.

Qu'il entre.

(Mina remonte. — Entrent le prince Max et Galaor par la porte du fond. — Mina sort.)

SCÈNE V.

THÉCLA, MARGUERITE, MAX, GALAOR.

MAX, entrant avec Galaor et lui parlant vivement.

Convenable ou non, c'est trop important pour que je ne sache pas à l'instant même... (A Marguerite.) Pardon, mademoiselle, de me présenter d'une façon aussi peu respectueuse... mais...

MARGUERITE, l'interrompant en lui montrant Thécla.

Son Altesse madame la princesse de Wolfenbuttel!

MAX, à part, effrayé.

Ah! mon Dieu! (Haut et s'inclinant.) Que je ne m'attendais pas à l'honneur de rencontrer ici!

GALAOR, saluant.

Et à qui je suis heureux d'offrir mes hommages. (Bas à Max.) Celle à qui nous devons plaire... Voilà une occasion de commencer.

THÉCLA.

J'arrive, monseigneur... et je suis désolée d'avoir d'abord une querelle à vous faire.

MAX, troublé.

A moi... princesse? (Bas, à Galaor.) Mauvais début!

THÉCLA.

Mademoiselle Marguerite de Waldeck vous avait recommandé, en son nom et au mien... un jeune officier, M. Conrad d'Halberstadt...

MARGUERITE.

Lieutenant au régiment des gardes.

MAX, se contenant à peine.

Encore lui ! Depuis hier, ce nom me poursuit partout, et, ce matin encore... C'est à en perdre la tête !... (Montrant les papiers qu'il tient.) Voici des rapports qui réclament contre lui une punition sévère... rapports qui n'attendent plus que mon approbation ou celle de la grande-duchesse.

THÉCLA.

Et qu'a-t-il fait, mon Dieu ?

MAX.

Ce qu'il a fait ?... D'abord, il était aux arrêts.

THÉCLA.

Ce n'est pas sa faute.

MARGUERITE, regardant Max.

Mais celle des personnes qui l'y avaient mis.

MAX.

Et, quoique aux arrêts, il s'est battu.

THÉCLA.

Pour passer le temps, sans doute. Et avec qui ?

GALAOR.

Avec moi, princesse.

THÉCLA, jouant l'étonnement.

Avec vous, monsieur le baron !

GALAOR.

Qui, dans ce moment, demandais sa grâce à monseigneur.

THÉCLA.

Et la cause de ce combat ?

GALAOR.

Je prie Votre Altesse de me dispenser des détails.

THÉCLA.

J'y tiens beaucoup.

GALAOR.

Les jeunes gens sont volontiers légers, indiscrets ; souvent

leurs plaisanteries ne respectent pas ce qu'il y a de plus respectable au monde... les dames de la cour... la grande-duchesse... vous-même, princesse ! Et moi, dont le dévouement pour Votre Altesse est connu, je devais naturellement la défendre, et donner une leçon à un jeune étourdi, que, du reste... je me suis efforcé de ménager.

THÉCLA, au prince.

C'est là son crime ?

MAX.

Si ce n'était que cela ! Mais il s'agit de bien autre chose : Ce matin, à ce que dit un second rapport, dans un état d'effervescence, d'exaltation, de délire, qui n'est pas ordinaire...

THÉCLA, à part.

Pauvre jeune homme !

MAX.

Il demande à son colonel à se rendre à la résidence ; autorisation qui lui est refusée... et alors, ce que vous ne croiriez jamais, mesdames, et ce qui ne paraît que trop bien prouvé... cette autorisation...

GALAOR.

Il l'a prise !

THÉCLA.

J'aurais fait de même.

MARGUERITE.

Moi aussi.

GALAOR.

Ces dames, par malheur, ne président pas le conseil de guerre.

MAX.

Ce qui reste constant, c'est qu'il a disparu : c'est qu'il a quitté le camp... c'est qu'on peut donner à cette affaire des proportions...

MARGUERITE.

Les plus minimes.

MAX.

Comme les plus graves... Attendu que des circonstances fort extraordinaires viennent s'y joindre. D'après un troisième rapport...

THÉCLA, d'un ton de compassion.

Vous les avez lus tous trois ?

MAX.

Certainement.

THÉCLA.

Pauvre prince !

MAX.

Le soldat de faction, dans la première cour du palais, a vu se glisser ce matin un jeune officier enveloppé du manteau et couvert du chapeau du régiment des gardes !

THÉCLA, à part.

Ah ! mon Dieu !

MAX.

Il a voulu l'arrêter ; mais celui-ci lui a dit le mot d'ordre : « Discipline, décence.. »

THÉCLA, impatientée.

Et « Dorothée !... »

MAX, étonné.

Et comment savez-vous le mot d'ordre ?

THÉCLA, à part.

O ciel ! (Haut.) Vous venez de nous le dire.

MAX.

Moi ?

THÉCLA.

A l'instant même. Demandez plutôt à M. le baron.

GALAOR, descendant.

Pardon : je n'étais pas à la conversation.

THÉCLA.

Mais Marguerite l'a entendu.

MARGUERITE, avec sang-froid.

Parfaitement. « Décence, discipline et Dorothée, » vous l'avez dit.

MAX.

J'aurais juré le contraire. C'est inconcevable !

MARGUERITE.

Pas tant ; monseigneur est si distrait !

THÉCLA, souriant.

Il faudrait tâcher de ne pas l'être à ce point-là ! (D'un air gracieux.) Et ce jeune homme ?...

MAX.

S'est élancé par l'escalier secret qui conduit chez les dames d'honneur.

THÉCLA, jouant la surprise.

En vérité !

MAX.

Bien plus, au dire du factionnaire, il n'est pas redescendu.

THÉCLA.

Voilà qui serait très-inquiétant !

MAX.

N'est-ce pas ?... Aussi, j'accourais en prévenir mademoiselle de Waldeck, au moment où j'ai rencontré M. le baron.

THÉCLA, bas, à Marguerite.

Sa colère n'avait pas d'autre cause.

MAX.

Et je voulais demander à mademoiselle... si elle n'avait rien entendu, rien vu.

THÉCLA.

Que moi ; car, depuis ce matin, je suis près d'elle.

MAX, content.

Ah ! Votre Altesse ne l'a pas quittée ?...

THÉCLA.

Pas d'un instant. (Bas, à Marguerite.) Vois comme il est heureux, le pauvre homme ! (Haut.) Nous causions là... en travaillant... de vous.

(Elle va s'asseoir et occupe le milieu de la table. Marguerite s'assied à droite.)

MAX.

De moi ?

THÉCLA.

Et si Votre Altesse veut nous permettre de reprendre notre ouvrage ?...

MAX.

Comment donc !

(Elles prennent chacune un ouvrage de tapisserie.)

THÉCLA.

Nous causions de votre bonté, qui doit s'accommoder bien mal des rigueurs de la discipline...

MARGUERITE.

C'est vrai... Et ce rapport ?...

MAX, à Thécla, regardant Marguerite.

Votre Altesse peut le regarder comme non avenu.

MARGUERITE, l'interrogeant du regard.

Le premier ?...

THÉCLA, de même.

Et le second ?...

MARGUERITE, de même.

Et le troisième ?...

MAX, même jeu que plus haut.

Je n'en signerai aucun.

MARGUERITE, émue.

Ah ! monseigneur, vous êtes le meilleur et le plus noble des hommes.

THÉCLA.

C'est aussi ce que nous disions quand vous êtes entré.

MAX.

J'ai eu tort... alors, d'arriver.

THÉCLA.

Et pourquoi ?

MAX.

Je suis de ceux qui ne peuvent que gagner à l'absence.

THÉCLA.

Nous n'en convenons pas.

GALAOR, bas au prince.

C'est le moment d'essayer notre première leçon. J'ai idée que vous plaisez déjà.

MAX, craintif.

Vous croyez ?

GALAOR, bas à Max.

Il s'agit de continuer ! Débutez par quelques mots de galanterie, et puis, saisissez la première occasion, une transition heureuse, et déclarez votre amour.

MAX, bas à Galaor.

Comme vous y allez ! Non pas, non pas, ce serait trop brusquer les choses.

GALAOR, de même.

Il faut savoir à quoi s'en tenir sur ses sentiments. (A part.) Et moi, sur ma place de chambellan.

MAX, de même.

Et si elle allait dire oui !

GALAOR, de même.

Eh bien ?

MAX, effrayé.

Qu'est-ce que nous deviendrions ?

GALAOR, bas.

C'était tout à l'heure, disiez-vous, le plus ardent de vos vœux !

MAX, de même.

Sans doute... (Regardant Marguerite.) Mais d'un instant à l'autre !...

THÉCLA.

Monsieur le baron me semble en bien grande faveur ; le charme de sa conversation a tellement absorbé Son Altesse, que nous sommes en complète disgrâce.

GALAOR, bas, à Max.

Vous l'entendez ?... Approchez-vous donc.

MAX, s'avançant.

Je craignais de déranger ces dames, qui travaillaient.

MARGUERITE.

Les ouvrages de femme ont un grand avantage sur les vôtres, messieurs, ils nous permettent de causer.

THÉCLA, regardant Max.

Et surtout d'écouter.

GALAOR, bas à Max.

Vous le voyez ! On vous presse de parler, on vous écoute.

MAX, de même, à Galaor.

J'entends bien ! (Haut, regardant la table.) Voilà un guéridon... en mosaïque... je crois ?

MARGUERITE.

Oui, mon prince.

MAX.

Et, c'est là, mademoiselle de Waldeck, que vous travail-

lez... tous les jours? Elle est jolie, cette table! Elle me plaît! Je l'aime!

THÉCLA.

Mademoiselle de Waldeck n'y tient pas, et sera charmée, j'en suis sûre, de l'offrir à Votre Altesse.

MAX.

Du tout, du tout!... Ce n'est pas pour cela que je la regardais, ni que je disais...

GALAOR.

Et pourquoi donc?

MAX, troublé.

Oh! A cause... (Prenant un livre.) à cause de ce volume qui me paraît admirablement relié. (Regardant le titre.) C'est d'un auteur français : *Le Triomphe des femmes.*

THÉCLA.

Nous ne lisons que de bons livres.

MAX, à Marguerite.

C'est chez vous, mademoiselle, que ce livre devait se trouver.

GALAOR, bas.

C'est à la princesse qu'il fallait dire cela.

MAX.

Vous le connaissez, princesse?

THÉCLA.

Non, vraiment. J'en faisais l'éloge de confiance et sur le titre seulement. Mais rien ne vous empêche, monseigneur, de nous en faire la lecture pendant que nous travaillons.

(Galaor avance un siége à gauche de la table pour le prince Max.)

MAX.

Moi?... J'aurais peur de m'en tirer fort mal; car je ne suis pas, il s'en faut, un habile lecteur.

THÉCLA.

N'importe! Je vous nomme le mien.

GALAOR, à demi-voix.

Elle vous fait toutes les avances ! Cela doit vous encourager.

MAX, de même.

Au contraire, cela m'effraie.

THÉCLA, à Max.

Eh bien ?...

MAX, d'un air embarrassé.

Vous êtes prévenue, princesse, c'est à vos risques et périls que je vais lire... (Il s'assied. — Galaor se tient debout à l'extrême gauche, observe le prince et ne se rapproche de lui que pour parler bas.) *Le Triomphe des Femmes*, poëme.

Femmes, êtres divins !

(Il regarde Marguerite.)

Dont la présence atteste
Des dogmes incompris la vérité céleste ;
Anges venus du ciel, que le ciel a choisis
Pour forcer l'incrédule à croire au paradis !

THÉCLA, riant.

C'est très-bien lu !

MAX, avec chaleur.

C'est que c'est si vrai !... N'est-ce pas, baron ?

GALAOR, se rapprochant de lui.

Certainement. (A demi-voix.) Mais en lisant, c'est la princesse qu'il faut regarder.

MAX, de même.

Vous croyez ?

THÉCLA.

Je suis de votre avis, monseigneur... Présenter la femme comme un dogme, comme un article de foi, auquel il faut toujours croire, me paraît une idée ingénieuse et très-vraie.

MAX.

N'est-ce pas ? (Voyant le manteau que Thécla a jeté sur un fauteuil

à droite. — A part.) Ah! mon Dieu! un manteau d'officier ici!... Dans sa chambre!...

THÉCLA.

Continuez, monseigneur.

MAX.

Oui, princesse... (Etourdi, il cherche à retrouver le passage où il en était, il tourne la tête à gauche et aperçoit le chapeau. — A part.) Et là, sur ce fauteuil... je ne m'abuse pas!...

THÉCLA.

Nous vous écoutons.

MAX, balbutiant de colère.

Femmes... dont les vertus... dont les vertus...

MARGUERITE, souriant.

Eh bien, monseigneur?

MAX, avec colère.

Dont les vertus... consolent notre vie...
(A part.) Ah!... Par exemple! (Avec dépit.)
Femmes... dont les vertus... consolent notre vie...

THÉCLA, bas, à Marguerite.

Aïe! cela va déjà moins bien, et il balbutie un peu!

MAX.

Vous qui, maîtresse aimante, ou qui, fidele amie!...
Ah! c'est trop fort!

THÉCLA.

Comment? Trop fort.

MAX.

Pardon, princesse... ma vue se trouble, je m'embrouille... Je vous avais prévenue... (Cherchant le vers.)
Vous... vous qui, fidèle amie...
C'est-à-dire qu'au moment même où l'on se croit sûr...

THÉCLA, riant.

De bien lire... on se trompe.

MAX.

Ou l'on est trompé ! (Lisant.)

Vous qui, maîtresse aimante, ou qui fidèle amie...

Ah ! C'est une trahison ! c'est une perfidie !

(Il pose le livre sur la table.)

MARGUERITE.

Mais il n'y a pas cela ; cela est impossible...

MAX, avec colère.

Si ! c'est une trahison... c'est une perfidie !...

THÉCLA, prenant le livre et lisant.

Mais vous improvisez !... C'est admirable !

MARGUERITE.

Excepté que ce n'est pas dans le sens de l'auteur, qui nous adore.

MAX, se levant.

Et qui a pu changer d'idée... C'est tout simple, tout naturel... quand on voit par soi-même son erreur !

GALAOR, à part, en remettant à sa première place le siége qu'il avait avancé pour le prince.

Ah çà, qu'a-t-il donc? il perd la tête !

MAX.

Eh bien, oui, décidément, princesse...

THÉCLA.

Décidément, mon prince, vous disiez vrai...

MAX.

N'est-ce pas?

THÉCLA.

Vous ne lisez pas bien. Mais ce n'est pas une raison pour vous fâcher.

MAX.

Mais !...

SCÈNE VI.

MARGUERITE, THÉCLA, MAX, GALAOR, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, entrant par la deuxième porte de droite, et tenant des papiers.

Un tel bruit chez ma première demoiselle d'honneur!... A peine si l'on s'entend dans mes appartements... (Voyant Thécla.) Ah! c'est vous, princesse? Je ne vous espérais que demain.

THÉCLA.

J'arrive, madame, et j'attendais chez mademoiselle de Waldeck l'honneur de vous faire ma cour.

LA DUCHESSE.

Mon neveu aussi!... Et M. le baron Galaor!... Il paraît qu'il y a réception aujourd'hui... chez mademoiselle? On m'en dira, je pense, le motif.

MAX, froidement.

Oui, madame, si Votre Altesse daigne m'accorder un instant d'entretien.

LA DUCHESSE, allant près du prince, à gauche.

Parlez, mon neveu, je vous écoute.

(Galaor, Thécla et Marguerite se tiennent au fond et les observent.)

MAX.

Soit les conseils et les leçons du baron Galaor, soit surtout le désir d'être agréable à Votre Altesse, j'ai changé d'idée.

LA DUCHESSE.

Vous?

MAX.

Je suis décidé à me marier, à épouser madame la princesse de Wolfenbuttel.

LA DUCHESSE.

Est-il possible !

MAX.

A condition que ce mariage sera célébré promptement.

LA DUCHESSE, vivement.

Dès demain !

MAX.

Dès ce soir... si cela se peut.

LA DUCHESSE.

Il sera fait ainsi que vous le désirez, monsieur mon neveu ; cela me regarde.

THÉCLA, bas à Marguerite et à Galaor.

Que se disent-ils ainsi à voix basse ?

MARGUERITE, de même.

Le prince est sombre.

GALAOR, de même.

Et la duchesse rayonnante.

(Max salue la grande-duchesse et s'éloigne.)

THÉCLA, de même.

C'est de mauvais augure. (A Max et à demi-voix.) Et la grâce de Conrad qui n'est pas signée?

MAX, avec colère.

Conrad!... Conrad!... (Revenant à la duchesse, à qui il remet les papiers.) Son Altesse prononcera sur son sort.

THÉCLA, à part.

Ah ! mon Dieu !

MAX.

Je m'en rapporte à sa clémence.

(Il se dirige vers le fond.)

THÉCLA, à part.

Il est perdu. (Haut.) Mais, monseigneur...

MAX, sèchement.

Je ne peux rien de plus.

MARGUERITE, faisant un pas vers le prince.

Mais, vous disiez ?...

MAX, s'éloignant.

Il suffit !

GALAOR.

Suivrai-je Votre Altesse ?

MAX, impatienté, à la porte du fond.

Restez ou sortez, peu m'importe ! pourvu que vous me laissiez.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; excepté MAX.

GALAOR, à part.

Je prévois que jamais je ne réussirai à cette cour... J'ai trop de talent pour cela. (Bas, aux deux jeunes filles.) Vous disiez vrai... tout va mal !

(Il fait quelques pas.)

LA DUCHESSE, appelant Galaor sans le regarder.

Baron !

GALAOR, à part.

Encore un ordre d'exil !

LA DUCHESSE.

Approchez.

GALAOR, à part.

L'ostracisme, sans doute !

LA DUCHESSE.

Approchez donc ! (Cherchant à contenir sa joie.) Je suis contente !

GALAOR, à part.

Ah ! bah !

LA DUCHESSE.

Je paie vos dettes ; je vous nomme premier chambellan, avec dix mille risdales de traitement !

GALAOR.

Est-il possible ?

LA DUCHESSE.

Mon neveu se marie !... Il épouse la princesse.

GALAOR, se vantant.

Ah ! j'ai eu de la peine.

LA DUCHESSE.

C'est-à-dire que je ne comprends pas comment vous avez pu réussir !

GALAOR, à part.

Ni moi non plus.

LA DUCHESSE.

Et surtout aussi promptement ! Vous me le direz.

GALAOR, à part.

Quand je le saurai.

LA DUCHESSE.

Passez chez le chancelier ; qu'il prépare l'ordonnance et la présente à la signature.

GALAOR.

J'aurai l'honneur de l'apporter moi-même à Votre Altesse. (En sortant.) O fortune, comment viens-tu !

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, THÉCLA au fond, LA DUCHESSE.

MARGUERITE, bas, à Thecla.

Il sort sans nous saluer... Qu'est-ce que cela veut dire ?

THÉCLA, bas, à Marguerite.

Qu'il est en faveur, et que tout va mal. Aussi je tremble pour ce pauvre Conrad !

MARGUERITE, de même.

Elle lit le rapport... elle fronce le sourcil !...

(La duchesse traverse la scène.)

THÉCLA, à part.

Conrad est condamné ! (La duchesse fait une exclamation et va vivement à la table ; elle y pose les papiers, s'assied, prend une plume et va pour écrire. — Thécla, faisant un mouvement et d'une voix tremblante.) Madame...

LA DUCHESSE, se levant.

Ah ! princesse... (A elle-même.) Je finirai plus tard cette affaire. (Haut.) Parlons de vous. (Marguerite se tient à gauche, un peu à l'écart, Thécla au milieu de la scène, la duchesse à droite.) Je vous ai fait connaître hier mes intentions... au sujet de votre mariage, et, docile à ma volonté souveraine, vous n'avez, je m'y attendais, élevé aucune objection... C'est bien, je vous en sais gré. Je craignais, je vous l'avoue, de ne pas trouver la même soumission chez le prince Max de Brunswick, mon neveu ; mais il vient à l'instant même de me déclarer qu'il consentait à ce mariage, qu'il le désirait...

THÉCLA et MARGUERITE, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

Et qu'il ne serait jamais célébré assez tôt au gré de son impatience. A ces causes, nous avons décidé que ledit mariage se ferait ce soir, en famille, à minuit, dans la chapelle du château.

THÉCLA.

Mais, madame...

LA DUCHESSE.

Bien, vous voilà prévenue. Pas un mot. J'ai là des affai-

res importantes à examiner, vous pouvez vous retirer.

(Elle s'assied à droite de la table et lit les rapports. — Les deux jeunes filles se sont inclinées et remontent à gauche.)

MARGUERITE, à demi-voix.

Et Votre Altesse obéira ?

THÉCLA, froidement et de même.

Non.

MARGUERITE, de même.

Comment ferez-vous?

THÉCLA, de même.

Je n'en sais rien, mais je n'obéirai pas.

MARGUERITE, de même.

Et le prince!... Concevez-vous un tel caprice et cette soudaine colère? Quelle en peut être la cause?

THÉCLA, apercevant le chapeau, à gauche, sur le fauteuil.

Ah! regarde là... ce chapeau! Mais, en attendant, c'est fait de nous!

MARGUERITE, toujours à demi-voix.

Aucun moyen de salut...

THÉCLA, de même.

J'en ai un... terrible, peut-être!.

MARGUERITE, de même.

Vous m'effrayez!..

THÉCLA, de même.

Mais c'est le seul... pour gagner du temps... et, si je peux compter sur toi?...

MARGUERITE, de même.

A la vie et à la mort.

LA DUCHESSE, écrivant au bas d'un rapport.

« Ordre de poursuivre le lieutenant Conrad d'Halberstadt, comme ayant déserté son poste. »

THÉCLA, à part.

Grand Dieu !

(Elle fait un pas.)

LA DUCHESSE, levant la tête.

Vous êtes encore là, princesse?

THÉCLA.

Oui, madame... J'aurais peut-être eu, au sujet de ce mariage... quelques observations...

LA DUCHESSE, sévèrement et fronçant le sourcil.

Hein !

THÉCLA.

Mais Votre Altesse les aime si peu... que je n'ai pas osé lui en soumettre une... qui, cependant, me paraît avoir quelque importance.

LA DUCHESSE.

Et qu'avez-vous, s'il vous plaît, à m'objecter ?

THÉCLA.

Que ce mariage me paraît très-difficile... pour ne pas dire impossible !

LA DUCHESSE, se levant.

Impossible ! .. quand je le veux !... quand j'ai, comme tutrice et souveraine, des droits auxquels nul pouvoir ne peut vous soustraire !

THÉCLA, bas, regardant Marguerite.

Je le sais bien.

LA DUCHESSE.

Ce mariage se fera donc, et dès ce soir...

THÉCLA.

Je vous en demande bien pardon, madame, il ne se fera pas.

LA DUCHESSE, avec ironie.

Et pourquoi cela ?

THÉCLA, timidement.

Parce que...

LA DUCHESSE.

Parce que?...

THÉCLA.

C'est déjà fait.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous dire?

THÉCLA.

Que je suis mariée.

LA DUCHESSE, poussant un cri et se cachant la tête dans les mains.

Ah!

MARGUERITE.

Ah!

THÉCLA, bas à Marguerite.

Tais-toi donc!

LA DUCHESSE, vivement.

Ce n'est pas vrai!... Quelle preuve... quel témoin de ce mariage?

THÉCLA.

Mademoiselle de Waldeck peut vous l'attester. (Bas.) Dis donc que oui. (Haut.) Elle y assistait..

LA DUCHESSE, à Marguerite.

Répondez donc!

MARGUERITE, baissant les yeux et tremblante.

Oui, madame.

LA DUCHESSE.

Et ce mari, quel est-il?

THÉCLA.

Connaissant d'avance vos intentions bienveillantes à son égard, je vous demanderai la permission de ne pas vous dire son nom.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi?

THÉCLA.

Parce que vous l'enverriez à l'instant même dans quelque forteresse.

LA DUCHESSE, passant à gauche.

C'est le moins qui puisse lui arriver... Mariée!... mariée! une petite fille à qui je ne supposais même pas une idée!... En attendant, ce mariage est nul et sera cassé comme contracté sans mon aveu, que vous deviez me demander.

THÉCLA.

C'est vrai... mais comme Votre Altesse ne me l'aurait pas accordé...

LA DUCHESSE.

Ah! c'en est trop!... Son nom! son nom?...

THÉCLA.

Je ne le dirai pas.

LA DUCHESSE.

Je le saurai... n'importe à quel prix!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; GALAOR.

GALAOR, tenant un papier scellé.

Son Excellence le grand chancelier est un galant homme qui n'a pas perdu de temps. J'apporte à Votre Altesse mon brevet de chambellan pour cette signature...

LA DUCHESSE, déchirant le brevet.

Que je refuse... Vous ne serez pas chambellan, et je ne paie pas vos dettes.

GALAOR.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Quant à votre place auprès du prince elle devient inutile... Vous pouvez vous éloigner...

GALAOR.

Mais Votre Altesse m'accordera au moins...

LA DUCHESSE.

Vingt-quatre heures pour sortir de mes États!

(Elle va s'asseoir à droite.)

GALAOR, à part, s'éloignant.

O fortune, comment t'en vas-tu!

(Il remonte, et, prêt à sortir, il s'incline devant la duchesse, qui le congédie d'un geste impérieux.)

LA DUCHESSE.

Sortez!

(Il se dirige vers la porte du fond.)

THÉCLA, bas, à Galaor, qui passe près d'elle.

Restez!... Attendez que la duchesse soit partie.

GALAOR, bas, à Thécla.

Pourquoi?

THÉCLA, de même.

Il y va de votre avenir... de votre fortune!...

LA DUCHESSE.

Un mariage secret!... Et ce mari inconnu, quel est-il?... qui peut-il être?... (Se retournant et voyant Galaor qui cause avec Thécla.) Quel trait de lumière!... (Galaor s'éloigne un instant des deux jeunes filles.) Cet audacieux baron qui est capable de tout!... je le sais par moi-même!... Cette rencontre aux eaux de Bade... cette saison entière passée avec elle... (Se retournant, et voyant Galaor, Marguerite et Thécla échanger des signes d'intelligence, elle se lève.) C'est évident; il y a entre eux des intelligences... Je verrai... j'observerai... En attendant, et dans ma justice... (Serrant avec force les papiers qu'elle tient.) Tous ceux-ci... condamnés!

(Elle sort par la deuxième porte à droite.)

SCÈNE X.

LES MÊMES ; moins LA DUCHESSE.

GALAOR.

Elle s'éloigne.

MARGUERITE, allant écouter à la porte à droite, qu'elle entr'ouvre.

Personne... Nous sommes libres !...

(Ils descendent tous trois au milieu de la scène.)

GALAOR.

Il s'agit donc d'une conspiration?

THÉCLA.

Vous les craignez?

GALAOR.

Jamais !... Quand on n'a rien à perdre... et c'est ma situation ; et puis une conspiration de femmes, c'est ma spécialité, c'est mon genre !... C'est la Fronde ! Vous êtes madame de Longueville.

THÉCLA.

Et la grande-duchesse?

GALAOR.

Anne d'Autriche et Mazarin, tout à la fois !

THÉCLA.

Or, vous avez peu de chose à attendre d'Anne d'Autriche.

GALAOR.

Rien ! Elle me l'a déclaré.

MARGUERITE.

Ce qui est une maladresse.

THÉCLA.

Tandis qu'en nous dévouant tous trois, fût-ce malgré lui, au prince Max de Brunswick, qui n'a pas de volonté...

MARGUERITE.

Mais qui est bon, généreux...

THÉCLA.

Et, de plus, amoureux !

GALAOR.

Je le sais.

MARGUERITE.

Et de qui ?

GALAOR.

De vous. Je m'en suis aperçu dès hier... au premier regard, au premier accès de jalousie... J'étais là sur mon terrain.

THÉCLA.

Eh bien, voilà un prince dont vous pouvez devenir dès à présent le confident, le favori, et, plus tard, le grand maître du palais.

GALAOR.

Comment cela ?

THÉCLA.

En le mariant... malgré sa tante !

GALAOR.

C'est une idée !

THÉCLA.

Une double combinaison ! Il épouse Marguerite... et, moi, j'épouse alors... qui je veux.

GALAOR.

C'est juste ! Il n'a rien à vous refuser... ni à moi non plus. Le malheur est qu'il ne doit régner que dans deux ans.

THÉCLA.

Allons donc !...

GALAOR.

Et le testament un grand-duc ?

THÉCLA.

On le cassera.

GALAOR.

On a bien cassé celui de Louis XIV !... Disposez de moi... Que faut-il faire ?

THÉCLA.

Commencer d'abord par réconcilier le prince avec Marguerite, car ils sont brouillés à mort... Il est jaloux, il est furieux... il veut m'épouser !... Un mariage par fureur !

GALAOR.

Deux mots d'explication dissiperont tous les nuages.

THÉCLA.

Pour cela, il faudrait s'expliquer... et il ne s'explique jamais... il ne parle pas... il ne dit rien... Maintenant, d'ailleurs, impossible de le voir.

MARGUERITE.

Et ce n'est pas nous, à coup sûr, qui ferons les premiers pas.

GALAOR, descendant à droite et se frottant le front.

Sans doute, sans doute... Eh bien !... Il vous demandera un rendez-vous pour ce soir...

MARGUERITE.

Y pensez-vous ?

GALAOR.

Vous le lui accorderez... Il viendra...

MARGUERITE.

Non, vraiment.

GALAOR.

Ici... à dix heures.

MARGUERITE.

Jamais !

GALAOR.

Ah çà! Conspirons-nous, oui ou non ?

MARGUERITE.

Mais la nuit... un rendez-vous !

THÉCLA.

Ce n'est pas un rendez-vous... c'est une entrevue.

GALAOR.

Entre les chefs de la conspiration.

THÉCLA.

Précisément. Je serai là, d'ailleurs, avec toi... je ne te quitterai pas.

MARGUERITE.

C'est différent... Je suis brave, alors !

THÉCLA.

Ce qui m'inquiète, c'est le prince... Un rendez-vous, une déclaration!... Il ne s'en tirera jamais.

GALAOR.

Il faut bien qu'il ait un peu de peine; la peine double le plaisir ! Ce sont ses premières armes!... Et moi, général plus expérimenté, je vais combiner un plan de campagne... quelque rouerie infernale, à la Richelieu, pour forcer la grande-duchesse à les marier, malgré elle... dès aujourd'hui !

THÉCLA et MARGUERITE.

Y pensez-vous ?

GALAOR.

Adieu ! adieu ! C'est arrêté, c'est convenu ! A ce soir ! ..

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MARGUERITE, THÉCLA.

MARGUERITE.

Il me semble, princesse, que nous sommes bien hardies ; car enfin, cette entrevue avec le prince, c'est un tête-à-tête?

THÉCLA.

Un tête-à-tête à trois... et nous sommes deux contre lui, puisque je ne te quitte pas.

MARGUERITE.

C'est bien ce qui m'a décidée... sans cela, je n'aurais jamais consenti...

THÉCLA.

Et puis... le héros que nous attendons à ce rendez-vous sera, j'en suis sûre, plus tremblant que toi.

MARGUERITE.

Moi, je tremble déjà !... Que va-t-il me dire?... Qu'est-ce qu'on peut se dire dans un rendez-vous ?... Le savez-vous, princesse ?

THÉCLA.

Je m'en doute... car, dernièrement, sans le vouloir... et par hasard... je me suis trouvée dans un tête-à-tête...

MARGUERITE.

A trois ?

THÉCLA.

Pas si nombreux.

MARGUERITE.

Ah ! ça fait peur !... Vous et lui ?

THÉCLA.

Oui... et, très-clairement, il m'a donné à entendre...

MARGUERITE.

Quoi donc ?

THÉCLA.

Qu'il m'aimait... à première vue!

MARGUERITE.

Il l'a osé!

THÉCLA.

Bien plus! Je crois qu'il a serré ma main dans les siennes... comme cela.

MARGUERITE.

Ah! ça fait battre le cœur!

THÉCLA.

Bien plus! Je crois qu'il m'a proposé de m'épouser.

MARGUERITE.

Il ne vous connaissait donc pas?

THÉCLA.

Non.

MARGUERITE.

Et vous ne lui avez pas dit que vous étiez princesse?

THÉCLA.

C'eût été me compromettre.

MARGUERITE.

On prétend que l'incognito a des charmes.

THÉCLA.

Beaucoup.

MARGUERITE.

Pauvre jeune homme! Vouloir vous épouser!

THÉCLA.

Max veut aussi t'épouser, crois-le bien!

MARGUERITE.

Oh! c'est pour le coup que je serais heureuse!

THÉCLA, riant.

Comme une princesse!

MARGUERITE.

Une princesse... incognito !

THÉCLA.

Tais-toi !... Qui vient là ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES; UN HUISSIER, KLUMPP, et DEUX SOLDATS.

(L'huissier entre du fond et descend près de Thécla. Klumpp et les soldats se tiennent au fond, sans entrer en scène. Un domestique apporte de la lumière qu'il pose sur la table, et sort.)

L'HUISSIER, présentant une lettre à Thécla sur un plat d'argent.

Princesse, c'est un message de la part de la grande-duchesse.

THÉCLA, riant.

Message qu'on ne pouvait guère enlever, car il était bien escorté. (Elle fait signe à Marguerite de s'approcher, et toutes deux lisent la lettre.) Voyons donc la lettre que notre souveraine m'envoie avec un tel déploiement de forces. (Lisant.) « Je préviens ma rebelle et audacieuse pupille que je connais enfin son mari... j'ai su le découvrir... » (Elles se regardent en riant.) C'est charmant !

MARGUERITE.

C'est admirable !

THÉCLA, Lisant.

« Mais je veux entendre d'elle-même et de sa propre bouche le nom du coupable et du traître. »

MARGUERITE.

Preuve qu'elle n'est pas bien sûre de l'avoir deviné.

THÉCLA.

« Jusqu'à cet aveu, que je conseille à ma pupille de

hâter, elle aura pour agréable de ne communiquer avec personne, pas même avec le susdit mari, et de garder les arrêts dans son oratoire... »

MARGUERITE.

O ciel!

THÉCLA.

« Le porteur de la présente est chargé par nous d'y conduire la princesse... » (Regardant Klumpp.) Comment?... Ce sergent et sa suite!...

KLUMPP, mettant la main au chapeau, avec respect.

Oui, princesse... j'aurai cet honneur.

MARGUERITE, bas à Thécla.

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est un vrai sergent.

THÉCLA.

Oui... oui... je vois qu'on me traite militairement!

MARGUERITE, à Thécla.

Et vous allez obéir? (Avec crainte.) Vous allez les suivre?

THÉCLA.

Il le faut bien!

MARGUERITE.

Vous me quittez! Vous me laissez seule!... Et le prince qui va venir à ce rendez-vous que nous lui avons donné!

THÉCLA.

Ah! mon Dieu!... C'est vrai! Mais que veux-tu que j'y fasse? Je ne peux rien contre la force armée! Tâche de t'en tirer le moins mal possible... et dis-toi, pour te donner du courage, que, du succès de cette entrevue, va dépendre ma délivrance... (Klumpp s'avance.) Mais, tu le vois, le sergent est pressé. (Embrassant Marguerite.) Adieu, adieu et courage!

(Elle sort entourée par les soldats. L'huissier les suit.)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, seule.

Courage, courage!... Oui, certainement, j'en aurai, du courage... et j'y ai plus de mérite qu'une autre, car j'ai bien peur!... Ils ont beau dire... un tête-à-tête... c'est toujours terrible! surtout pour une demoiselle d'honneur!... Heureusement, le moment est loin, et, d'ici là, j'aurai le temps de me familiariser... avec le danger. (On frappe.) Ah! mon Dieu! On a frappé... déjà!... mais on se trompe. (Tremblante.) Il est de trop bonne heure... c'est à dix heures seulement... (Écoutant.) On continue à frapper!... Le baron s'y sera mal pris... j'en étais sûre, il aura fait quelque gaucherie... quelque erreur... et je ne peux pas cependant punir le prince d'un malentendu... en le laissant ainsi dehors.

(Elle ouvre la porte.)

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, CONRAD.

CONRAD, sur le seuil de la porte.

Dieu soit loué! Quelqu'un me répond!

MARGUERITE.

Monsieur Conrad!

CONRAD.

Mademoiselle de Waldeck!... Pardon, mademoiselle, pourriez-vous me dire où je suis?

MARGUERITE.

Chez moi, monsieur.

CONRAD.

Ah ! Tant mieux !

(Il entre et ferme la porte.)

MARGUERITE, à part.

Mais, non pas ! (Haut.) Et comment vous y trouvez-vous ?

CONRAD.

Ce serait trop long à vous raconter... J'ai rompu mes arrêts... je me suis battu !

MARGUERITE.

Vous avez quitté le camp sans permission... je sais tout cela... Mais pourquoi ?

CONRAD.

Pour venir ici, pour m'introduire dans le palais ducal.

MARGUERITE.

Où l'on vient de signer l'ordre de vous poursuivre, de vous arrêter...

CONRAD.

Très-bien !

MARGUERITE.

Comme déserteur !

CONRAD.

A merveille !

MARGUERITE.

De vous condamner, peut-être !

CONRAD.

Ça m'est égal ! Pourvu que je la retrouve !... que je la revoie !... car elle habite ce palais... mais ce palais est immense, de longs corridors qui se croisent... des portes sans nombre où j'ai frappé en tremblant, et sans qu'on m'ouvrît !

MARGUERITE.

Il y a réception chez la grande-duchesse... Tout le monde y est.

CONRAD.

Excepté vous, ma protectrice, mon bon ange... qui pouvez me rendre un grand service !

MARGUERITE.

Parlez vite, monsieur, car je suis pressée, et je ne peux pas vous garder longtemps.

CONRAD.

Je m'en vais... je m'en vais. Veuillez seulement m'enseigner où est le corridor des dames d'atours.

MARGUERITE.

Et pourquoi ?

CONRAD.

Elle en est une... elle me l'a dit !

MARGUERITE.

Qui donc ?

CONRAD.

Celle qui m'est apparue... et pour qui je me ferais tuer !... Ça vous étonne ?... C'est juste : vous ignorez que nous avons causé des heures entières ensemble !... Je la vois encore... elle avait si froid !... Et si bonne... si gracieuse... si charmante !... Je la connais comme si je l'avais toujours aimée.

MARGUERITE.

Eh bien, monsieur... puisque vous la connaissez si bien, son nom... son nom ?...

CONRAD.

C'est la seule chose que j'aie oublié de lui demander ; mais elle est dame d'atours de Son Altesse.

MARGUERITE.

Il y en a quatre.

CONRAD.

C'est la plus jeune !

MARGUERITE.

Il n'y en a pas.

CONRAD.

La plus jolie !

MARGUERITE.

Il n'y en a pas.

CONRAD.

Ce n'est pas possible !... Celle enfin... qui a de l'esprit !

MARGUERITE.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'aucune d'elles...

CONRAD.

Allons donc !

MARGUERITE.

Je peux me tromper... mais l'autre jour... et avec celle qui passe pour la plus spirituelle, je causais au coin du feu...

CONRAD.

Au coin du feu... Elle est frileuse ?

MARGUERITE.

Extrêmement !

CONRAD.

C'est elle !... Et son appartement ?

MARGUERITE.

Au-dessus du mien.

CONRAD.

J'y cours !

MARGUERITE.

Attendez !... j'entends marcher.

CONRAD, près de la porte du fond et écoutant.

Eh ! oui .. on s'arrête à cette porte.

MARGUERITE, à part.

Grand Dieu ! Si c'était le prince !... (Haut.) Partez, monsieur... partez !... Mais, comment vous en irez-vous ?

CONRAD, montrant la deuxième porte à droite.

De ce côté. Cette porte...

MARGUERITE.

Conduit chez la grande-duchesse!

CONRAD, montrant la première.

Celle-ci, alors...

MARGUERITE.

Celle de mon cabinet de toilette, qui n'a pas d'autre issue... (On entend sonner dix heures. — Poussant un cri.) Ah!

CONRAD.

Qu'avez-vous?

MARGUERITE, tombant dans un fauteuil.

Je me meurs!

CONRAD.

Qu'est-ce que cela signifie? Elle se trouve mal!... (On entend frapper trois coups dans les mains.) Un rendez-vous que j'ai dérangé!... Maladroit que je suis! Ma foi, à tout hasard, et, pour ne pas la compromettre...

(Il disparaît par la première porte de droite; au même moment, Max entre avec précaution par la porte du fond.)

SCÈNE XV.

MARGUERITE, évanouie, MAX.

MAX.

C'est mon premier rendez-vous, et j'éprouve là un trouble, une émotion!... eh! parbleu! pourquoi ne pas l'avouer?... une frayeur qui me charme! Grâce aux soins du baron, me voici dans la place... Ce n'était pas le plus difficile... il ne fallait qu'agir... mais, maintenant... il faut parler... et le cœur me bat si fort, que je ne pourrai jamais... Je crois que je ferais mieux de m'en aller, car rien qu'en la voyant... O

ciel! évanouie!... Tant mieux!... Non! non! (Il lui fait respirer un flacon de sels.) Marguerite! Marguerite! Revenez à vous, je vous en conjure!... Ce ne sera rien... Sa pâleur a disparu... ses couleurs reviennent!... Qu'elle est belle ainsi! Et que je suis heureux, pendant qu'elle ne peut m'entendre, d'oser lui dire : Je t'aime!... (Se jetant à ses pieds.) je n'ai jamais aimé que toi... tu es mon espoir, mon rêve, ma vie!

MARGUERITE, soulevant la tête.

Bien vrai, monseigneur?

MAX, se relevant vivement.

Ah! je me suis trahi!... Vous m'avez entendu! J'ai révélé mon secret, le secret de mon dépit, de mes injustes soupçons!... Oui, l'amour est jaloux et colère. C'est souvent de la haine qu'on éprouve... qu'on croit éprouver... pour ce qu'on aime le mieux!... Vous le sauriez comme moi... si vous aimiez!

MARGUERITE.

Et qui vous dit, monseigneur, que je ne vous ai pas souvent détesté?

MAX.

Ah!

MARGUERITE.

démarche même ne prouve-t-elle pas que je souffrais de votre erreur... et que je tenais, avant tout, à me justifier?

MAX.

Vous n'en avez pas besoin. Le mot que vous venez de prononcer, Marguerite, répond à tout!

MARGUERITE, souriant.

Je n'ai rien dit.

MAX.

Et moi, je ne veux pas en savoir davantage; vous devez avoir raison; moi, je dois avoir tort... mais, désormais, je ne serai plus, comme je l'étais, ni absurde, ni gauche, ni ti-

mide ! Guidé par vous, je serai capable de tout ; j'aurai de la force, du caractère, même auprès de mon auguste tante !... Dès aujourd'hui, je lui déclare que je n'aurai jamais d'autre femme que vous.

MARGUERITE.

Non, non, gardez-vous-en bien ! Que je ne sois pas entre vous une cause de discorde et de haine !

MAX.

Mais, enfin... je ne serai maître que dans deux ans !...

MARGUERITE.

Eh bien, laissez faire le temps.

MAX.

Non, vous seule devez régner en ce palais !... Dites un mot, et, dès aujourd'hui, mes ordres seront exécutés. Dites : « Je veux ! »

MARGUERITE.

Je veux... (Tendrement.) que vous m'aimiez !

MAX, la pressant sur son cœur.

Ah ! Toujours !

MARGUERITE.

Silence !... N'entendez-vous pas ?...

MAX, montrant la deuxième porte de droite.

Oui... on ferme cette porte !

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MAX, désignant la porte du fond.

On se dirige de ce côté !

MARGUERITE.

O mon Dieu !... que faire ?

MAX

Oui... que faire ?

MARGUERITE.

Eh! mais... vous semblez aussi ému que moi!

MAX.

J'en conviens. Quand on n'est pas fait à ces émotions-là...

(La porte du fond s'ouvre. Max se jette de côté et se cache derrière les rideaux de la fenêtre, près de laquelle il se trouve; il les ferme vivement.)

SCÈNE XVI.

MARGUERITE, LA DUCHESSE, GALAOR, DAMES et SEIGNEURS.

MARGUERITE, troublée.

Vous, madame... chez moi... à cette heure!... Un pareil honneur!

LA DUCHESSE.

Oui, ma chère; j'ai voulu de plus, bientôt vous en connaîtrez le motif, être accompagnée de ces dames et de ces messieurs. J'avais même fait prévenir mon neveu, le prince Max... qui n'était pas chez lui.

GALAOR, à part.

Et pour cause!

LA DUCHESSE, montrant une lettre.

Moi, souveraine d'une cour où règne, j'ose le dire, la morale la plus pure, je reçois à l'instant cette lettre... ou plutôt cette insulte!... imposture qui mérite aux yeux de tous un éclatant démenti... Voici, mesdames et messieurs, ce que m'écrit une main anonyme; écoutez! « Au nom de son amour pour les mœurs, madame la grand-duchesse douairière est prévenue qu'un jeune et beau cavalier est caché, ce soir, dans l'appartement de sa première demoiselle d'honneur! » (Marques d'étonnement des dames et des seigneurs. — Avec indignation.) C'est écrit!

(Elle fait voir la lettre aux dames et aux seigneurs.)

MARGUERITE, bas, à Galaor.

C'est fait de nous ! Qui donc a pu écrire cet horrible billet ?

GALAOR, bas, à Marguerite.

Moi-même !

MARGUERITE, de même.

Et pourquoi, grand Dieu ?

GALAOR, de même.

Le prince est ici ?

MARGUERITE, de même, en indiquant par signe qu'il est derrière les rideaux de la fenêtre.

Oui.

GALAOR, de même.

On va l'y trouver !

MARGUERITE, de même.

Un pareil scandale !

GALAOR, de même.

Assure votre mariage. La sévère duchesse se voit forcée de vous unir tous les deux au nom des mœurs !... C'est un coup de maître !... (Max paraît à la porte du fond.) O ciel ! Le prince !... Il a sauté par la fenêtre... et je ne l'ai pas prévu !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; MAX.

MAX, après avoir échangé un regard avec Marguerite.

On vient de me dire que Votre Altesse m'attendait chez mademoiselle de Waldeck, et j'accours !

LA DUCHESSE.

Pour assister à une réparation qui ne peut avoir trop de témoins... Tenez, lisez d'abord ce billet qui vous dira tout !

MAX.

Ah ! c'est une horreur ! (A part.) J'ai bien fait de m'éloigner !

(Haut.) Vous avez raison, madame, il faut qu'aux yeux de tous...

LA DUCHESSE.

L'innocence de ma première demoiselle d'honneur soit hautement reconnue ! Voyez, messieurs, cherchez. Que cet appartement soit exactement visité !... (Des seigneurs vont à gauche et à droite, l'un d'eux ouvre la première porte à droite. — Conrad paraît sur le seuil. — Exclamation générale.) Ah !

MAX.

Conrad !

MARGUERITE, bas à Max.

Permettez, monseigneur !

MAX, bas.

Tout est fini !

CONRAD.

Pardon, madame la duchesse, l'honneur m'ordonne de déclarer à Votre Altesse que ce n'est point pour mademoiselle de Waldeck que je venais ici.

MAX.

Est-il possible ! Et pour qui donc ?

LA DUCHESSE et MARGUERITE.

Pour qui ?

TOUS.

Parlez !

CONRAD.

Je ne le puis.

LA DUCHESSE.

Rien ne vous en empêche ; car je déclare qu'à l'instant même, et après un pareil éclat, vous serez unis. Répondez donc !

CONRAD.

J'en suis désespéré, et vous ne me croirez pas... mais, je vous jure sur l'honneur... que je ne sais pas son nom.

MAX.

Monsieur!... une pareille défaite... révèle trop la vérité!

LA DUCHESSE.

Et c'est à vous, mon neveu, que je confie la punition du coupable. Conrad d'Halberstadt, déjà condamné comme ayant déserté son poste... j'ai signé l'arrêt... épousera demain, au nom et dans l'intérêt de la morale, mademoiselle de Waldeck. A ce prix, sa grâce, sinon...

GALAOR.

Madame...

LA DUCHESSE.

Ce sera ainsi, je l'ai dit.

(Marguerite, accablée, tombe dans un fauteuil ; Galaor reste près d'elle. — Max, voyant le désespoir de Marguerite, veut s'élancer vers elle ; il est arrêté par la grande-duchesse, à qui il est forcé de donner la main.)

ACTE TROISIÈME

Un oratoire gothique très-élégant : porte au fond ; à gauche, deuxième plan, une cheminée ; à droite, deuxième plan, une fenêtre ; portes à droite et à gauche, au premier plan ; une table sur laquelle sont des livres, de la musique, une écritoire, etc., à droite, également au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉCLA, seule, assise à gauche près de la cheminée.

Si jamais je suis reine ou princesse régnante, je ne mettrai personne en prison... on s'y ennuie trop !... Seule, depuis hier... toujours seule ! (Elle se lève, et descend à droite.) Et cet oratoire qui me semblait charmant, et dont je ne voulais jamais sortir, je le deteste depuis que je suis obligée d'y rester ! (Elle s'assied près de la table.) J'ai lu... j'ai dessiné... j'ai chanté tous mes airs d'opéra, sans que personne criât : Parfait ! Délicieux ! Je les ai recommencés sans qu'on me demandât *bis !* et sans que personne répondît à ma voix. (Elle se lève et gagne le milieu du théâtre.) Autrefois, quand une princesse était prisonnière dans un donjon, un preux chevalier accourait toujours, la lance à la main, pour la délivrer... Hélas ! il y a encore des princesses et des châteaux forts ; mais nous n'avons plus de paladins ! (Elle remonte à la cheminée.) Allons ! je vais passer ma journée d'aujourd'hui comme ma soirée d'hier... au coin du feu... Ah ! je donnerais tout au monde pour un événement... fût-ce un malheur !... Qu'entends-je ?

On tire les verrous de ma forteresse !... Ah ! c'est un ami qui me vient !

SCÈNE II.

THÉCLA, MARGUERITE.

THÉCLA, courant au-devant d'elle.

Toi, ma bonne Marguerite ! qui n'as pas oublié ta pauvre princesse... Ah ! mon Dieu ! te voilà tout en blanc, et comme tu es pâle, comme tu es triste avec ta toilette de mariée !

MARGUERITE.

C'est justement pour cela.

THÉCLA.

Qu'y a-t-il donc ?

MARGUERITE.

Des nouvelles épouvantables ! des événements terribles !... Vous savez bien, notre rendez-vous d'hier, ce tête-à-tête où vous deviez m'aider, où vous m'avez laissée seule...

THÉCLA.

Oui, cette entrevue qui t'effrayait tant ! Eh bien, voyons, qu'est-il arrivé ?... Ton amoureux est venu ?

MARGUERITE.

Il en est venu deux !

THÉCLA.

A la fois ?

MARGUERITE.

Non; quand le prince est arrivé, l'autre était déjà caché dans mon cabinet de toilette.

THÉCLA.

Quel autre ?

MARGUERITE.

M. Conrad d'Halberstadt, qui s'est trouvé tout à coup dans mon appartement.

THÉCLA, émue.

Lui!... Comment cela?

MARGUERITE.

Pour une demoiselle d'atours qu'il adore.

THÉCLA, à part.

C'était moi!...

MARGUERITE.

Et dont il n'a jamais pu dire le nom.

THÉCLA.

C'était moi!...

MARGUERITE.

Est-il possible?

THÉCLA.

Pourquoi pas? Achève! Les deux rivaux se sont rencontrés, provoqués...

MARGUERITE.

Si ce n'était que cela!

THÉCLA.

Comment! Ce n'est pas assez?

MARGUERITE.

Eh! non... La grande-duchesse, toute la cour étaient là, prévenues par le baron Galaor...

THÉCLA.

Qui nous a trahies?

MARGUERITE.

Non; qui a cru bien faire. Vous devinez quel éclat! quel scandale!... La cour stupéfaite! la grande-duchesse hors d'elle-même! le prince Max désespéré!... il ne veut rien entendre, et ne daigne même plus me regarder... il me déteste... il me méprise!...

THÉCLA.

Et Conrad ?...

MARGUERITE.

Il voulait me défendre et me compromettait encore plus... « Ce n'est pas elle que j'aime, ce n'est pas pour elle que je suis venu !... » s'écriait-il. « Et pour qui donc alors?... qui donc ? » demandait la grande-duchesse. Qui donc? répétait tout le monde, et il ne répondait rien.

THÉCLA.

Pauvre jeune homme !

MARGUERITE.

Une pareille discrétion !...

THÉCLA.

Il ne sait pas qui je suis.

MARGUERITE.

En attendant, la grande-duchesse a ordonné, pour l'honneur de sa maison, que les deux coupables fussent unis ce matin.

THÉCLA.

O ciel ! N'y consens pas ! Ne l'épouse pas !...

MARGUERITE.

Certainement... Mais c'est qu'alors il sera fusillé !

THÉCLA.

Fusiller les lieutenants qui ne se marient pas !

MARGUERITE.

Non, mais les lieutenants qui désertent; et il paraît qu'il a déserté.

THÉCLA.

Pour moi !... pour me revoir !... Oh ! épouse-le!

MARGUERITE.

Mais c'est que... je ne l'aime pas et je crois même que.. Non, non, je n'aime plus personne, je l'ai juré... et, ce-

pendant, tout est disposé pour le mariage dans la chapelle du château... Et, pour obtenir, ma chère princesse, la faveur de vous voir une dernière fois, il a fallu me jeter aux pieds de la grande-duchesse, qui a failli me refuser... tant sa vertu est furieuse contre vous et contre moi. Oh! les vertus souveraines, les vertus régnantes sont terribles!

THÉCLA.

Surtout quand elles règnent depuis quarante ans!

(La porte du fond s'ouvre.)

MARGUERITE.

Ah!

THÉCLA.

Qu'as-tu donc?

MARGUERITE.

Le prince!

(Elle remonte à droite.)

SCÈNE III.

LES MÊMES; MAX.

THÉCLA.

Que c'est bien à vous, prince, de visiter une pauvre prisonnière!... C'est dans le malheur qu'on reconnaît ses amis!

MAX.

N'est-ce pas? Ceux qui sont malheureux... ceux qui souffrent se doivent entre eux consolation, et je venais... (Voyant Marguerite, il s'arrête, puis reprend gravement :) Je venais, de la part de la grande-duchesse, mon auguste tante, pour une grave et importante communication.

THÉCLA.

Bien grave, sans doute, si j'en crois l'air seul qu'elle vous a forcé de prendre!

MAX, ému.

Une communication que je ne dois faire qu'à vous !

(Marguerite veut sortir, Thécla la retient.)

THÉCLA.

Permettez, prince... (Elle passe devant Max pour aller près de Marguerite.) J'ai trop peu d'amis dans ce moment, pour en perdre la moitié, et ne pas jouir de leur présence aussi longtemps qu'elle me sera permise... Parlez donc, prince, j'écouterai devant elle, ou je n'entendrai rien.

MAX, ému, et allant poser ses gants et son chapeau à gauche.

Ce que j'avais à vous dire, princesse, devait être adressé à un cœur franc et loyal, à un cœur qui ne se fait pas un jeu de ses serments, à un cœur enfin qui ne trompe personne !

MARGUERITE, avec colère.

Prince !...

MAX.

Je ne m'adresse pas à vous, mademoiselle. (A Thécla.) Je cherchais la vérité, et je venais vous la dire, princesse.

THÉCLA.

A moi ?...

MAX.

A la suite de divers incidents que vous ne connaissez point, et que je voudrais ignorer, j'étais, plus que jamais, décidé à vous aimer.

THÉCLA.

Moi !

MAX, avec force.

Et j'avais pris la ferme résolution .. (Regardant Marguerite.) de vous épouser.

THÉCLA.

Je vous en remercie.

MAX.

Et, ce matin même, tout à l'heure, j'ai déclaré franche-

ment à la grande-duchesse mes nouvelles intentions ; elle m'a arrêté net, en m'apprenant le mariage secret que vous lui avez avoué.

THÉCLA.

Mariage qui vous a irrité ?

MAX.

Dites désolé. Mais la grande-duchesse est contre vous d'une colère, ou plutôt d'une injustice... que je ne pouvais, que je ne devais pas souffrir... aussi, malgré le respect ou plutôt la crainte innée que m'inspire mon auguste tante, pour la première fois, j'ai été d'un avis contraire au sien, et j'ai pris votre défense.

THÉCLA.

Ah ! Merci ! merci !

MAX.

J'ai prétendu que vous étiez libre de votre choix, libre de votre main, de votre cœur...

THÉCLA.

Prétention inadmissible à la cour.

MAX.

Je me suis élevé surtout avec indignation contre la captivité qu'on vous faisait subir depuis hier, et que l'on comptait prolonger indéfiniment ; il paraît qu'à défaut de talent, l'amitié m'a donné quelque éloquence... car Son Altesse, touchée ou étonnée de ce trait de caractère inusité, s'est adoucie et m'a dit : « Eh bien, rendez-vous près de ma pupille, je vous permets de la voir, et si elle consent à vous faire connaître, ce qu'elle m'a refusé à moi, le nom de son mari... à l'instant même, elle est libre... Êtes-vous content, mon neveu ?... » Oui, me suis-je écrié, et me voici.

THÉCLA et MARGUERITE, à part.

Ah ! mon Dieu !

MAX.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je prends ce mari,

quel qu'il soit, sous ma protection... et, dans deux ans, quand le pouvoir me sera remis, je m'engage à faire reconnaître cette union. Parlez donc ! Confiez-moi le nom de ce mari.

THÉCLA.

C'est là, mon prince, ce qui m'est très-difficile.

MAX.

Et pourquoi? Serait-ce un choix indigne de vous ?

THÉCLA, vivement.

Oh ! non : il n'y a rien à dire sur lui.

MAX.

C'est donc, alors, manque de confiance en moi ?

THÉCLA.

Vous, mon appui, mon protecteur ! Non, prince, mais, pour des raisons... que j'aurais peine à vous expliquer... je ne dois... ni ne peux le nommer... en ce moment, du moins.

MAX.

Et jusque-là, vous resterez prisonnière !

THÉCLA.

Il le faut bien.

MAX.

Me refuser même le pouvoir de vous rendre service ! (Avec douleur.) Ah ! je n'ai pas de bonheur aujourd'hui.

(Il va reprendre ses gants et son chapeau.)

MARGUERITE, vite et bas à Thécla.

Pourquoi ne pas tout lui dire ? Pourquoi ne pas lui avouer franchement que vous n'êtes pas mariée ?

THÉCLA, bas à Marguerite.

Parce qu'alors, il me faudrait l'épouser !

MARGUERITE, bas.

C'est vrai.

MAX, revenant à la princesse.

Je n'insiste plus. (Il remonte. — Thécla descend à gauche.) Je vais rendre compte de ma mission à Son Altesse, qui m'a invité à l'accompagner à la chapelle.

THÉCLA.

A la chapelle ?

MAX.

A la cérémonie nuptiale ! Au mariage, par ordre, de mademoiselle Marguerite de Waldeck et de M. Conrad d'Halberstadt, lieutenant ! cérémonie qui va se célébrer dans un quart d'heure.

THÉCLA, à part.

O ciel !

MAX.

Adieu, princesse !

(Il fait quelques pas. Marguerite tombe dans un fauteuil.)

THÉCLA, à elle-même.

Oh ! non, non ! (Au prince.) Un mot encore !

MAX, revenant.

Qu'est-ce donc ?

THÉCLA, lui faisant signe d'avancer près d'elle.

Pour reconnaître tant de bonté et de générosité, je voudrais à mon tour vous défendre...

MAX.

Et contre qui ?

THÉCLA, à voix basse.

Contre votre ennemi le plus redoutable, contre vous-même !... qui, n'écoutant qu'un transport aveugle et jaloux, vous obstinez à plaisir dans une erreur qui va faire votre malheur à tous deux !

MAX, avec une colère concentrée.

Une erreur ! dites-vous... une erreur !... quand j'ai vu ce

rival caché la nuit... chez elle... quand je l'ai vu... de mes propres yeux.

THÉCLA, à voix basse.

Et si, en dépit de vos yeux... je vous prouvais que Marguerite n'a jamais aimé que vous et vous aime encore...

MAX.

Ah ! vous voulez m'abuser.

THÉCLA, haut et froidement.

Je ne vous retiens plus, alors... partez.

MARGUERITE, se levant.

Qu'est-ce donc ?

MAX, restant.

Voyons donc par quel moyen on pourrait justifier une semblable trahison.

MARGUERITE.

Et moi, je ne veux pas qu'on me justifie.

MAX, à Thécla.

Il n'importe... parlez... C'est vous seule que je veux, que je dois entendre. Mais qu'on n'espère pas m'abuser par de vaines dénégations, par des prétextes frivoles ; il me faut les preuves les plus convaincantes.

THÉCLA.

Vous les aurez.

MARGUERITE.

Que voulez-vous faire ?

THÉCLA.

Ces preuves, je vous les donnerai, mais sous le sceau du secret, et à condition que vous seul au monde resterez dépositaire de cette confidence.

MAX.

Je suis muet, je vous le jure ! Parlez, parlez de grâce !

THÉCLA.

Vous me demandiez tout à l'heure le nom de mon mari ? Eh bien...

MAX.

Eh bien ?

THÉCLA.

C'était...

MAX.

C'était ?...

THÉCLA.

C'était Conrad.

MAX.

Conrad !

MARGUERITE.

Y pensez-vous ?

THÉCLA, passant de nouveau près de Marguerite, et lui prenant la main.

Oui, je dirai tout... Je le dois à moi-même, et à toi que j'ai compromise. (A Max.) Oui, c'est à lui que je suis unie par un mariage secret.

MAX, gaiement.

Le petit lieutenant !

THÉCLA.

C'est pour moi, qu'au risque de ses jours, il s'était introduit hier au palais ; c'est pour moi, c'est pour me voir, qu'il venait la nuit dernière dans son appartement, où il m'aurait trouvée, si la grande-duchesse ne m'avait fait conduire hier soir ici, en prison dans cet oratoire.

MAX.

C'est donc cela !...

THÉCLA.

Et devant la grande-duchesse, devant toute la cour, ma fidèle Marguerite n'a voulu trahir ni son amie ni son secret... Comprenez-vous, enfin ?

MAX.

Oui, oui, je suis trop heureux! Je n'ai plus de doutes!... (A Thécla.) Et dès que c'est vous qu'il aime!...

(Il passe près de Marguerite.)

THÉCLA.

La preuve... c'est que Marguerite et moi nous vous supplions de mettre obstacle au mariage qui va avoir lieu.

MAX, à Marguerite.

Est-il vrai?

MARGUERITE.

Mariage qui nous désespère!...

THÉCLA.

Et nous comptons, pour le rompre, sur votre crédit... votre adresse...

MAX.

Du crédit!... j'en ai peu. De l'adresse... jamais... Mais enfin... J'ai un plan bien simple.

THÉCLA.

Écoutons.

MAX.

La grande-duchesse va, dans quelques instants, vous faire appeler à la chapelle.

MARGUERITE.

Je refuserai de m'y rendre.

MAX.

Merci!

MARGUERITE.

Je m'exposerai à toute sa colère plutôt que d'obéir.

MAX.

Ah! vous êtes adorable!... Mais ce serait un dévouement inutile... car, naturellement, Conrad refusera.

THÉCLA.

Je l'espère.

MAX, avec bonhomie.

Cela va sans dire!... Il ne peut pas faire autrement sans être bigame. Il refusera donc!

THÉCLA.

Mais alors, monsieur, il sera fusillé!

MAX, avec satisfaction.

Précisément! demain, au point du jour... tant mieux!

THÉCLA.

Comment, tant mieux?

MAX.

Sans doute!... C'est à moi qu'il sera remis, et je vous jure, princesse, je vous jure sur l'honneur, que, ce soir...

THÉCLA, avec joie.

Eh bien! ce soir?...

MAX, montrant le fond.

Le soldat qui veille de ce côté m'est dévoué et n'obéira qu'à moi. A onze heures, cette porte sera ouverte... Au pied de l'escalier qui donne sur la rue, se tiendra une voiture à mes armes qui vous attendra. Dans cette voiture vous trouverez votre mari, vous partez avec lui... et vous êtes sauvés!...

THÉCLA, à part.

Il appelle cela sauvés!

MAX, à Marguerite.

Que dites-vous de mon plan?

MARGUERITE, embarrassée.

Je dis... je dis... Silence! C'est Son Altesse!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LA DUCHESSE, GALAOR, GARDES, en dehors de l'appartement.

LA DUCHESSE, à un officier des gardes.

Oui, je recommande les recherches les plus actives; et, en cas de rébellion ou de résistance, vous connaissez mes ordres! Qu'ils soient exécutés. (A MAX.) Je viens vous chercher, mon neveu... il nous semble que la conférence demandée, et que nous avons tolérée, a duré assez longtemps. Madame la princesse de Wolfenbuttel a-t-elle enfin daigné vous révéler le secret qu'elle avait refusé de nous confier? Connaissez-vous le nom de ce mystérieux mari?...

MAX.

Non, madame.

LA DUCHESSE, regardant Galaor.

Il ne tiendrait qu'à moi de croire que d'autres sont mieux instruits que vous.

GALAOR.

Je n'ai pas prétendu cela, madame!

LA DUCHESSE.

Silence! vous n'avez pas la parole. Vous dites donc, monsieur mon neveu?...

MAX.

Que, malgré mes instances, je n'ai rien pu obtenir de madame la princesse de Wolfenbuttel, et je me rendais près de Votre Altesse pour l'accompagner, ainsi qu'elle m'y avait invité...

LA DUCHESSE.

Au mariage du lieutenant Conrad avec mademoiselle de Waldeck... Je tenais à vous y faire assister. (A Marguerite.) Ah!

vous voilà, mademoiselle... en toilette de mariée... et disposée à m'obéir? C'est bien, c'est très-bien. (Après un silence.) Ce mariage n'aura pas lieu aujourd'hui.

THÉCLA, MAX et MARGUERITE, joyeux.

Est-il possible?

LA DUCHESSE.

Il est remis... ajourné par moi.

MAX.

Et pourquoi, madame, pourquoi?

LA DUCHESSE.

Ce retard, monsieur, semble vous causer une grande satisfaction!

MAX.

Ni satisfaction ni peine... Et, quelles que soient les intentions de Votre Altesse sur le lieutenant Conrad...

LA DUCHESSE, avec colère.

Le lieutenant Conrad!... Savez-vous ce qu'il a fait?

MAX, bas, à Thécla.

Ce qu'il devait faire. (Haut, à la duchesse.) Il a refusé?...

LA DUCHESSE, de même.

Il n'a point refusé!

MAX.

Comment! Il aurait avoué?...

LA DUCHESSE, de même.

Il n'a rien avoué!... Il n'a pas paru... il s'est évadé!.

THÉCLA, joyeuse, à part.

Quel bonheur!

LA DUCHESSE.

Il a eu l'audace de s'évader!

MARGUERITE, à part.

Nous sommes sauvés!

MAX, à part, triste.

Mon plan est renversé!

LA DUCHESSE.

Il s'est échappé des plombs, où il était renfermé... Une prison comme celle-là! d'où l'on ne peut sortir que par les toits du palais.

GALAOR.

C'est-à-dire que, par la neige qui tombe en ce moment, c'est s'exposer à se casser le cou!

THÉCLA, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Exprès pour me braver et pour ne pas donner à la morale la satisfaction qui lui est due!

GALAOR.

Je pencherais plutôt pour ce dernier motif.

LA DUCHESSE.

Qui vous demande votre avis? (A Max.) Je n'ai pris, comme toujours, conseil que de moi, et j'ai donné ordre de le poursuivre.

MAX.

Sur les toits?... Je défends à mes soldats de s'y hasarder!

LA DUCHESSE.

Non, mais de s'embusquer dans toutes les mansardes du palais, et, dès qu'on l'apercevra, de le sommer de se rendre... et, s'il refuse... de tirer!

THÉCLA et MARGUERITE.

Ah!

MAX.

Donner un ordre pareil!

LA DUCHESSE.

N'a-t-il pas été jugé et condamné comme déserteur?

N'êtes-vous pas vous-même un de ceux qui ont signé l'arrêt?

MAX.

Espérant que Votre Altesse n'oublierait pas qu'elle avait le droit de le casser.

LA DUCHESSE.

Je n'ai pas oublié non plus que j'avais le droit de le confirmer.

MAX.

Vous n'en ferez rien; j'en suis assuré d'avance.

LA DUCHESSE.

Et qui m'en empêchera?

MAX.

Vous-même, madame!

LA DUCHESSE.

Voilà ce que je voudrais bien voir!

MAX.

Et voilà, moi qui suis un peu mathématicien, ce que j'espère démontrer à Votre Altesse, (Surprise de la duchesse qui le regarde. — Il reprend d'un ton radouci.) si elle veut me permettre de la reconduire jusqu'en ses appartements.

LA DUCHESSE, à part.

Je ne puis revenir de ce que j'entends! Une pareille audace!... lui, d'ordinaire si timide!

(Elle réfléchit. Marguerite remonte pour redescendre près de Thécla.)

THÉCLA, s'approchant de Max, bas.

Que voulez-vous faire?

MAX, de même.

Tout lui dire... Je prends tout sur moi.

THÉCLA, effrayée et de même.

Je vous le défends; c'est vous exposer!...

MAX, de même.

Cela m'est égal.

MARGUERITE, à Thécla, bas.

Silence... de grâce!... ou bien il croira que l'on s'est joué de lui, et ses soupçons renaîtront plus terribles que jamais.

THÉCLA, de même.

Tu as raison... Mais que faire?

LA DUCHESSE, à Max.

Soit! J'y consens, (A part.) pour la rareté du fait! (Haut, en sortant.) Mademoiselle de Waldeck, je ne vous permets pas de rester ici.

(Elle sort avec le prince, suivie de Marguerite.)

SCÈNE V.

THÉCLA, GALAOR.

THÉCLA, impatientée.

C'est fini!... Impossible d'en sortir!

(Elle s'assied à gauche.)

GALAOR, qui s'assure s'il est bien seul avec Thécla, s'approche sans bruit près d'elle.

Plus aisément que vous ne croyez, princesse.

THÉCLA, se retournant.

Vous, monsieur le baron! Comment êtes-vous encore ici?

GALAOR.

En ne suivant pas les autres.

THÉCLA.

Et vous avez un moyen, dites-vous, de me venir en aide, et de briser mes chaînes?

GALAOR.

Oh! pour cela, rien de plus facile; voici une clef ouvrant cette porte qui conduisait autrefois des appartements de la grande-duchesse dans cet oratoire... cette clef est à vos ordres.

THÉCLA.

Bien! Cela me rassure.

GALAOR.

Maintenant, venons au fait... Vous n'avez pas voulu dire à votre auguste tutrice le nom de votre mari, pour trois raisons.

THÉCLA, riant.

Pour quatre!

GALAOR.

Pour quatre, je le veux bien. La première, qui me dis pensera des autres... c'est, princesse, ou je me trompe fort... que vous n'êtes pas mariée.

THÉCLA, vivement.

Moi?... Quand je l'ai déclaré!... y pensez-vous?

GALAOR.

Soit! Ne disputons pas sur ce chapitre. Irritée de votre refus, la grande-duchesse s'est tout à coup frappée d'une singulière idée, qui, à coup sûr, ne me serait jamais venue.

THÉCLA.

Laquelle?

GALAOR.

Elle s'est imaginé, vu notre rencontre aux eaux de Bade, et surtout mon ancienne réputation de séduction et de conquête... qu'il n'était pas impossible... que je jouasse un rôle dans ce mariage secret... peut-être même... le principal...

THÉCLA.

Vous!... Vous vous en êtes défendu, je l'espère... Vous avez nié?...

GALAOR.

Certainement, et avec force... mais pas de manière peut-être à la dissuader tout à fait...

THÉCLA.

Vous avez eu cette audace !... Et dans quelle intention, s'il vous plaît ?

GALAOR.

En zélé serviteur, et dans votre intérêt.

THÉCLA.

Voilà qui est fort !

GALAOR.

La grande-duchesse a promis solennellement, devant le prince Max et devant mon ami le comte de Fallemberg, qui me l'a répété... que, du moment où elle connaîtrait le nom de votre mari, elle vous rendrait la liberté. Dites un mot, je me dévoue... je me nomme, et l'on me jette dans une prison d'État. Quant à vous, princesse, libre aujourd'hui, demain vous quittez la cour, et, une fois éloignée, vous me démentez en écrivant la vérité... vraie... s'il y en a une au monde !

THÉCLA.

Et vous avez pensé que la grande-duchesse vous croirait ?

GALAOR.

D'autant plus facilement, qu'elle a déjà des soupçons.

THÉCLA.

Et vous espérez... que moi... je consentirai ?...

GALAOR.

A un projet où Votre Altesse ne risquera rien. Elle part, me laissant exposé à tous les dangers de mon bonheur, et, plus tard, quand elle revient, ce qui ne peut tarder, mariée ou non, car, en ce moment, je le répète, elle ne l'est pas, elle n'oubliera point, je l'espère, l'ami qui s'est dévoué à son sort, à sa fortune !... Je cours donc braver la forteresse, la prison, je cours me déclarer...

THÉCLA.

Eh ! non, monsieur !... eh ! non ! (A part.) Il ne manque

rait plus que cela, au moment surtout où le prince Max en déclare un autre à la grande-duchesse; impossible, après cela, de se reconnaître dans mes maris. (Rumeur qui va en s'augmentant au dehors.) Entendez-vous ce bruit?

GALAOR.

Oui, vraiment!

THÉCLA.

Partez, monsieur, partez, de grâce!

GALAOR.

J'obéis... mais vous réfléchirez, princesse... Je suis toujours à vos ordres!

(Il ouvre la porte à droite avec la clef qu'il a montrée à la princesse et disparaît. — Coup de feu au dehors. — Thécla pousse un cri et tombe sur un fauteuil.)

SCÈNE VI.

THÉCLA, seule.

O ciel! Si la grande-duchesse a exécuté ses menaces, et si ce pauvre jeune homme!... (Ouvrant la croisée.) Poursuivi par ses soldats... blessé... tué, peut-être!... (Voyant Conrad.) Ah!...

SCÈNE VII.

THÉCLA, CONRAD, entrant par la fenêtre.

CONRAD, étendant la main et regardant derrière lui.

Qui que vous soyez, ne craignez rien, madame.

THÉCLA, avec émotion.

Non... je n'ai plus peur!... Vous n'êtes pas blessé?

CONRAD, se retournant et reconnaissant Théela. Il descend en scène.

Qu'ai-je vu ?... Vous, que je cherchais depuis hier !... O bienheureux voyage !

THÉCLA.

Une route si périlleuse !

CONRAD.

C'est ce qui m'a sauvé !... Le toit à pic a effrayé mes gardiens, qui n'ont osé s'aventurer à ma poursuite... Ils ont tiré de loin et au hasard ; mais la neige rend le chemin si glissant... que, lorsque j'ai vu cette fenêtre s'ouvrir, j'allais m'élancer...

THÉCLA.

Et si la tête vous avait tourné ?

CONRAD, la regardant.

Maintenant... maintenant seulement, de surprise, d'ivresse et de joie !

THÉCLA, écoutant.

Taisez-vous ! (Elle remonte à la fenêtre.) Taisez-vous, j'entends marcher. (Elle ferme la fenêtre et redescend près de Conrad.) Si on vous apercevait ?...

CONRAD, lui prenant la main.

Que vous êtes bonne !

THÉCLA.

Mais vos mains sont glacées !

CONRAD.

C'est vrai... je n'y pensais plus... Il neige... il fait froid..

THÉCLA.

Ah !

(Elle va vivement à la cheminée.)

CONRAD.

Surtout dans les régions élevées !

THÉCLA, s'asseyant à gauche de la cheminée.

Approchez-vous du feu... chauffez-vous... asseyez-vous! Ah! mon Dieu! ce feu presque éteint!

(Elle prend un soufflet et cherche à ranimer le feu.)

CONRAD, allant à elle.

Non, non, je ne souffrirai pas...

(Il s'assied à droite.)

THÉCLA.

Et pourquoi donc?... Je vous rends l'hospitalité que vous m'avez donnée.

CONRAD.

Oui, c'est vrai... nous avons changé de rôle... C'était moi, l'autre soir, qui vous recevais sous une tente. (Regardant autour de lui.) On est mieux ici... Et puis, une autre différence encore : vous vous êtes empressée traîtreusement de me fuir... tandis que moi... vous ne me ferez pas le même reproche, je ne demande qu'à rester.

THÉCLA.

En vérité!

CONRAD, se chauffant.

Ah! le bon feu!... Depuis que vous m'avez quitté, j'ai fait bien des rêves, bien des projets!... Je ne suis que lieutenant, il est vrai... mais, en se battant bien... en se distinguant à la guerre... vous m'avez dit, je crois, que vous étiez dame d'atours de la princesse Thécla; chacun vante sa bonté, et, si elle daignait me protéger et s'intéresser à mes vœux...

THÉCLA, baissant les yeux.

Ah! C'est que la princesse...

CONRAD, vivement.

Est-ce qu'elle ne voudrait pas?...

THÉCLA, de même.

Elle le voudrait peut-être, mais, en ce moment, elle est en disgrâce.

CONRAD.

Pauvre femme! (Il se lève et descend à droite.) Eh bien, je me passerai de tout le monde... et, si vous me permettez de vous consacrer mes jours... de vous aimer... de vous le dire... Ne vous fâchez pas... je ne vous demande pas de me répondre.

THÉCLA, se levant.

C'est déjà beaucoup de vous entendre... et, loin de vous plaindre, (Elle passe à droite.) vous auriez peut-être quelques motifs de vous étonner de mon indulgence.

CONRAD, étonné.

Que dites-vous?

THÉCLA, l'interrompant.

Maintenant, monsieur... que vous êtes réchauffé... parlons raison. Comment allez-vous sortir d'ici? Je ne veux pas vous renvoyer par delà les maisons... et, cependant, je ne peux pas vous garder ainsi toute la nuit.

CONRAD.

Vous dites vrai, je porte malheur! Hier déjà, en vous cherchant, en voulant vous trouver dans ce palais, où il y a tant de portes et de fenêtres, j'ai compromis, sans le vouloir, une jeune fille bien bonne et bien charmante, que la grande-duchesse voulait absolument me faire épouser; voilà pourquoi je me suis enfui.

THÉCLA.

On dit cependant mademoiselle Marguerite de Waldeck fort jolie.

CONRAD, avec insouciance.

C'est possible, je n'ai pas regardé. Quand on cherche, quand on a une idée fixe... (s'animant.) et, cette idée, c'était de vous revoir, d'arriver près de vous...

THÉCLA.

Taisez-vous, monsieur. Il ne s'agit pas d'arriver, mais, au contraire, de vous en aller... et, pour cela, quel parti prendre?

CONRAD, avec reproche.

Eh quoi! Ce n'est pas assez de repousser les vœux d'un pauvre jeune homme qui ne veut être que votre serviteur et votre esclave, qui ne demande rien qu'une occasion de se faire tuer pour vous... vous ne lui accordez même pas un mot... pas un regard... vous ne pensez qu'à son départ... vous ne cherchez qu'un moyen de l'éloigner! Il en est un bien simple, c'est de me livrer moi-même à mes ennemis, et j'y vais!

THÉCLA.

Non, pas celui-là.

CONRAD, vivement.

Que voulez-vous donc? Qu'ordonnez-vous?

THÉCLA.

Attendez... un instant!... (A elle-même.) Quelque extravagante que fût la proposition de Galaor... elle avait du bon, oui... l'aveu de mon prétendu mariage n'était pas si absurde, c'est le mari qui l'était. Si je... Oh!...

CONRAD.

Ainsi, malgré mon amour... je ne peux rien obtenir de vous; vous ne voulez pas mettre mon dévouement à l'épreuve?

THÉCLA.

Si vraiment! Vous pourriez, si vous le vouliez, me rendre un service.

CONRAD, vivement.

Un service... moi!

THÉCLA.

Un service... qui n'est pas sans danger

CONRAD.

Tant mieux!

THÉCLA.

Ce serait... (S'arrêtant.) Cela vous paraîtra peut-être bien extraordinaire.

CONRAD.

N'importe! Quoi que vous ordonniez et quoi qu'il puisse m'en coûter...

THÉCLA, baissant les yeux.

Ce serait... de consentir... pas pour longtemps... pour quelques jours... pour quelques heures peut-être...

CONRAD.

Achevez.

THÉCLA.

De consentir... à être mon mari.

CONRAD.

O ciel! A l'instant et toujours. (D'un air suppliant.) Mais vous êtes bien sûre, madame, que vous ne vous moquez pas de moi?

THÉCLA.

Non, c'est très-sérieux! Ainsi, vous ne vous dédirez pas?

CONRAD.

Moi, me dédire, grand Dieu!... C'est donc tout à fait un emploi de...

THÉCLA.

D'amitié... de confiance. Quand il y aura quelqu'un, vous serez mon mari.

CONRAD.

Et quand nous serons seuls... comme en ce moment?...

THÉCLA, froidement.

Vous ne serez rien.

CONRAD, s'approchant d'elle en souriant.

Il ne serait pas possible de changer?... (Thécla le regarde sévèrement.) Pardon... j'obéis... je me soumets.

THÉCLA.

A la bonne heure!

CONRAD, avec amour.

C'est déjà si doux, non d'obtenir, mais de rêver le bonheur, de le rêver tout éveillé!... Car, en vérité, je me croirais au milieu d'un songe, si ces beaux yeux, si ces traits charmants, si mon cœur qui bat quand je les regarde... n'étaient pas une réalité.

THÉCLA.

Ah!... monsieur.

CONRAD, vivement.

Dans mon emploi de confiance, vous ne m'avez pas défendu de regarder... et, qui sait? laissez-moi le croire, mon obéissance et mon respect me mériteront peut-être un jour quelque récompense; il n'est pas défendu à un lieutenant de rêver de l'avancement.

THÉCLA.

Silence!... On vient...

(La porte du fond s'ouvre.)

CONRAD, cherchant une issue pour sortir.

Le prince Max, mon terrible général! Je suis perdu!

THÉCLA.

Non.

CONRAD.

Je suis fusillé!

THÉCLA.

Non, vous dis-je! Mais taisez-vous!

(Elle le fait asseoir à droite près de la table, et, en se mettant devant lui, le cache aux yeux du prince.)

SCÈNE VIII.

MAX, THÉCLA, CONRAD.

THÉCLA.

Eh bien, mon prince, vous avez tout dit à la grande-duchesse ?

MAX.

Oui.

THÉCLA.

Alors... je suis libre... je puis sortir?

MAX.

Non.

THÉCLA.

Et pourquoi ?

MAX, en confidence.

Elle n'a pas voulu me croire... moi !

THÉCLA.

Est-il possible !

MAX.

Elle a une idée arrêtée, une idée qui s'est portée sur un autre qu'elle ne m'a pas nommé... Mais son entêtement ou sa conviction est telle, qu'un instant, je vous l'avouerai, j'ai douté moi-même de votre mari. (Thécla se recule et laisse voir Conrad, qu'elle présente à Max.) Ah! je ne doute plus maintenant!

CONRAD, baissant la tête.

Mon prince... mon général... pardon!...

MAX.

Vous n'avez plus rien à craindre, monsieur Conrad, vous êtes sous ma garde... (Souriant.) Je conçois que, malgré toutes les recherches, on n'ait pu trouver le fugitif dans le palais ; il était caché chez vous.

CONRAD, se récriant.

Ah! gardez-vous de croire...

MAX.

Vous n'avez pas besoin de vous justifier... c'est de droit... c'est légitime... je connais et j'approuve les nœuds qui vous unissent.

CONRAD, étonné.

Quoi! Vous savez déjà?... (Regardant Thécla.) Et comment se fait-il que le prince?...

THÉCLA, froidement.

Je lui ai tout avoué.

CONRAD.

Tout?...

MAX.

Oui, tout! (Secouant la tête.) Mais je crains bien, mes chers amis, que vous n'ayez encore bien des obstacles.

CONRAD, étonné.

Vous croyez?

THÉCLA, embarrassée.

Et lesquels?

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MARGUERITE.

MARGUERITE.

Une grande nouvelle!... Je viens de la part de Son Altesse... (Apercevant Conrad.) Ah! qu'ai-je vu?

THÉCLA.

Mon mari, que je te présente, ainsi qu'au prince.

MARGUERITE, regardant tour à tour Max et Thécla.

Est-il possible!...

MAX, avec bonhomie.

Oh! Moi, je connaissais le mariage depuis ce matin.

MARGUERITE.

Moi, depuis quinze jours.

CONRAD, à part.

Et moi, depuis dix minutes à peine.

THÉCLA.

Mais que disais-tu donc de la grande-duchesse?

MARGUERITE.

Elle m'a donné l'ordre de venir vous prendre dans cet oratoire et de vous conduire mystérieusement et sans être vue...

THÉCLA.

Où cela?

MARGUERITE.

Dans mon appartement.

THÉCLA.

Qu'est-ce que cela signifie?

MARGUERITE.

Je vous le demande.

MAX.

Et moi, je vais vous l'apprendre... Quand j'ai fait part à la grande-duchesse de votre mariage à tous deux...

CONRAD, vivement.

Quoi! Mon prince, vous avez daigné, vous-même... lui annoncer...

MAX.

Oui, je m'y intéresse autant que vous... Son Altesse m'a paru d'une incrédulité que vous ne concevez pas.

CONRAD.

Si, vraiment... car, moi-même, j'y crois encore à peine!

THÉCLA.

Taisez-vous donc... et écoutez.

MAX.

« On vous trompe, m'a répondu la grande-duchesse, il est un autre mari que celui-là. »

CONRAD, avec colère.

Un autre ! Est-il possible !... Et qui donc ?...

THÉCLA.

Monsieur...

MAX.

« Mais, aujourd'hui, je connaîtrai, à n'en plus douter, la vérité. Ce mari, quel qu'il soit, cherchera, cette nuit, à pénétrer dans la chambre de sa femme. » (A Conrad.) Vous voyez que, jusqu'à présent, mon auguste tante ne s'est pas trompée. « Qui peut vous le faire croire? lui ai-je demandé. — Celui que je soupçonne, m'a-t-elle répondu, a cherché à séduire un de mes gens et a voulu lui acheter, à prix d'or, une clef de l'oratoire de la princesse ; je lui ai ordonné de la livrer... » (A Conrad.) Eh bien ! Voyons... est-ce vous ?

CONRAD, naïvement.

Non... je suis entré par la fenêtre.

THÉCLA.

Je l'atteste !

MAX.

Mon auguste tante s'est alors complétement abusée.

THÉCLA, à part.

Pas tant, peut-être.

MAX.

Et, obstinée à la recherche d'une erreur ou d'un problème qui irrite sa curiosité, elle vous éloigne de cet appartement, qu'elle fera probablement occuper cette nuit par des agents sûrs... lesquels s'empareront du téméraire qui osera s'y présenter.

CONRAD.

C'est évident.

THÉCLA.

Et comme ce ne sera pas vous...

MARGUERITE.

Vous n'avez rien à craindre...

CONRAD.

Peut-être !

MAX.

Vous avez raison... la grande-duchesse est toujours très-mal disposée à votre égard, et, pour vous mettre tous les deux à l'abri de son ressentiment... j'ai imaginé un moyen qui me sert moi-même.

THÉCLA.

Lequel ?

MAX, d'un air capable.

Mon idée de ce matin... j'y reviens. Vous savez, mon idée... (A Thécla et à Conrad.) de vous faire partir tous les deux cette nuit dans ma chaise de poste.

CONRAD.

Excellente idée !

THÉCLA, vivement.

Du tout... mauvaise !

MAX.

Et pourquoi cela ?

CONRAD, insistant.

Oui... pourquoi cela ?

THÉCLA, troublée.

Parce que... parce que, dans les circonstances où nous sommes... je ne peux pas quitter Marguerite, tant que son sort ne sera pas décidé, et jamais votre auguste tante n'accordera son consentement ; bien plus, jamais vous n'oserez le lui demander... je le crains, du moins.

MAX.

Et moi j'en suis certain ; aussi, j'ai résolu de m'en passer.

THÉCLA.

Que dites-vous ?

MAX.

Que je ne fais qu'un seul changement à mon plan. Au lieu d'une chaise de poste, j'ai fait préparer une berline... nous partirons quatre.

MARGUERITE, avec joie.

O ciel !

CONRAD.

Quel bonheur !

THÉCLA.

C'est une amélioration... mais...

MAX, à Conrad.

Moi et Marguerite... vous et la princesse.

CONRAD.

Qui, la princesse ?

MAX.

Votre femme !

CONRAD.

Que dites-vous ?... elle !... Princesse !

MARGUERITE.

Eh oui !... la princesse Thécla.

CONRAD.

Ah ! Malheureux que je suis !

MAX, allant à Conrad.

Eh quoi ! Ne le saviez-vous pas ?

CONRAD, avec désespoir.

Eh ! non, non. Qui me l'aurait dit ? Dame d'atours, passe encore ! Je pouvais espérer qu'un jour... mais princesse !...

C'est fait de moi... Adieu mon bonheur !... Adieu toutes mes espérances !

(La nuit commence à venir.)

MARGUERITE, bas à Thécla.

Si celui-là ne vous aime pas pour vous-même !...

THÉCLA, à part.

Pauvre garçon ! (Haut.) Calmez-vous, la découverte de mon rang et de mon nom ne change rien à la situation.

MAX, avec bonhomie à Conrad.

Eh ! oui... Je concevrais vos craintes si vous n'étiez pas mariés... mais vous l'êtes.

MARGUERITE.

Mais oui, monsieur.

THÉCLA.

Eh ! oui, monsieur.

CONRAD, d'un air de doute.

Vous croyez ?... (Regardant Thécla.) Et... si, d'un instant à l'autre, on casse ce mariage !...

MAX.

Un mariage comme le mien, en perspective, c'est possible ; mais un mariage aussi complet que le vôtre !

CONRAD, secouant la tête.

C'est la même chose !

MAX.

Passe pour la prison, pour quelque forteresse où l'on nous enfermerait tous les quatre... séparément...

TOUS.

O ciel !

MAX.

Si la grande-duchesse avait seulement le moindre soupçon de notre fuite, mais elle ne saura rien qu'après notre départ.

THÉCLA.

Auquel... je n'ai pas encore consenti.

MAX.

Écoutez... Oui, la berline nous attend.

THÉCLA.

Mais je vous répète, mon prince...

MAX, à Thécla.

Comment ! C'est moi qui suis brave... et c'est vous qui tremblez ! N'importe ! le sort en est jeté... et, comme on ne sait pas ce qui peut arriver... Marguerite, votre main. (Il la presse contre son cœur. — A Conrad.) Vous, mon cher, embrassez votre femme... et partons !

THÉCLA, voulant le repousser.

Monsieur !... Monsieur !...

CONRAD, à demi-voix.

Vous savez nos conditions... il y a du monde... je suis votre mari !

(Il l'embrasse.)

MAX, à voix basse.

Silence ! (Montrant la porte à droite.) J'ai cru entendre de ce côté le bruit d'une clef dans la serrure.

CONRAD.

La grande-duchesse, peut-être ?...

MAX.

Partez ! (Les deux femmes s'élancent par la porte du fond. Conrad les suit. Max au milieu du théâtre.) Je ne sais pas si c'est la peur que j'en ai... mais j'ai cru reconnaître les pas de ma tante !... (Il sort également par la porte du fond. Obscurité complète sur le théâtre.)

SCÈNE X.

GALAOR, entrant sur la pointe du pied par la porte à droite.

La situation se complique. La grande-duchesse aurait dit à son secrétaire intime : « Si le baron Galaor est le mari de

ma nièce, je le fais fusiller, et s'il ne l'est pas... je le fais pendre, pour avoir osé me tromper... » Il me semble assez difficile de sortir de là sans l'aide de la princesse, ou sans un de ces coups imprévus et hardis qui changent subitement la face des choses. D'un autre côté, mon ami le secrétaire intime m'a confié, dans mon intérêt, que l'intention de la grande-duchesse était de faire surprendre cette nuit celui que l'on trouverait dans la chambre de sa pupille, et cet avis, qu'il m'a donné officieusement pour m'éloigner, est justement ce qui m'a fait venir. Me faire pendre si je suis le mari de sa pupille, rien de mieux! Mais si je ne le suis pas, si sa pupille n'est pas mariée, et si c'est la grande-duchesse elle-même qui, par un tel scandale, la force à se marier... c'est sa faute, ce n'est plus la mienne... C'est là le coup de maître! Quant à ma présence ici, je venais, en tout bien tout honneur, tenter, grâce à cette clef, de délivrer une jeune princesse opprimée, dont je suis le sujet respectueux et fidèle. (S'arrêtant.) Ce qui m'étonne, c'est l'obscurité qui règne dans cet oratoire. Princesse!... Princesse!... Pas de réponse. Sans doute, elle est déjà retirée dans son appartement. (S'avançant à tâtons vers la porte à gauche.) Non, la porte est encore ouverte... Princesse!... Princesse!... Personne encore... Est-ce qu'elle serait partie et délivrée sans moi?... Non, j'entends marcher de ce côté... On vient de la porte même par laquelle je suis entré... c'est étonnant.

SCÈNE XI.

GALAOR, au fond du théâtre; LA DUCHESSE, entre par la porte à droite, tenant à la main une lanterne sourde dont elle cache la lumière.

LA DUCHESSE.

Cachons prudemment la lumière de cette lanterne sourde... Me voici dans l'oratoire de Thécla... On ne peut tarder à y

venir, attendons! (Elle pose la lanterne sur la table à droite et s'assied.) Une souveraine doit tout voir par elle-même, surtout quand elle est trompée par tout le monde!... Mon neveu lui-même, qui s'est procuré secrètement un passe-port et des chevaux de poste pour cette nuit... lui, si sage et si rangé... que veut-il faire cette nuit? Je le saurai... Ordre à toutes les barrières de la ville d'arrêter sa voiture et de la ramener au palais. (Pendant ce monologue, Galaor a fermé à clef la porte du fond, et est descendu vers la porte à gauche, qu'il a également fermée.) On a marché, taisons-nous et écoutons.

GALAOR, à part.

Je n'entends plus rien! (La duchesse tousse malgré elle.) Si... on a toussé!...

LA DUCHESSE, de même.

Maudite toux!

GALAOR.

Princesse!... Est-ce vous?

LA DUCHESSE, à part.

On a parlé... ce doit être lui... le mari!...

GALAOR, de même.

Il est singulier... qu'elle ne réponde pas... Est-ce que réellement la princesse Thécla aurait un mari? L'attendrait-elle cette nuit?... Ne serait-ce pas déjà ce mari lui-même?

LA DUCHESSE, de même.

Il marche, il s'avance.

GALAOR, de même, près du fauteuil.

Non, c'est une femme!... Je sens une robe de soie!

LA DUCHESSE, à part.

Il a touché ma robe... mais il se tait... et rien ne le trahit encore.

GALAOR, de même.

Je tiens sa main!... (Souriant.) Et elle continue à garder le silence.

LA DUCHESSE, de même.

Familiarité inconvenante! Mais il ne parle pas, et rien ne peut encore me faire connaître ce mari... Eh! mais, il porte ma main à ses lèvres!...

GALAOR, de même.

Allons, décidément, un autre que moi était attendu!

LA DUCHESSE, de même, se levant.

O ciel! Sans prononcer une parole, il ose prendre la taille de sa souveraine!... Crime de lèse-majesté!... Mais que faire?... Que dire contre une insolence muette?

GALAOR, de même.

Ma foi! Puisqu'on ne se fâche pas...

(Il l'embrasse.)

LA DUCHESSE.

Ah! c'est trop fort! Je saurai quel est celui dont l'audace anonyme... (Elle prend sur la table la lanterne sourde, qu'elle dirige vers Galaor.) Ah!

(Le théâtre reste à demi éclairé.)

GALAOR, à part.

La grande-duchesse!

LA DUCHESSE, avec fierté.

Téméraire!

GALAOR.

C'est vrai! (A part.) Je suis perdu... je ne risque plus rien

LA DUCHESSE, replaçant la lanterne sur la table.

C'est donc vous l'époux de ma pupille, et c'est vous qui veniez ici pour elle?...

GALAOR.

Deux erreurs, mon auguste souveraine. D'abord, la princesse Thécla n'est pas mariée : tôt ou tard vous en aurez la preuve... ensuite, elle n'est plus ici... elle est partie... elle est délivrée... Voyez plutôt par vous-même.

LA DUCHESSE.

Et pour qui donc, alors, monsieur... veniez-vous en cet oratoire ?

GALAOR, à part.

Ma foi, je brûle mes vaisseaux ! (Haut et avec aplomb.) Pour vous, Altesse.

LA DUCHESSE.

Pour moi ? (Avec un peu d'émotion.) Vouloir me persuader que vous m'aimez encore !

GALAOR.

Toujours !... et à tout prix, avant mon départ, je voulais une entrevue avec Votre Altesse... Dans l'obscurité, j'avais osé suivre ses pas...

LA DUCHESSE.

Jusqu'ici ?

GALAOR.

La preuve, c'est que m'y voici. Oui, j'espérais vous y trouver seule... mais, ce que je ne pouvais prévoir, c'est l'effet que produirait sur moi votre présence... Elle vient de rallumer une flamme mal éteinte, un feu qui, depuis vingt ans, couvait sous la cendre !

LA DUCHESSE, avec embarras.

Monsieur... une telle audace !...

GALAOR.

Je suis coupable, mais Votre Altesse seule en est cause... La nuit... l'occasion... cette main que je viens de presser contre mes lèvres !.. tout a rappelé le passé... la tête m'a tourné... et la prudence... la raison... (A part.) le sens commun... (Haut.) tout m'a abandonné. (Se jetant à ses pieds.) Oh ! je vous aime ! (A part.) Qu'est-ce que je risque ?

LA DUCHESSE.

Vous, à mes genoux ! (Écoutant.) Mais, on vient, monsieur, on vient, levez-vous, je l'ordonne !

GALAOR.

J'ai mérité la mort, et je l'attends à vos pieds!

LA DUCHESSE, montrant la porte du fond.

On frappe à cette porte!

GALAOR.

Rassurez-vous, elle est fermée à clef! (Montrant la porte à droite, devant laquelle il s'est placé.) Quant à celle-ci, je ne vous la laisserai pas franchir; car, je vous l'ai dit, madame, c'est sous vos yeux, c'est devant vous, que je dois subir mon juste châtiment.

(Il se jette de nouveau à ses pieds.)

LA DUCHESSE.

Mais on va tout briser... on va me trouver seule avec vous, la nuit... dans cet oratoire!... Un oratoire encore! Quel éclat!... Quel scandale!... Réfléchissez donc!...

GALAOR.

Réfléchit-on, madame, lorsque l'on va mourir? (Se relevant.) D'ailleurs, on s'éloigne.

LA DUCHESSE.

Pour chercher du renfort; ils vont revenir! Et ma réputation... La réputation d'une femme, d'une princesse!

GALAOR.

Est une fleur, je le sais, qu'un souffle peut doublement ternir.

LA DUCHESSE.

Partez, du moins, monsieur, je vous l'ordonne!

GALAOR.

Abandonner Votre Altesse dans le danger?

LA DUCHESSE.

Partez, ou demain je fais tomber votre tête!

GALAOR.

Comme Élisabeth celle du comte d'Essex? Cela vous com-

promettra encore plus; c'est attester mon audace, mon bonheur!

LA DUCHESSE, avec trouble.

Eh bien, non, monsieur!... Mais, partez, et j'oublierai tout!. . (Avec effort.) Je vous pardonne!

GALAOR.

Voudrais-je d'un pardon que mes amis ne partageraient pas?... Amnistie pour tous!

LA DUCHESSE, écoutant, avec agitation.

Eh bien, soit!... (On frappe.) Amnistie!

GALAOR, se mettant devant la table et écrivant.

O généreuse souveraine! Souveraine adorée!

LA DUCHESSE.

Que faites-vous?

GALAOR.

J'écris vos augustes promesses.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ma parole ne vaut-elle pas ma signature?

GALAOR.

Exactement la même chose... Alors, qu'importe!... J'écris amnistie générale, permission à votre neveu, le prince Max, et à la princesse Thécla de se marier.

LA DUCHESSE, vivement.

Ensemble!

GALAOR.

Ensemble, ou séparément! (Lui présentant la plume.) Qu'importe!... Daignez signer, et je pars.

LA DUCHESSE, jetant la plume.

Non, je ne signerai pas cela... Je sens se ranimer ma colère!

GALAOR, avec exaltation.

Et moi se ranimer dans mon cœur le brûlant délire qui me consume, et qu'un mot de vous allait apaiser!

LA DUCHESSE, se hâtant de signer.

Je signe, monsieur... j'ai signé. (On frappe de nouveau à la porte.) Mais allez-vous-en!

GALAOR, sortant à droite.

J'emporte avec moi le décret d'amnistie!

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, seule un instant, puis MARGUERITE, MAX, THÉCLA et CONRAD.

LA DUCHESSE.

O mon honneur! que de sacrifices vous me coûtez! (Allant ouvrir la porte du fond.) Qui se permet de frapper ainsi à la porte de cet oratoire? (Des domestiques apportent des lumières qu'ils posent sur la cheminée.) Que vois-je? ma demoiselle d'honneur et le prince, mon neveu!

MAX.

Oui, madame. Vos agents ont osé m'arrêter, aux portes de la ville, moi et mes amis! Ils ont empêché ma voiture d'aller plus loin, et l'ont ramenée au palais. Je viens vous demander si c'est par vos ordres qu'ils m'ont ainsi traité, moi, leur futur souverain!

LA DUCHESSE.

Calmez-vous, mon neveu.

MAX.

J'attends votre réponse.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; GALAOR.

GALAOR, qui vient d'entrer par la porte du fond, s'avance près de Max.

Notre auguste souveraine m'en avait chargé, car elle venait

de m'envoyer, non pour arrêter Votre Altesse, mais pour la rappeler près d'elle.

MAX, s'inclinant.

Serait-il possible, vous, ma tante?...

GALAOR.

Vous couriez après le bonheur... et il vous attendait ici. (Il présente au prince le papier signé par la duchesse.) Lisez plutôt.

MAX, lisant.

Oui, la signature de ma tante. « Amnistie générale. — Permission au prince Max, mon neveu, et à ma pupille, la princesse de Wolfenbuttel, de se marier ensemble ou séparément, selon le choix de leur cœur. »

TOUS.

O ciel!

GALAOR, prenant le papier et achevant.

« Signé : Dorothée, duchesse régnante de Brunswick. Contre-signé par nous, baron Galaor, grand maréchal du palais. »

LA DUCHESSE, étonnée, regardant Galaor

Comment... une telle faveur!...

GALAOR, s'inclinant.

Est bien peu de chose sans doute, auprès de celle que je viens d'obtenir.

MAX.

Marguerite, mon bonheur commence!

CONRAD, à demi-voix, à Thécla.

Et moi, hélas! Le mien finit.

THÉCLA, souriant.

Ce rôle d'un jour vous a-t-il paru bien long et bien pénible?

CONRAD.

Ah! madame!

THÉCLA.

Continuez-le donc... Conrad, voici ma main.

CONRAD.

Ah! C'est impossible!... Je ne sais si je veille!...

MAX.

Et moi, j'ai peine à comprendre... Vous n'étiez donc pas son mari?

CONRAD.

Moi? Je ne sais rien. (Montrant Thécla.) Demandez-le-lui.

LA DUCHESSE, à Galaor.

Ainsi, vous m'aviez donc trompée?

GALAOR.

Jamais! J'ai toujours dit à ma souveraine que la princesse n'était pas mariée... mais, dès demain, grâce à vous, ils le seront tous... et je m'étonne que l'aspect de tant d'unions heureuses n'inspire pas à Votre Altesse l'idée de donner aussi sa main...

LA DUCHESSE, avec indignation.

Baron!

GALAOR, s'inclinant et à voix basse.

La main gauche, Altesse, la main gauche!

(Max et Marguerite, Conrad et Thécla s'avancent vers la duchesse pour la remercier.)

TABLE

—

Pages.
Rêves d'amour 1
La Fille de trente ans. 117
La Frileuse 233

CHICHY. — Imprimerie Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.

INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS

PQ
2425
A1E74
ser.1
v.9

Scribe, Augustin Eugène
Oeuvres complètes de Eugène Scribe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY